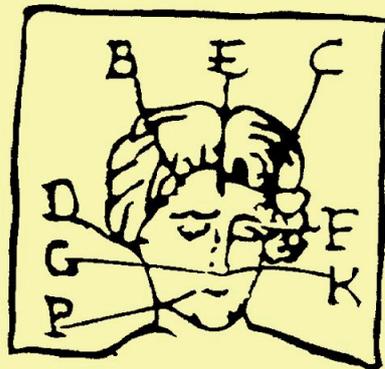


CORPUS

revue de philosophie

n° 44
Les philosophies de Fontenelle



**CORPUS DES ŒUVRES DE PHILOSOPHIE
EN LANGUE FRANÇAISE**

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS X NANTERRE

N° ISSN : 0296-8916

CORPUS

revue de philosophie

n° 44

*Les philosophies de Fontenelle
ou les voiles d'Isis*

*mis en œuvre par
Alain Niderst*

© Centre d'Études d'Histoire
de la Philosophie Moderne et Contemporaine
Université Paris X, 2003

N° ISSN : 0296-8916

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial.....	5
Alain Niderst	
Fontenelle ?	7
Philippe Hourcade	
Jet de plume ou projet : <i>Sur l'Histoire</i> , de Fontenelle.....	17
Alain Mothu	
Un morceau des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci	35
Jean Dagen	
D'une Nature joliment conjecturale	57
Simone Mazauric	
Fontenelle et la construction polémique de l'histoire des sciences	73
Jean-Pierre Cléro	
Réflexions sur la Préface des <i>Eléments de la géométrie de l'infini</i> , contribution à un savoir des fictions	99
Alexis Philonenko	
Qui était Fontenelle ?	129
Sommaires des numéros disponibles.....	141

EDITORIAL

Le numéro 43, qui clôt les livraisons de 2002, a pris la forme d'un volume de 456 pages consacré à la *Connaissance du physique et du moral*. Il comprend en outre un dossier bibliographique et un article de Christiane Frémont pour accompagner la lecture de la *Palingénésie* de Charles Bonnet.

Le présent volume constitue le premier numéro de l'année 2003. Il est consacré aux *Philosophies de Fontenelle*, sous la direction d'Alain Niderst. Il poursuit les recherches précédemment entreprises dans le numéro 13 de *Corpus*, intitulé *Fontenelle*.

La seconde livraison de 2003 consistera en un numéro sur Renouvier, mis en œuvre par Marie-Claude Blais. Sa parution est prévue pour la rentrée universitaire.

Les numéros à venir étudieront Proudhon (Robert Damien), l'*Encyclopédie* (Mariafranca Spallanzani) et Jean-Marie Guyau (Jorge Riba).

Nous tenons à remercier nos lecteurs de leur fidélité.

FONTENELLE ?

L'œuvre de Fontenelle dans l'édition du *Corpus* fait neuf volumes, ce qui est considérable. Ces neuf volumes contiennent de tout – des pièces de théâtre, des vers galants ou grivois, des manifestes politiques, les éloges des membres de l'Académie des Sciences, des ouvrages de vulgarisation, des essais de métaphysique, un grand livre de mathématique, un long traité pour défendre les « tourbillons » cartésiens contre l'attractionnisme newtonien...

Cela va dans tous les sens. Cela paraît éclore au fil des années, sans aucune volonté de systématisation, et c'est bien ce que le secrétaire de l'Académie des Sciences ne cessera de répéter dans son *Histoire* et dans ses *Éloges* : tous les systèmes sont prématurés ; il faut se contenter d'accumuler les observations, de les faire et de les décrire aussi correctement que possible ; « l'immense avenir » permettra peut-être de dépasser cette discontinuité et de parvenir à des conceptions d'ensemble.

En physique, c'est assurément de l'empirisme. Plus profondément, plus généralement, c'est un monde disloqué que nous offre Fontenelle, de la verroterie éparpillée, comme le rococo le propose. Ne lui a-t-on pas fait dire : « Tout est possible et tout le monde a raison » ? Ne l'a-t-on pas vu, au crépuscule de sa vie, au temps de Diderot, s'effrayer de toutes ces convictions qu'embrassaient les intellectuels français ?

Cet éparpillement, cette impuissance à systématiser – cette horreur, peut-on dire, de la systématisation – ont empêché Fontenelle d'être un grand philosophe et l'ont même empêché d'être tout à fait un grand écrivain. On peut parler d'un opportunisme supérieur. Il proclame dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* un providentialisme réconfortant et le développe dans un style brillant, peut-être trop brillant. Dans ses traités *De la Liberté* et *De la connaissance de l'esprit humain* il écrit à peu près et pense à peu près comme Spinoza. Ses comédies sont des épures de comédies, composées sans songer au public.

CORPUS, revue de philosophie

Nous avons jadis¹ reconnu quatre Fontenelle : le doux Tirsis, qui compose de petits vers et de mélodieuses pastorales ; Cydias², qui cherche tant à plaire (souvent, semble-t-il, pour se faire payer) et ne recule pas devant une débauche de figures et de traits ; M. de Fontenelle, qui prononce de longs discours pompeux et n'hésite pas à proclamer un christianisme à la Bossuet ; enfin « Gilles le philosophe », comme disait Voltaire, qui, dans la solitude, couche sur le papier les idées les plus raisonnables auxquelles il peut parvenir. C'est lui qui penche pour le spinozisme, alors que M. de Fontenelle est un bon chrétien, Cydias un malebranchiste de salon, Tirsis un héritier de Virgile, et encore plus d'Honoré d'Urfé, chantre d'un utopique paradis pastoral...

Est-il donc un Fontenelle dans tout cela ? Ne retrouve-t-on pas au fond la « difficulté d'être », dont se plaignait le philosophe dans ses vieux jours ? Il ne suffit pas de se demander qui était Fontenelle, comme le fait ici Alexis Philonenko ; il faut se demander si Fontenelle « a été ». Si les quatre figures que nous lui avons reconnues, peuvent être autre chose que des masques, que l'on met et que l'on enlève à loisir. Si sous les masques il est un visage, dont ils ne seraient que d'éphémères exagérations.

Quelle unité dans les études qui nous sont ici proposées ? On nous parle d'un discours que Fontenelle a composé pour son ami, Jacques Brunel, et qui fut couronné par l'Académie française. On nous parle de la Nature dans les *Dialogues des Morts* et dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. On envisage les éloges de l'Académie des sciences et on y retrouve une orientation cohérente et même une polémique obstinée. On examine le petit traité *Sur l'Histoire*, première mouture de *De l'Origine des Fables*. On tente avec tout cela de chercher « qui était Fontenelle ? ».

Notre recueil a donc la discontinuité qui convient au philosophe de la discontinuité. Tous ces essais convergent malgré tout. Le dramaturge et le poète ont été oubliés. Ne restent que le philosophe et le défenseur et l'illustrateur de la science

1 *Revue des Sciences Humaines*, 1989, « Les quatre Fontenelle ».

2 C'est sous ce nom, on le sait, que La Bruyère a peint Fontenelle dans les *Caractères*.

moderne. En somme, Tirsis est absent, nous rencontrons Cydias pas trop mercantile, relativement sérieux malgré tout, et Gilles le philosophe. M. de Fontenelle est évidemment présent dans le discours académique signé par Brunel, mais il n'arrive pas à se prendre, ni à se faire prendre, au sérieux, et au fond il n'est qu'une ombre mystificatrice.

A quoi aboutissent nos essayistes ? Fidèle à l'empirisme et à la modestie du philosophe, Philippe Hourcade et Alain Mothu lisent de près, de très près, l'un l'essai sur l'histoire, l'autre le discours « de Brunel ».

En histoire Fontenelle ne voit guère l'intérêt des anecdotes ni même de tout ce qui est événementiel. Il préférerait une histoire des mœurs (nous dirions histoire des mentalités), qui tout en maintenant une place au hasard, ferait apparaître – et c'est le meilleur, ou plutôt le seul, moyen de parvenir à une certaine « scientificité » – des « liaisons naturelles », et donc une certaine logique et même un certain déterminisme. D'ailleurs l'histoire des temps modernes serait bien plus attrayante et plus féconde que celle de l'antiquité, et l'on retrouve ici celui qui fut le compère de Perrault dans la « querelle » de 1687. Philippe Hourcade hésite à conclure, il estime qu'il ne serait pas absurde d'en « rabattre sur la portée exacte de cet opuscule », et que le philosophe « eut plus tard l'occasion de dire bien d'autres choses ».

Il est vrai qu'il ne s'est guère passionné pour l'histoire antique et n'a considéré la mythologie que comme un ramas d'absurdités fomentées par de mauvaises observations, ou même des contre-sens, et fortifiées par l'ignorance et le respect des anciens. Il allait même plus loin, ne regardant Homère et les tragiques grecs que comme des esprits extravagants et proches au fond de la démence. Il fut souvent amené à faire l'histoire de son siècle. L'histoire de la science moderne dans les volumes consacrés à l'Académie, et l'histoire des savants dans les *éloges*. Il le fit fort sérieusement, s'enquérant du détail de la vie de ces grands hommes, n'hésitant pas à produire des anecdotes, qui peuvent paraître insignifiantes, ou plus distrayantes qu'utiles. Mais peut-être au fond – les éloges peuvent se lire ainsi – visait-il à travers des détails apparemment frivoles à retrouver la mentalité du savant, celle de son entourage, celle de son siècle.

CORPUS, revue de philosophie

Ainsi produisait-il avec des fleurs et parfois une désinvolture affectée, une immense histoire de l'esprit humain.

Le discours signé par Brunel fut présenté (et couronné) en 1695 au concours d'éloquence organisé par l'Académie française. Le sujet était imposé : *Du danger qu'il y a dans de certaines voyes qui paraissent seures, et réfèrait aux Proverbes, XIV, 12*. Ce discours de propagande catholique est plein de malice. Nous n'avons que les croyances de nos pères, et la prévention est forte, qui nous interdit de les mettre en cause et même au fond de les examiner. Il n'est d'ailleurs pas impossible de rencontrer parmi les philosophes, voire les libertins, bien des « prudhommes » et parmi les religieux bien des individus méchants et débauchés. En tout cas, la diversité des religions ne peut nous laisser dans un serein dogmatisme, elle doit au contraire nous encourager à suspendre notre jugement, au moins « dans le secret de [notre] âme, quitte à respecter les « cérémonies » pour « ne point attirer sur soi les inimitiés du peuple ». Modèle de langage double : Fontenelle insinue, n'osant parler trop fort. Ce qu'il insinue, c'est que le libertinage n'a peut-être pas toujours tort et qu'il est difficile de fonder en raison l'adhésion au christianisme. Cela peut conduire au fidélisme, ainsi que le propose souvent Pierre Bayle. Cela peut aller jusqu'à la mécréance. Et Fontenelle a certainement écrit le *Traité de la Liberté*, sans doute l'*Histoire des Ajaoiens*, et même les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke*. Mme Necker et Trublet laissent entendre (ou affirment franchement) qu'il n'eut guère de religion.

Et pourtant... Cette tête si froide et si facilement portée au doute demeura étroitement liée aux Jésuites. Ceux-ci préféreraient sans doute un libertin moliniste plutôt qu'un libertin (ou peut-être même un croyant) augustinien. Mais Fontenelle dans beaucoup de ses éloges souligne la pitié et la vertu des savants, qui ressemblent parfois à des saints laïques.

Il ne croyait pas... Il jugeait sans doute le christianisme comparable à une fable, aussi bizarre et aussi incohérente que les *Métamorphoses* d'Ovide. Mais il ne pouvait contester le mérite de beaucoup de Jésuites, ni le rayonnement souvent vénérable de la morale chrétienne.

Il en vint même à écrire un traité *Sur l'existence de Dieu*, et il paraît peu probable que ce court traité, où la physique remplace les preuves morales ou métaphysiques, soit un écrit de circonstance.

On croirait volontiers que Fontenelle a penché vers le déisme, sans vouloir rien affirmer trop fort. Le plus évident demeure son hostilité obstinée au jansénisme, et c'est un savant capucin, le P. Bernard d'Arras, qu'il choisit, à la fin de sa vie, comme directeur de conscience. Aussi fit-il une fin chrétienne. Par peur de l'Enfer ? Ce n'est pas sûr. Plutôt en consentant à ce qui paraissait s'imposer dans le monde où il vivait.

Au degré de pyrrhonisme où il parvenait, il pouvait après tout admettre aussi bien le christianisme que l'athéisme, ou un autre système, et avec un prudent conservatisme, estimer qu'il valait mieux ne pas trop toucher à ce qui était d'ordinaire si respectable et si peu dangereux.

Sans avoir lu l'article de Philippe Hourcade, Simone Mazauric, le prolonge et met en lumière ce qui demeurerait furtif ou seulement suggéré. Les sciences aux yeux de Fontenelle ne font que de naître, et c'est Descartes qui les a créées. Il a inventé une géométrie moderne, il a définitivement brisé avec la scolastique, il a appelé Malebranche, Régis, Tournefort, Varignon, à se vouer à une physique débarrassée de toutes ces antiques ténèbres. Ainsi est pour ainsi dire démontrée l'existence d'un progrès « indéfini et irréversible ». *L'Histoire de l'Académie des Sciences* peut donc être regardée comme une oeuvre polémique, destinée à annihiler la vénération que peuvent encore susciter les gloires antiques, et en nous émancipant de ce culte rétrograde, à nous permettre d'aller de l'avant.

Certes, et il y eut en géométrie entre 1695 et 1730 une « querelle des Anciens et des Modernes », ceux-ci étant les adeptes du calcul infinitésimal, les héritiers de Leibniz (plutôt que de Newton) : on sait que Fontenelle se rangea dans ce camp et composa pour défendre et illustrer cette science naissante les *Éléments de la géométrie de l'infini*. Jean-Pierre Cléro s'est penché sur ce texte méconnu, qui était pourtant de toutes ses oeuvres celle à laquelle Fontenelle attachait, semble-t-il, le plus de prix. Dans la préface le philosophe ébauche une « petite histoire de l'infini » : comme Leibniz et Roberval, il espère que l'infini

CORPUS, revue de philosophie

permettra d'unifier les mathématiques ; peut-être Fontenelle est-il victime d'une conception simpliste, et déjà archaïque, en son temps de la vérité ; plus intéressant, plus curieux, ce qu'il suggère de la paternité d'une oeuvre, toujours douteuse et régie au fond par des conventions qu'il ne serait pas impossible de mettre en doute... Le plus riche, c'est assurément le dialogue que Fontenelle ouvre avec Leibniz : à ce qu'il appelle la « timidité » du métaphysicien il oppose une « conception constructiviste de l'infini ». Il est vrai qu'il dialogue aussi avec Descartes, ne cherchant pas à établir la « dépendance de la mathématique de l'infini à l'égard de la métaphysique de l'infini », aspirant plutôt à constituer une « métaphysique encore inachevée et seulement espérée à partir de la mathématique de l'infini ».

Mais sans partager forcément l'enthousiasme qu'arrache à Fontenelle cette nouvelle géométrie, tous en son temps étaient au fond persuadés de l'existence d'un progrès scientifique. Qui aurait pu nier que la physique moderne (aidée par des instruments nouveaux) fût bien supérieure à la physique aristotélicienne ? Qui aurait défendu au début du XVIII^e siècle les petits êtres, les facultés, les modes, de la scolastique ?

Les adversaires de la modernité recouraient à d'autres arguments. Ils soutenaient que les progrès des sciences ne servaient pas à grand chose, qu'on mourait toujours et qu'on n'allait guère au-delà de la petite part de bonheur que nous permet notre nature... Or, c'est précisément ce que dit Fontenelle – au moins dans les *Dialogues des Morts*. A l'optimisme cartésien il oppose que les hommes sont mortels et le seront toujours. Il jette sur notre nature et notre vie un regard assez sombre, peut-être découragé, et il répètera ce pessimisme dans le traité *Du Bonheur*... Et puis, s'il croit au progrès, il n'en induit pas que les vérités les plus jeunes, pour avoir moins de rides que les plus anciennes, doivent être aveuglément acceptées. « L'ancienne philosophie n'a pas toujours eu tort », s'écrie-t-il dans l'essai *De la connaissance de l'esprit humain* ; il demeure fidèle à l'empirisme aristotélicien. S'il écrit les *Éléments de la géométrie de l'infini* pour soutenir la mathématique leibnizienne, il écrit le *Traité des Tourbillons* pour réfuter l'attractionnisme newtonien et recommander un retour aux tourbillons cartésiens... Pourquoi ? C'est que cette attraction lui

semble, ainsi qu'à Leibniz, une idée obscure et inadéquate, et ceux qui s'en réclament, risquent de restaurer les « ténèbres de la scolastique ».

Il voudrait un monde parfaitement clair. Certes, il est impossible de tout connaître, mais au moins peut-on se garder des affirmations téméraires et des effusions sentimentales.

Jean Dagen a relevé tous les emplois du mot nature dans les *Dialogues des Morts* et dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Il lui semble que ce terme pour Fontenelle revêt bien des sens différents, et peut-être la « nature » n'est-elle qu'une « idée, une idée complexe, mais une idée seulement ». La Nature, dotée d'une majuscule et implicitement personnifiée, est active et bienveillante. Elle permet d'éliminer Dieu et la Providence. Au fond, le rôle et l'existence de cette Nature demeurent imprécis, et Fontenelle paraît souvent « s'amuser », comme le notait Bernard Tocanne. La Nature n'existe peut-être pas ou n'existe que comme une ombre prestigieuse, qui a au moins l'avantage de justifier le travail des savants.

Mais si ce travail aboutit, c'est que l'idée qui le soutient, n'est pas totalement vaine. Fontenelle se moque souvent dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* du finalisme. Lorsqu'il fut secrétaire de l'Académie des Sciences, il recommanda souvent de ne jamais partir des causes finales : on les retrouve toujours, avoue-t-il, à l'issue, mais à les placer au début de ses recherches, le savant risque fort de s'égarer. Il est bien des finalismes. Dieu sait ce qu'il fait, mais nous ne le découvrons pas. Quant à la Nature à la fois maternelle et décoratrice des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, elle n'est peut-être qu'une figure de rhétorique ou l'occasion de plaisanteries, qui demeurent d'ailleurs assez discrètes...

Nos auteurs se sont approchés de Fontenelle avec beaucoup de sympathie. Ils semblent avoir établi avec lui des relations cordiales, presque fraternelles. On l'appelle « notre philosophe », le « très habile auteur », ou même « notre bonhomme » ; on juge les *Dialogues des Morts* « aussi impertinents qu'enchantements », et on lui prête des refrains « élégamment ironiques ».

Alexis Philonenko le considère avec éberluement : Fontenelle n'est pas un grand philosophe ; il est un être double,

CORPUS, revue de philosophie

qui « croit et qui ne croit pas », qui porte une armure « faite de douceur et de nonchalance », un écrivain attrayant, peut-être « penseur du néant », jouant « la carte du vide » ... Et il conclut que « sans Fontenelle nous pourrions assurément bien vivre, mais pas tellement bien... »

On le respecte, on admire sa longévité et l'élégance de son style. On se persuade qu'il est fort intelligent et plein de charme. Mais enfin, dès qu'on croit l'atteindre, il nous échappe. Peut-être est-ce la meilleure preuve de son intelligence : il ressemble au « sylphe » de Valéry.

Il écrit – c'est certain – des traités contre la religion chrétienne, mais il donne à l'Académie française un pieux discours *Sur la patience*. Il finit par confier sa conduite et son salut à un capucin, et malgré tout il démontre l'existence de Dieu. Il est malebranchien, comme le sont tous les savants de sa génération, mais il a rédigé un essai contre l'occasionalisme. Dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* il affiche un finalisme tellement suave, tellement sucré, qu'il en devient peut-être parodique.

Il est persuadé que les sciences sont nées avec Descartes et qu'un progrès indéfini est envisageable. Mais, si la mathématique de Leibniz lui paraît bien supérieure à celle d'Euclide, la physique de Newton est à ses yeux entachée d'une ténébreuse résurgence des vertus et des essences de la scolastique.

Se contredit-il toujours ? Veut-il à tout prix se dérober au moment où l'on croit l'embrasser ?

Il reste quelques points solides. L'horreur des effets de manches, des preuves morales, des effusions, le goût de la clarté, qui fait dire : « Je sais », si l'on sait, « Je suppose », si l'on suppose, « J'ignore », si l'on ignore. Ce qu'il transmettra deux siècles plus tard à Paul Valéry, aussi hostile que lui aux raisons du cœur, aussi épris de lucidité, et finalement aussi mélancolique.

Peut-être comme Valéry écrivant ses *Charmes* ou sa *Jeune Parque* songe d'abord à essayer sa conception de la création poétique, Fontenelle a-t-il d'abord écrit des pièces de théâtre pour tenter une dramaturgie, et même les *Entretiens sur la pluralité des mondes* sont-ils nés d'une sorte de pari : amuser le public en lui expliquant la cosmologie cartésienne.

Au fond, tout se brouille vite, et pour dominer les antinomies, trois chemins semblent possibles.

Ou bien Fontenelle a changé. Il est passé du persiflage pyrrhonien des *Dialogues des Morts* au malebranchisme de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. La physique lui a été son chemin de Damas. Se dépouillant peu à peu du bel esprit, ou le cantonnant dans des genres en eux-mêmes frivoles et peu virulents, il s'est rallié au seul système qui permettait d'assurer la validité de la science, et donc de justifier l'humanité.

Mais comment concilier avec ce malebranchisme des textes aussi destructeurs que l'*Histoire des Ajaoiens* ou les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* ou le *Traité de la Liberté* ? La premier est sans doute un écrit de jeunesse, mais certainement pas les autres...

Ou bien il a été double toute sa vie. il a refoulé ses convictions profondes dans des écrits clandestins, ou, parmi ses écrits officiels, dans des insinuations, des réticences, des sourires à demi voilés... Il a joué son rôle de propagandiste de la science, sans trop se faire d'illusions, et en se méfiant obstinément de l'inévitable conciliation imposée par son siècle entre la science et le christianisme.

Mais est-il sûr après tout que les textes les plus hardis soient les plus sincères ? Ne peut-on pour bien des raisons (mercantiles, affectives ou autres) soutenir parfois une mécréance, dont on se réveille vite ?

Ou bien Fontenelle ne croyait à rien – ni à Dieu ni au néant, ni à la poésie ni à la politique – à la science certes, mais avec quelles réserves, quelle méfiance en face de toutes les synthèses !

En somme un Fontenelle qui se forme et se range peu à peu – un Fontenelle qui parle deux langages – un Fontenelle qui parle tous les langages, parce qu'il doute de tout.

Que choisir, et faut-il choisir ? L'art d'écrire – et Fontenelle, pour n'être pas un grand créateur, n'en est pas moins un admirable écrivain, capable de tant d'effets, de tant de tons différents – suppose toujours une adaptation supérieure – au public, dont on épouse les croyances, dont on flatte les passions. La réussite littéraire ne consiste nullement à exprimer des idées intéressantes ou originales, mais à bien dire ce que le lecteur attend qu'on lui dise. Un Fontenelle donc qui fait à peu près tout

CORPUS, revue de philosophie

ce qu'on veut : des discours officiels, des poésies langoureuses ou piquantes, des essais d'une brûlante sécheresse. C'est Protée. C'est l'intelligence même qui ne parvient plus à adhérer à rien, car elle ne se passionne que pour son cheminement, et toutes les expériences qu'elle peut tenter.

A force de pratiquer ce que nous avons baptisé un « opportunisme supérieur », Fontenelle en vient à s'arracher au temps et à n'être plus que l'effort complexe, multiple, contradictoire même, pour dire ce qu'il faut dire.

Il est vrai qu'il demeure un quatrième chemin – le plus difficile. En reprenant tout ce qu'a écrit Fontenelle, on pourrait malgré tout tenter de définir un système, mais fort nuancé, fort délicat. Derrière la discontinuité et les complaisances éphémères se découvrirait un penseur intransigeant, qui justement peut consentir à un tel désordre, à de telles divagations, parce qu'il est sûr de ne jamais se perdre. L'infini pourrait être regardé comme la clef de tout ce système. Mais si l'on en vient, comme Jean-Pierre Cléro, à se pencher sur le langage de la géométrie de l'infini, si l'on veut considérer « l'inévitable articulation des concepts et du langage », on est amené à s'attarder sur les deux métaphores de la préface : la mer et l'arbre : l'infini inonde tout, comme l'océan inonde les villages et les champs de Hollande ; il constitue aussi le tronc de l'arbre de la connaissance, d'où rayonnent branches et brindilles. Mais ces métaphores ne font que révéler « l'ambiguïté du traitement fontenellien des fictions ». Le philosophe demeure « à mi-chemin » : historien habile, il renonce à faire la théorie des fictions ; il ne nous propose, affirme Jean-Pierre Cléro, qu'un « livre conservatoire, qui entend exprimer synchroniquement ce qui a été acquis diachroniquement ».

Ainsi peut-on dire que le secret demeure... Jusque dans la limpide et dogmatique géométrie de l'infini. N'en concluons pas à la timidité ou à l'incapacité de systématiser de Fontenelle. Peruadons-nous plutôt que la clef, si elle existe – et mieux vaut croire qu'elle existe – exige pour être perçue de longs efforts : Isis est encore couverte de beaucoup de voiles ; nous en avons levé plusieurs ; il en reste qui peut-être ne seront jamais écartés, ni même effleurés.

ALAIN NIDERST

JET DE PLUME OU PROJET : SUR L'HISTOIRE, DE FONTENELLE

Quelques titres d'ouvrages parmi tout l'œuvre de Fontenelle, arborent le terme d'Histoire. Retirons préalablement du corpus désormais constitué¹, l'*Histoire du Romieu de Provence* parce que relevant de la fiction narrative, et constatons d'emblée et sans surprise, de titre en titre, que ce terme ne recouvre pas exactement le même sens et que dans chaque ouvrage consulté, la matière abordée est différente, parfois nouvelle : théâtre, croyances, Académie des Sciences. Au point qu'au temps même de Fontenelle, d'aucuns auraient pu douter que ce fussent là sujets d'Histoire au sens noble du mot. Suspendons la réponse pour le moment, et autorisons-nous à ajouter au corpus rassemblé les *Nouveaux Dialogues des Morts*, lesquels sans l'annoncer vraiment dans le titre, convoquent et évoquent personnages et faits reconnus comme historiques². Et en effet, sous leur habillage lucianique et mondain à la fois, ces soixante-douze pièces faisaient passer un peu d'érudition à l'intention du public profane, non sans malmener la chronologie et la hiérarchie, et dans une langue et dans un style aussi impertinents qu'enchantés. Style et langue que l'amateur (motivé !) pouvait retrouver plus tard avec l'*Histoire des Oracles*³ et goûter, en dépit de l'austérité du sujet. L'ouvrage en latin de Van Dale, recomposé, allégé, y était rendu de manière autrement agréable et brillante.

1 Successivement, *Histoire du Romieu de Provence*, *Histoire des Oracles*, *Histoire du Théâtre français*, *Histoire du Renouveau de l'Académie Royale des Sciences*. A été écartée ici l'*Histoire des Ajacins*.

2 *Nouveaux Dialogues des Morts* (1863), éd. Jean Dagen, Paris, Nizet, STFM, 1971, et dans *Œuvres complètes*, éd. Alain Niderst, Paris, Fayard, « Corpus des Œuvres philosophiques en Langue française », 1990, tome I.

3 *Histoire des Oracles* (1686), éd. Louis Maignon, Paris, Nizet, STFM, 1971, et dans *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1991, tome II.

CORPUS, revue de philosophie

Mais voilà qui ne fait pas de Fontenelle un historien pour autant, et ce n'est d'ailleurs pas en cette qualité qu'il est entré dans la postérité. Faute de pouvoir l'expliquer à présent, peut-être parviendra-t-on à savoir ce qu'il pensait lui-même de l'Histoire en tant que discipline et pratique, ou des ouvrages qui s'y rattachaient. Nous disposons pour cela d'un opuscule bien connu des spécialistes, intitulé *Sur l'Histoire*. L'ennui est qu'on ne sait avec exactitude quand (première moitié de la décennie 80 ?), en quelles circonstances il fut médité et composé, et à quel usage il était destiné. Longtemps inédit, il devait fournir vers 1692 la substance d'un autre opuscule : *De l'Origine des Fables*⁴, ce qui soulève également la question de son état d'inachèvement : simple jet ou morceau en attente d'un projet plus vaste, jamais mené à bien. Or, nous aurons à y revenir, une impression de rapidité et d'absence de polissage ou d'approfondissement semble émaner de ce texte, impression qu'à vrai dire vient peut-être contrarier bien des années après, l'éloge qu'en fit l'abbé Trublet⁵, nous incitant à prendre un peu plus au sérieux ces quelques pages comme s'il s'agissait d'un traité en bonne et due forme, ainsi que la réflexion qu'elles font lire. Après tout, Fontenelle devrait nous avoir accoutumés à sa façon bien à lui de dissertar de questions séparément, par conséquent de multiplier les opuscules, sans paraître songer à en tirer une synthèse ou de les constituer en un tout cohérent. Dernier point de perplexité et qui répond déjà par la négative à une des interrogations posées plus haut : voici un texte qui, tout en laissant deviner quelques sources d'inspiration ou de références (La Mothe le Vayer, Saint-Réal, Malebranche, etc.) que Fontenelle semble faire siennes, se déroule comme dans un

⁴ Publié en 1714 puis en 1724 (*Œuvres diverses*, Paris, Michel Brunet, tome I, p. 567-588). De nos jours, les deux textes ont été établis et édités par Alain Niderst, dans *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989, tome III, p. 169-185 (*Sur l'Histoire*, dont les citations renvoient ici à cette édition) et 187-202 (*De l'Origine des Fables*). Voir à ce propos, Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, Librairie A.G. Nizet, 1972, p. 360-361.

⁵ Voir A. Niderst, *op. cit.*, p. 211 sv.

contexte déserté : il ne dialogue, pour ainsi dire, avec aucune œuvre contemporaine, et notamment, aucune œuvre d'historien.

Mais abordons ce texte. Pour qui est familier de l'auteur, sa tactique parfois utilisée de déconcerter d'entrée de jeu le lecteur non averti par le biais d'une déclaration négative et paradoxale à la fois, n'a rien qui étonne. Elle consiste ici à s'emparer de l'opinion commune, de feindre de s'y appuyer pour, dans le même mouvement, y dénoncer un malentendu et s'en démarquer nettement, invoquant la connivence d'une quelconque minorité d'heureux initiés :

Tout le monde convient de l'utilité de l'Histoire ; mais, ce qui est assez surprenant, elle n'est guère utile de la manière dont presque tout le monde entend qu'elle l'est, et elle peut l'être assez d'une certaine autre manière que bien peu de gens connaissent⁶.

Euphémismes, modestie cachent à peine la jubilation de surprendre, d'apparaître comme distant du vain peuple et de laisser entendre qu'on sait bien des choses.

Et de prendre plus loin son envol pour scruter « l'histoire de l'Histoire même ». Un coup d'aile l'a porté aux « premiers siècles du monde » où Fontenelle fait surgir et apercevoir de nobles scènes familiales pour les besoins de son analyse :

Naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu ; etc⁷.

Cette vision semble assimiler l'origine de la pratique de l'Histoire, peut-être même son essence, à l'autorité paternelle. Mais c'est pour être bousculée sans respect : témoins ou acteurs, ces narrateurs vénérables ne sont que des ignorants, des crédules, quand ils ne se montent pas la tête. Fontenelle ici se sépare de Huet, plus indulgent ou fasciné : c'est l'ignorance qui favorise l'imagination, à son tour source d'erreurs, et qui s'alimente d'elle-même du pouvoir d'envoûtement qu'elle exerce aussi bien sur le conteur que sur son auditoire. Dès lors, la

6 Ed. Niderst, III, p. 169.

7 Ed. Niderst, III, p. 169.

CORPUS, revue de philosophie

pratique de l'Histoire était trop bien engagée dans cette voie d'auto-mystification et se condamnait à une surenchère permanente d'illusions et de mensonges susceptibles d'effacer jusqu'aux traces de vérités apparues au tout début des récits. Et cela, non seulement dans l'exposé des faits, mais dans l'explication qu'en donne la philosophie des premiers temps : une philosophie forcément trompeuse, puisque les hommes rapportaient ce qu'ils ignoraient à ce qu'ils connaissaient déjà. Avouons que ce « raisonnement » par analogie était plutôt positif et pouvait promettre d'être fécond, mais Fontenelle n'en a cure, qui préfère le disqualifier sous le nom de « systèmes », où « les effets de la nature » se trouvent enrobés et confondus dans l'anthropomorphisme mental universel. Dans ces conditions, prenait naissance la Mythologie, juste bonne pour les peintres et pour les poètes.

Mythique ou historique, le temps s'écoule dans le discours de Fontenelle, sans qu'il soit marqué avec précision. Encore un trait de la façon de notre auteur : c'est tout juste si, sortis des temps premiers, nous réussissons à nous repérer dans une Antiquité désignée un peu au hasard : « lorsque l'art d'écrire fut inventé », « dans le siècle d'Auguste », chez les Grecs à leurs débuts. Et cela pour apprendre que les historiens, non contents de narrer les faits, se sont alors mis à y adjoindre des commentaires et des portraits d'ordre politique ou, plus sûrement, psychologique, et que ces ajouts, loin de constituer un progrès dans la recherche de la vérité, ne firent qu'embellir leurs discours sans pour autant être plus crédibles que les faiseurs de légendes d'autrefois. Une réflexion équitable se devait de ne pas rendre responsables ces derniers de leurs affabulations, donc de se montrer sévère avec les historiens de l'Antiquité, et Fontenelle de ravalier les « motifs politiques » invoqués par Tacite au même niveau que les fictions arabes d'aujourd'hui, ou encore d'assimiler la Fable des Grecs à celles des sauvages du Nouveau Monde :

... les Grecs, avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient un peuple encore nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les barbares d'Amérique ; ce qui nous disposerait à croire que les Américains seraient venus à

penser et aussi finement que les Grecs, si on leur en avait laissé le loisir⁸.

Par où l'on voit que l'entreprise acharnée de démystification de la belle Antiquité conduit ici Fontenelle à suivre un raisonnement inverse que celui suivi bien plus tard par le Père Lafitau, à partir de la même mise en parallèle⁹, et avec des intentions nettement différentes.

Agréable mais absurde et, plus encore, inutile, telle avait dû être, selon notre philosophe, la science historique, qui n'induisait en erreur que ceux (peuple ou étranger) qui ne pouvaient être détrompés. Il arriva toutefois un temps où se fit jour la marque d'un progrès, non sans difficultés, ainsi que nous le verrons :

L'ignorance diminua peu à peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systèmes, les histoires furent moins fabuleuses, car tout cela s'enchaîne⁹.

Ce progrès résultait d'une sorte de prise de conscience : il importait désormais à l'Histoire qu'elle fût utile, et répondît à trois sujets d'attente :

8 Ed. Niderst, III, p. 174-175. Selon Jean Roussel, pour le Père Lafitau comme pour les autres membres de sa Compagnie, il s'agissait de prouver que si les Américains, comme les anciens Grecs, adoraient de faux dieux, c'est que, malgré leur erreur, ils étaient des êtres doués de sentiments religieux, donc humains convertibles (« Les Sauvages dans la littérature des Jésuites au XVIII^e siècle », *Travaux sur le XVIII^e siècle*, 2, Presses Universitaires d'Angers, 1983, p. 157-177). De son côté, Marcel Détiéne se montre plus sensible à la coïncidence de date de publication (1724) entre *De l'Origine des Fables* et les *Mœurs des Sauvages américains comparés aux mœurs des premiers temps* : « Fontenelle et Lafitau, deux parcours, que l'anthropologie naissance du XIX^e siècle n'a pas retenus par hasard, mais qui, tous deux, décident de l'exclusion de la mythologie, reconnue par la Raison coupable d'erreur et d'ignorance », *L'Invention de la Mythologie* (1981), Paris, Gallimard, TEL., 1992, p. 19-25.

9 Ed. Niderst, III, p. 175.

CORPUS, revue de philosophie

Soit pour conserver des choses dont les nations se faisaient honneur, soit pour décider des différends qui pouvaient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu¹⁰.

L’Historien était requis de construire ou de servir la mémoire d’une nation, d’être attentif à ses intérêts et à sa sauvegarde, enfin de l’instruire. De la politique on est glissé insensiblement à la morale, où l’individu ne se distingue guère de la collectivité. Cette situation nouvelle devait représenter apparemment un progrès décisif, puisqu’il y fallait acquérir de la crédibilité et répondre à la quête de la vérité nue. Mais Fontenelle n’est pas convaincu pour autant. Son discours, jusque dans son vocabulaire, en témoigne. A le lire, on apprend que l’écriture de l’Histoire s’est tirée plutôt péniblement de la confusion dans l’expression, et surtout qu’elle n’était parvenue qu’à narrer et à décrire du vraisemblable. C’était assurément mieux, mais pas assez. Et la sévérité du critique ne désarme pas, touchant le commentaire des faits mêlés à leur pure et simple narration, d’autant plus qu’il accorde sa préférence à cette partie du travail de l’historien. Tacite va en subir les traits dénigrants, associé à feu Descartes, et cette mise en valeur de leurs points communs, surprenante au premier abord, est, au fond, dans le droit fil de la pensée de Fontenelle qui, évoquant quelques pages plus haut les temps barbares, avait déjà mis côte à côte l’historien et le philosophe, ou du moins celui qui se charge d’expliquer la nature. Ici, le Moderne s’en tire un peu mieux que l’Ancien :

Le Philosophe a devant lui un certain nombre d’effets de la Nature et d’expériences ; il faut qu’il en devine les causes vraisemblables, et que de ce qu’il voyait, et de ce qu’il devine, il en compose un tout bien lié ; voilà le Système.

Quant à Tacite,

(il) a aussi un certain nombre de faits dont il imagine les motifs, et sur lesquels il bâtit le mieux qu’il peut un Système

¹⁰ Ed. Niderst, III, p. 175.

d'histoire, plus incertain encore et plus sujet à caution qu'un Système de Philosophie¹¹.

En gros, des « Systèmes d'imagination des premiers Siècles », on est passé à d'autres : maigre progrès. Pour notre traqueur de rêves décidément, l'Histoire fut sempiternellement en panne de raison, et donc de vérité.

Parvenu à ce point d'analyse, Fontenelle laisse flotter l'effort du lecteur pour se repérer, entre le règne de Trajan et celui de Louis XIV. Tout se passe comme s'il avait estimé avoir suffisamment survolé l'histoire. Le voici donc qui en revient à la notion d'utilité sur laquelle au début il avait énoncé son intention de réfléchir. En quoi consisterait cette utilité jugée si essentielle à la pratique de l'Histoire ? En une connaissance parfaite de soi comme d'autrui, sur quoi reposerait la compréhension de « toute l'Histoire passée et [de] toute l'Histoire à venir », et cela, « sans avoir jamais entendu parler d'aucuns événements. » Toujours ce survol : hors du temps, et peut-être aussi hors de l'espace, placé « à la source des choses. » Ainsi Fontenelle conçoit-il l'historien idéal, habitant de Sirius avant la lettre, dont l'activité intelligente procéderait principalement par induction à partir d'une connaissance approfondie de la nature humaine : une nature, soit dit en passant, passablement uniforme et dévalorisée. Placé dans cette perspective, on peut comprendre que le fait d'histoire ne reviendra qu'à illustrer sur le mode particulier ce que l'historien, ce sondeur de l'esprit humain, sait d'avance sur un plan universel, et même devine pour la suite des événements. Par conséquent, nul besoin absolu d'encombrer sa mémoire de dates et de faits dans leur proliférante diversité. Meuble inutile, savoir stupide que tout cela. Ces points de la réflexion de Fontenelle peuvent paraître sans nouveauté ni originalité, si on songe aux idées émises naguère à ce sujet par Varillas et surtout par Saint-Réal. Mais sa démarche va dans un sens rigoureusement opposé à la leur : ils se montraient plutôt soucieux de s'élever du particulier à

¹¹ Ed. Niderst, III, p. 176.

CORPUS, revue de philosophie

l'universel, et pour eux, par exemple, l'anecdote faisait sens¹². Pour Fontenelle au contraire, l'anecdote n'est qu'amusement appelé à se dissoudre dans l'abstraction des principes de la morale.

Et cette uniformité, cette sorte d'immuabilité de la nature humaine que paraît postuler l'esprit de tout le texte, conduit logiquement Fontenelle à considérer comme équivalents, interchangeable même, les intérêts des peuples et ceux des particuliers : soit, par exemple, un procès entre bourgeois et une guerre entre nations. Une telle vision du monde des hommes, déjà à l'œuvre dans les *Nouveaux Dialogues des Morts*, met fortement en cause la pertinence de la conception hiérarchisée de la société sur laquelle s'appuie l'Histoire traditionnelle et officielle. Prévenant peut-être une objection ou une réticence, Fontenelle précise au passage :

Je n'entends pas parler ici de l'utilité que peut avoir l'Histoire pour établir de certains droits à des Princes ou à des Peuples ; pour décider de leurs intérêts ; pour régler des rangs. Je ne parle de l'histoire que par rapport à la Morale, qui est l'usage le plus général et le plus important dont elle puisse être¹³.

La demi-révérance ne doit pas faire illusion : au nom de cette utilité morale, Fontenelle écarte de l'Histoire telle qu'il l'entend, la politique et tout le cortège des savoirs

¹² Voir ma « Problématique de l'Anecdote », dans *L'Histoire au XVII^e siècle*, dir. Suzanne Guellouz, *Littératures classiques*, 30, printemps 1997, p. 75-82, et, à paraître, « Sur *Les Anecdotes de Florence* d'Antoine Varillas », dans *L'Écriture de l'Histoire*, *Elseneur*, 2004. Jean-Raoul Carré interprète ainsi cette démarche : Fontenelle « veut comprendre par les causes, et en cela il résorbe, autant que faire se peut, ce qu'il y a de proprement historique dans l'histoire », *La Philosophie de Fontenelle ou le Sourire de la Raison* (1932), Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 367. Pour ce qui est de l'écriture de l'histoire, voir ma contribution : « Les choix historiographiques de Fontenelle vers 1683 et 1686 », *Fontenelle*, dir. Alain Niderst, préface de Jean Mesnard, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 645-646.

¹³ Ed. Niderst, III, p. 179.

traditionnellement attachés à l'Histoire princière et aristocratique, du genre : diplomatie, ecclésiologie, généalogie, héraldique, charges et offices des couronnes, art de la guerre, etc.

Ainsi l'agréable (et futile ?) spectacle des faits majeurs de l'Histoire, ce mouvement perpétuel qui heurte les peuples les uns contre les autres, et que Fontenelle compare plus loin à des marées ou à des tempêtes, toujours comme envisagées par l'habitant de Sirius, ne doit pas détourner l'Historien d'y déceler et d'y sonder le travail caché des errances et des folies de l'humanité. Le vrai savoir consiste à débusquer le mécanisme de la prolifération des erreurs fondées sur l'analogie qui tend à se généraliser, à en traquer et à détruire ses traces persistant aujourd'hui encore. Car, aux yeux de Fontenelle, si notre époque est mieux éclairée par « la vraie Religion » (on reste prudent) et par « la vraie Philosophie », elle ne s'est pas encore parfaitement dégagée des aberrations et surtout de notre révérence à l'égard de cette Antiquité dont l'ignorance aurait dû nous rebuter. Ce sentiment tout relatif des progrès de l'esprit humain chez Fontenelle est suffisamment connu, pour qu'on n'y insiste pas davantage¹⁴.

Le critère impératif de l'utilité incite à lier l'enquête sur les erreurs des hommes à la connaissance de leur esprit et de leurs passions. D'où la nécessité de s'intéresser à leurs « mœurs », à leurs « coutumes », à « leurs différents usages », dont l'Historien traditionnel semble si peu se soucier. Ce qui plaît à la curiosité de notre auteur, ce sont, cachés sous la surface des événements, ce

qui se fait continuellement dans les esprits des Peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres,

¹⁴ Un passage de la *Digression sur les Anciens et les Modernes* inspire à Pierre-André Taguieff cette remarque : « Le subtil Fontenelle doit reconnaître que son Homme fictif, s'il a bien une enfance, une jeunesse et un « âge de virilité », n'aura point de vieillesse : sa maturation est indéfinie, sa croissance polymorphe sans fin. Le processus de « perfectionnement » est décrit comme cumulatif et dénué de fin déterminable a priori. » *Du Progrès. Biographie d'une utopie moderne*, Paris, Librio, 2001, p. 53.

CORPUS, revue de philosophie

cette espèce de guerre qu'ils se font en se chassant et en se détruisant, cette révolution éternelle d'opinions et de coutumes, ...

Et plus délectable encore, il importe de savoir :

... comment ces goûts, ces opinions, ces coutumes se produisent ou s'abolissent les unes les autres¹⁵.

Vu d'en haut, le monde paraît agité en permanence, dans le déroulement des faits historiques comme dans l'état des mœurs. Avec cette différence fondamentale, qui induit une déconnexion au moins partielle entre les deux : seules les mœurs se métamorphosent ou varient, l'histoire des princes et des peuples semblant, au contraire, se répéter. Sous l'aspect de la guerre, de la diplomatie, des menées dynastiques, etc., rien ne distingue, par exemple, le règne de Charlemagne de celui d'Alexandre, ni l'histoire des Français de celle des Anciens Grecs. Pire encore, dans cette histoire-là, les faits relèvent du hasard, autrement dit, échappent à une explication quelconque, ce qui, soit dit en passant, les dévalorise sensiblement. Une fois de plus ici, Fontenelle se démarque de Varillas et de Saint-Réal, lesquels embusqués dans le cabinet ou l'alcôve des Grands, espéraient y deviner et recueillir le pourquoi de la politique en scrutant l'humaine, trop humaine, psychologie.

Ce qui donc intéresse et même excite notre philosophe, c'est le spectacle de ce perpétuel changement dans les mœurs, et c'est, plus encore, la possibilité d'en tirer une raison satisfaisante pour l'intellect, ce que n'offre pas l'histoire officielle et que néglige l'historien traditionnel :

Car le plus souvent, ce n'est point le hasard qu'un goût succède à un autre ; il y a ordinairement une liaison nécessaire, mais cachée¹⁶.

Et d'illustrer son propos en brossant le tableau du goût de ses contemporains, comparé à ce qu'il était « il y a vingt ou trente ans ». C'était alors le temps de Voiture (que Fontenelle n'a

¹⁵ Ed. Niderst, III, p. 183.

¹⁶ Ed. Niderst, III, p. 183-184.

pourtant pas vécu !), de la belle et bonne littérature, de l'art de converser surtout. Aujourd'hui, plus rien de tout cela : le jeu a universellement supplanté la conversation, les chefs d'œuvre ne sont plus de saison :

Le public est de mauvaise humeur et se défend tant qu'il peut d'approuver¹⁷.

Point n'est question de donner dans l'absolue nostalgie, car ces conversations d'antan, après tout, avaient quelque chose d'un peu forcé, on tâchait un peu trop à y faire de l'esprit. Or qu'en est-il au moment où ces pages sont écrites :

On a reconnu ces ridicules, et on s'est bien gardé de les corriger en conservant ce qu'il y avait de bon dans ces goûts-là ; on a fait ce que les Hommes savent parfaitement bien faire, on s'est jeté d'une extrémité dans une autre¹⁸ ?

L'idée optimiste du progrès est absente dans ce fragment d'histoire du goût et dans son esquisse d'explications : Fontenelle n'est pas ébloui par le Siècle de Louis-le-Grand, comme Perrault ! Cela posé, on est en droit de s'étonner du choix de cet exemple où notre philosophe, en cela bien français, a tout l'air de sacrifier à la mode ; et ce laps de temps utilisé pour sa réflexion, n'était-il pas dérisoire au regard de l'habitant de Sirius habitué à une durée autrement impressionnante ? Raisonement de rose, en somme... A quoi peut être partiellement répondu que Fontenelle laisse entendre ici comme l'immense décalage éprouvé en son for intérieur entre l'étirement sans fin (et de moins en moins supportable ?) du présent règne et l'instabilité des mœurs des contemporains : un sentiment qui pourrait bien avoir joué dans l'élaboration de ses idées en matière d'histoire, et qu'on peut lire à nouveau dans le filigrane du dernier paragraphe du texte. Reste que l'essentiel pour lui est de détecter la cause de cette si grande mutation des mœurs, et d'avoir essayé de comprendre :

17 Ed. Niderst, III, p. 184. La Bruyère aurait fait sienne cette critique.

18 Ed. Niderst, III, p. 184.

CORPUS, revue de philosophie

Voilà comme les goûts, et quelquefois ceux qui sont les plus opposés, ont entre eux des liaisons qui règlent, pour ainsi dire, l'ordre selon lequel ils se succèdent¹⁹.

Ainsi sommes-nous parvenus aux trois derniers paragraphes de l'opuscule. L'idée y est reprise, voire martelée, qu'illustre, au centre du passage, une surprenante comparaison. Tâchons de concentrer cela. Fontenelle réaffirme que même lorsqu'un peuple est sempiternellement maintenu dans une situation d'immobilité et soumis à un régime politique immuable, il ne laisse pas de changer dans « ses goûts, ses opinions, ses mœurs ». Il ressemblerait à un homme doué d'immortalité, mais qui ne laisserait pas de vieillir indéfiniment. Une remarque entre parenthèses : n'est-ce pas le mythe de Tithon, l'amant décrépît de l'Aurore, que Fontenelle aurait convoqué ici à titre d'illustration ? Sans forcément me répondre, lui-même aurait probablement observé qu'il pouvait bien se passer de l'enjolivement fourni par la Mythologie, et que seule comptait la force de l'argumentation d'ensemble. A savoir : souligner le paradoxe constitué par ce qui oppose l'Histoire traditionnelle (avec ses dates, ses guerres, etc.) à celle des mœurs ; glisser ensuite l'idée, essentielle à ses yeux, que cette mutation continue des mœurs est provoquée par des forces inéluctables et inépuisables, dont l'observation est possible, ainsi que l'analyse ; affirmer enfin, que c'est *naturellement* qu'« un goût s'absorbe par un autre, qu'une sorte de mœurs conduise à une autre, et cela sans fin. » Fontenelle insiste : il y a là « des liaisons *naturelles* que nous devons principalement tâcher d'attraper »²⁰. Autrement dit, et en forçant un peu sa pensée, l'homme, par ses mœurs, est tributaire de la nature et de la nécessité. Mais l'est-il exclusivement ? Comme il lui arrive souvent Fontenelle nuance et n'écarte pas, dans sa quête sur le mouvant des mœurs, l'opportunité de questionner l'influence de ce qu'il désigne comme « les événements du dehors » ou encore « des hasards ». C'est d'ailleurs, derechef, sa toute dernière remarque : dans cette quête du sens assignée à l'historien

19 Ed. Niderst, III, p. 185.

20 Ed. Niderst, III, p. 185. C'est moi qui souligne.

nouveau, il faut se garder de « négliger en même temps d'observer ce que la Fortune y a mis du sien »²¹. Prudence ? Dans le règne de la Nécessité, Fontenelle a pris soin de saupoudrer un peu de Hasard.

Ici s'achève *Sur l'Histoire*. L'honnêteté oblige à se préoccuper de la fidélité du présent compte rendu à ce texte. Les articulations de l'itinéraire réflexif n'ont-elles pas été mises en valeur plus qu'elles n'y sont : survol sans repères et sans terme de l'histoire universelle, exposé des fondements de l'utilité réclamée avec insistance à la pratique comme à l'usage de l'histoire ? Chemin faisant, afin d'expliquer l'accablante prolifération de l'ignorance humaine, deux points sont traités, touchant successivement la logique de l'analogie, efficiente et redoutable à l'infini, et le respect des Anciens, préjudiciable à toute volonté d'en savoir plus. Un troisième, imprévu, est abordé plus loin, concernant l'avantage à étudier les mœurs : mais qu'a-t-il de commun avec les deux précédents, puisqu'il s'agit là d'effets plutôt que de causes ? Les deux comparaisons filées : celles des horloges de Paris et celle, déjà évoquée, de l'homme immortel et vieillissant, ne sont-elles pas un peu artificielles ? Comment peut-on donc connecter l'immutabilité postulée de la nature humaine, perçue « à la source des choses », et dont témoignent si bien les *Nouveaux Dialogues des Morts*, avec l'incessante métamorphose des goûts, des opinions et des mœurs ? C'est un peu ce petit texte qui est ici mis en question, avec son ordre pas assez visible, des raccourcis qu'on préférerait plus explicites, des redondances et une absence de conclusion²². Cela conduit peut-être à prêter plus d'attention à sa carrière postérieure, à sa possible disparition parmi les archives de l'auteur, puis son émergence éditoriale qui ne fut probablement ni prévue ni souhaitée.

Vétilles que tout cela sans doute. Sous la surface d'un discours apparemment imparfait, la cohérence d'une pensée forte est palpable, qui pouvait aboutir à un renversement des

21 Ed. Niderst, III, p. 185. Précisons que Fontenelle récuse l'influence des climats, notamment quand il s'agit de l'art d'affabuler et de la crédulité, éd. citée, p. 174.

22 Alain Niderst parle de « brouillon inachevé », *op. cit.*, p. 211.

CORPUS, revue de philosophie

priorités observées dans la pratique de l'Histoire et dans l'image qu'on s'en faisait d'ordinaire. De fait, qu'il s'agisse de vérifier des principes universels et d'explorer les fluctuations des goûts, c'est la dévalorisation (au moins momentanée) de l'événement historique qui s'y entrevoit. L'essentielle préoccupation de Fontenelle, ce ne serait pas même de s'assurer du fait, mais de pouvoir décrire et interroger le fonctionnement et l'évolution de l'esprit humain, lequel a mis tant de dizaines de siècles et n'est toujours pas tout à fait parvenu à se dégager de son ignorance et de sa crédulité. C'était le dessein même de *l'Histoire des Oracles*²³. Le travail de fond confié à l'historien est de débusquer et de déchiffrer toute source d'errance, et aussi d'en finir avec la vénération encore trop répandue pour les Anciens. Une bonne part des analyses de *Sur l'Histoire* reflètent ce souci qui va jusqu'à l'obsession, au point d'avoir fourni en partie le matériau d'un autre opuscule, appelé à une notoriété plus éclatante²⁴.

A peu près au temps où semble avoir été médité et rédigé notre texte, Claude Fleury publia, sur deux années consécutives, *Les Mœurs des Israélites* et *Les Mœurs des Chrétiens*, réunis bien plus tard en 1720²⁵. Si Fontenelle en avait simplement parcouru de l'œil les Tables des Matières, aurait-il reconnu l'application d'éléments de sa pensée, tout comme il nous est loisible aujourd'hui d'y déceler les balbutiements d'une ethnographie attentive à l'étrange et au choquant ? Il est vrai que l'abbé, alors

23 Allusion faite, un peu plus haut à la sentence préliminaire de l'anecdote de la dent d'or dans *l'Histoire des Oracles* : « Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause », éd. Niderst, II, p. 161. Voir Jean Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Université de Lille III, SRT, 1980 (Klincksieck, 1980), notamment, p. 35-46, ainsi que Pierre Malandain, « Nature et histoire dans *l'Histoire des Oracles*, Fontenelle, *op. cit.*, p. 75-84.

24 Il s'agit, bien sûr, de *De l'Origine des Fables*.

25 Abbé Claude Fleury, *Les Mœurs des Israélites* et *Les Mœurs des Chrétiens*, Paris, Veuve de Gervais Clousier, 1681 et 1682.

chargé de l'éducation d'un prince royal²⁶, n'y franchissait pas les limites chronologiques de l'Ancien Testament et se risquait tout juste dans les premiers temps du Christianisme : un peu mythique cela, tout de même ! Ajoutons qu'il y proclamait sans détour un dessein apologétique et moral des plus édifiants : de quoi agacer Fontenelle. Dans la même période parut le monumental et capital *De Re Diplomatica* de Dom Mabillon²⁷. Dans la perspective des travaux à venir des savants, c'était un événement considérable, mais il est impossible de savoir et de vérifier si notre philosophe s'y est intéressé, s'il en a lu quelques pages. Or, comme il a déjà été dit, il n'y a aucune allusion, aucune référence à ces recherches et à ces livres dans l'essai *Sur l'Histoire*, lequel donne l'impression d'avoir été élaboré dans la solitude hors de la vue et de l'entretien des hommes, hors de l'enceinte des bibliothèques. Fontenelle s'est sans doute tenu à distance du monde des antiquaires, des érudits et des critiques²⁸.

Au fond, cette scène originelle des pères affabulateurs évoqués au début de l'enquête, faisait peut-être entrevoir, derrière la fabrication et l'usage des travaux d'histoire, la présence d'un pouvoir ou d'un dogme. Tous ces savants n'œuvraient-ils pas, les uns pour leur Ordre et son Saint

²⁶ Louis de Bourbon, comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de Mademoiselle de La Vallière. Mourut en 1683.

²⁷ Dom Jean Mabillon, *De Re Diplomatice libri VI*, Paris, Louis Billaine, 1681.

²⁸ Une définition s'impose. Est antiquaire celui qui recherche, découvre, collecte (et même collectionne) des objets et des textes du passé, de préférence très ancien, qu'il classe, décrit et publie. A l'époque de Fontenelle, l'antiquariat en reste au niveau de l'accès par l'écrit. Ce n'est qu'au siècle suivant, qu'on éprouve le besoin d'aller sur place et de tenir en mains : naissance de l'archéologie. Est érudit celui qui examine textes et objets de façon historique. Il authentifie, date, situe, compare, interprète même. Enfin, est critique celui qui examine l'intégrité, la fiabilité, la qualité du document en tant que source. Le plus célèbre des critiques en France au XVII^e siècle fut aussi celui qui fonda l'exégèse biblique : Richard Simon.

CORPUS, revue de philosophie

fondateur ou encore pour la « saine doctrine », les autres pour leur Prince, quelque Grand ou quelque institution ? Cette résurgence du passé ne pouvait être émise ou répandue que sous l'aspect d'articles de foi ou d'enseignements sans réplique. Rien de plus dangereux et aussi de plus irritant pour l'esprit de critique. Ce tableau est évidemment noirci et sans nuances, mais il importait de comprendre en partie la raison pour laquelle Fontenelle récusait la discipline historique traditionnelle en tant qu'école de vérité, qui ne devait d'ailleurs pas mieux le convaincre et le séduire en tant qu'école d'intelligence. Que pouvait-on dire, en effet, de la pertinence des interprétations de l'Histoire et de sa capacité de réflexion épistémologique sur elle-même, sinon que ce n'était pas au point ? Enfin, l'Histoire comme discipline souffrait d'une faiblesse d'identité : tantôt réduite à un pur récit qu'envahissaient manœuvres de guerre et de diplomatie, moralisant et parfois esthétisant, tantôt diluée ou éparpillée au gré d'activités savantes très pointues et aux visées terre à terre. Rappelons que plus tard, ces types d'activités devaient se réunir au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres réformée en 1701, où le parti des Anciens se trouva dominant : rien là de quoi atténuer les fortes préventions de notre philosophe²⁹.

C'est qu'il y avait certainement bien de la prévention, des préjugés et de l'incompréhension dans l'attitude de Fontenelle à l'égard du savoir historique, susceptible éventuellement de paralyser toute chance de progrès de ce côté-là. Et pourtant, à relire notre texte, où il tâche de persuader son lecteur qu'il est vain de songer à extirper les temps les plus reculés de leur obscurité mythique et qu'il sera à peine plus facile de connaître les temps modernes, on peut noter que tout ce qu'il écrit n'est pas absolument pessimiste ou désespérant : bien des idées sont prometteuses d'avancées. D'abord, le philosophe a pleinement conscience du fait que l'Histoire est de nature transmissible, connaissances et réflexions, d'âge en âge. Ensuite, il pose

²⁹ « ... le parti des Anciens s'était donné une forteresse dès 1701 dans l'Académie des Inscriptions... », Marc Fumaroli, Préface au catalogue de l'exposition : *Collectionner les antiquités au XVIII^e siècle. Caylus Mécène du roi*, Paris, Institut National d'histoire de l'art, 2002, p. 11.

lucidement l'existence et l'influence de mentalités successives au cours des époques, façonnant et caractérisant les civilisations, et cela le conduit à doubler et à enrichir le savoir historique d'enquêtes et d'interrogations où peuvent se deviner les prémisses d'une ethnologie et d'une sociologie, teintées à vrai dire, d'une psychologie essentialiste. Enfin, il ne refuse pas à l'Historien le recours aux hypothèses³⁰.

Il faut sans doute en rabattre sur la portée exacte de cet opuscule : il fut transitoire, et ne devrait représenter la pensée de son auteur qu'à un moment donné. Lui-même eut plus tard l'occasion de dire bien d'autres choses, par exemple dans ses *Eloges* de Leibnitz et de Bianchini, qu'il faudrait relire³¹. Toutefois, il semble bien que c'est de bonne heure que notre philosophe avait senti que la pratique de l'histoire ne lui convenait décidément pas, et qu'il avait choisi de s'adonner aux mathématiques et aux sciences physiques, bien plus efficaces pour assouvir son désir de connaître et de bien juger, plus porteuses de liberté peut-être, et surtout les meilleurs témoignages concevables sur les progrès de l'esprit humain.

PHILIPPE HOURCADE

30 Je ne fais que répéter ce qu'avait fortement senti et exprimé J.R. Carré.

31 *Eloge de Leibnitz* (1716), dans *Œuvres complètes*, éd. citée, VI (1994), p. 377-417, et *Eloge de Bianchini* (1729), dans *Œuvres complètes*, éd. citée, VII (1996), p. 159-175.

« UN MORCEAU DES PLUS HARDIS ET DES PLUS PHILOSOPHIQUES QUI AIENT ETE FAITS DANS CE PAYS-CI »

Les prudences de Fontenelle

Ses biographes et commentateurs l'ont répété à l'envi : Fontenelle, quoiqu'il fût vraisemblablement « mal sentant de la foi », fut avant toutes choses un homme *prudent*. Du moins le devint-il dans sa maturité ; car alors qu'il atteignait ses trente ans, notre homme avait bien failli apprendre à ses lourds dépends les vertus de la devise de Cremonini, *Intus ut libet, foris ut moris est*, qu'il connaissait assurément¹. Nous évoquons bien sûr ici l'affaire de la petite « allégorie de Mréo et d'Enégu » [Rome et Genève], comme l'appelle Voltaire, que Fontenelle écrivit au lendemain de la Révocation et qui fut malencontreusement publiée sous son nom en janvier 1686 dans les *Nouvelles de la République des Lettres* : cette insolente allégorie l'aurait, paraît-il, conduit tout droit à la Bastille si le marquis de Paulmy n'était intervenu². *L'Histoire des oracles*, parue à la fin de la même

1 « Faites comme les autres et croyez ce qu'il vous plaira » : c'est ainsi que Fontenelle traduit, dans *L'Histoire des oracles* (I, 7) la conviction profonde des philosophes païens regardant les oracles.

2 « Extrait d'une Lettre écrite de Batavia dans les Indes Orientales, le 27. Novembre 1684. contenu dans une Lettre de M. de Fontenelle, reçüe à Rotterdam par M. Bânage », *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1686, p. 88-92. Suit un éloge de Fontenelle, esprit jugé prometteur tant en matière de « Pièces galantes » qu'en mathématiques et en métaphysique, qui commence ainsi : « Ce M. de Fontenelle qui a écrit ce qu'on vient de voir, est un digne neveu de Messieurs Corneille [...] ». Cette *Relation de l'île de Bornéo* – ainsi qu'il est désormais convenu de l'appeler – est rééditée au t. I (1990) des *Œuvres* de Fontenelle (éd. A. Niderst, Paris, Fayard, « Corps des Œuvres de philosophie en langue française », désormais citée OC), t. I, 1990, p. 521-523. L'innocence de Bayle à propos de la publication – il ne décrypta pas l'allégorie – ne fait aucun doute (il regardait alors

CORPUS, revue de philosophie

année 1686, ne fut pas en la circonstance de nature à apaiser l'irritation des dévots, pour la réduction qu'elle suggérerait de tous les phénomènes surnaturels à la fourberie des prêtres et à la crédulité des fidèles. Convenons en tout cas qu'il fallait alors une certaine *imprudence*, pour laisser circuler et paraître ces deux écrits au beau milieu d'une crise religieuse où fanatisme et hypocrisie rythmaient la vie publique de la France. Par la suite, notre bonhomme, évidemment peu disposé à souffrir pour ses convictions, et notamment à rendre public son mépris des superstitions de toute sorte, mais fonctionnellement incapable de taire entièrement ce mépris, cultivera deux expédients qui se trouvaient certes à la portée de tous les prudents de son temps, mais qu'il saura porter, pour sa part, à un haut degré d'excellence : l'art d'écrire par insinuation ; la pratique de l'écrit manuscrit anonyme.

Ces deux faces de la dissimulation fontenelienne ont suscité diverses investigations critiques au XX^e siècle. Surtout les manuscrits dits « philosophiques clandestins » attribués à tort ou à raison à Fontenelle, tels que l'*Histoire des Ajaoïens*, le *Traité de la liberté de l'âme*, la *Lettre au marquis de La Fare sur la résurrection des corps*, les *Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke concernant la possibilité d'une autre vie à venir*, tous textes qui ont récemment fait l'objet d'éditions savantes³.

Fontenelle avec sympathie et n'était guère capable d'une pareille fourberie). Voltaire fait état à diverses reprises des réactions suscitées par la *Relation*, notamment dans ses *Lettres à S.A. Mgr le prince de B****. Fontenelle – écrit Voltaire – pour se disculper de toute complaisance envers les protestants, eut « la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, et à celui des jésuites ; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis le Grand*, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687. »

³ *Histoire des Ajaoïens*, éd. H.-G. Funke, Oxford, Voltaire Foundation, 1998 (cf. aussi OC IX, 2002, p. 989-1066) ; *Traité de la liberté. Des miracles. Des oracles*, Paris, Universitas, et Oxford, Voltaire Foundation, 1997 (OC III, 1989, p. 219-236) ; *Lettre au marquis de La Fare sur la résurrection des corps*, éd. A. Mothu, dans *La Lettre clandestine*, 7 (1998), p. 41-56 (rééd. dans *Minora clandestina* I, Paris, Champion, 2003, sous presse ; cf. aussi OC III, p. 461-463) ; *Réflexions*

L'écrivain laissa sans doute glisser de ses doigts bien d'autres productions plus ou moins avouables ; *L'Origine des fables*, pour n'être assurément pas la plus impie, au premier regard du moins (il y est tout de même insinué qu'il n'est aucune vérité première révélée et que les explications religieuses du monde sont condamnées par les progrès de la raison humaine), est sans doute la plus célèbre : écrite dans les années 1680, elle ne sera publiée qu'en 1714 et ne sera véritablement connue du grand public qu'après 1724⁴. Et que penser de ce mystérieux manuscrit apparemment bien hardi dont Raynal fait état dans ses *Anecdotes littéraires*, que Fontenelle aurait refusé puis finalement prêté au Régent, lequel ne daigna jamais le lui retourner ?

Aussi sensible qu'un autre sur le sort de ses ouvrages imprimés, M. de Fontenelle étoit assez indifférent sur celui de ses manuscrits, du moins lorsqu'ils étoient eux-mêmes indifférens, & qu'ils ne traitoient pas de certaines matieres délicates. Il contoit qu'en ayant lu un de ce genre à feu M. le Régent, ce Prince lui demanda pour le lire lui-même à tête reposée. M. de Fontenelle refusa : le Prince insista, & promit un secret inviolable & une prompte restitution. M. de

sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke (éd. A. McKenna à paraître dans *Minora clandestina* II, 2004 ; OC IX, p. 973-998). Plus généralement, on pourra se reporter à A. Niderst, « Fontenelle et la littérature clandestine », dans *Filosofia e religione nella letteratura clandestina, Secoli XVII e XVIII*, éd. G. Canziani, Milano, FrancoAngeli, 1994, p. 161-173 ; A. McKenna, « Réflexions sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke : un manuscrit clandestin attribué à Fontenelle », dans A. Niderst (dir.), *Fontenelle* [Actes du Colloque de Rouen, oct. 1987], Paris, P.U.F., 1989, p. 351 sq.

4 Sur sa première édition, probablement rouennaise et « pirate », voir S. Akagi, « Suite des Œuvres de Mr de F*** de 1714 : la première édition de *L'Origine des fables* et de deux autres discours de Fontenelle », *Études de langue et de littérature française*, n° 50, Tokyo, 1987, p. 18-31 (cf. aussi *La Lettre clandestine* n° 6, 1997, p. 95 et n° 9, 2000, p. 359-360). L'édition de 1724 (dans les *Œuvres diverses de M. de Fontenelle...*, Paris, Brunet), longtemps considérée comme *princeps*, eut bien sûr une plus vaste diffusion et un plus fort retentissement

CORPUS, revue de philosophie

Fontenelle ne se laissant pas gagner... *Je vous le jure*, dit son Altesse Royale. M. de Fontenelle se taisoit, mais son silence étoit un refus... *Je vous le jure foi de Prince*. Silence encore... *Foi de gentilhomme*. M. de Fontenelle céda ; mais depuis il redemanda en vain son manuscrit⁵.

Pour ce qui regarde maintenant l'« art d'écrire » que Fontenelle déploya dans ses œuvres imprimées, les remarques abondent assurément chez ses commentateurs, depuis Condorcet au moins, dont l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1795) rangeait notre écrivain parmi les grands auteurs qui « couvra[ie]nt la vérité d'un voile qui ménageait les yeux trop faibles et laissa[ie]nt le plaisir de la deviner, caressant les préjugés avec adresse pour leur porter des coups plus certains », etc. Cependant, en dépit de la vogue que connaissent actuellement les recherches néo-straussiennes sur les stratégies d'écriture employées par les penseurs iconoclastes de l'âge classique, il ne nous semble pas que l'on ait jusqu'à présent beaucoup pris son cas en considération⁶. À notre connaissance, les quelques pages que Jean Raoul Carré consacrait en 1932 aux « Prudences de Fontenelle » dans sa thèse sur *La Philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, où il détectait chez lui « deux grands moyens infailibles pour dire tout ce qu'on veut dire à la barbe de ceux qui sont tentés de

⁵ Raynal, *Anecdotes littéraires*, nouv. éd. augm., La Haye, Pierre Gosse, 1756, III, p. 291. L'anecdote nous paraît peu connue, ce pourquoi nous jugeons bon de la signaler.

⁶ Parmi la floraison de titres récents, retenons principalement le volume collectif dirigé par L. Jaffro, B. Frydman, E. Cattin et A. Petit, *Leo Strauss : art d'écrire, politique, philosophie*, Paris, Vrin, 2000 ; le 5^e volume de *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle* (éd. A. McKenna et P.-F. Moreau) intitulé *Les Libertins et le masque : simulation et représentation*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001 ; l'article très pertinent de J.-P. Cavallé, « L'art d'écrire des philosophes », *Critique*, 631 (1999), p. 959-980, et son tout récent livre : *Dis/simulations. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto. Religion, morale et politique au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2002.

l'interdire : l'affirmation dépourvue de contexte, et la suggestion »⁷, tout insuffisantes qu'elles peuvent aujourd'hui apparaître, représentent toujours le dernier état *synthétique* sur la question.

Comblé cette dernière lacune ne sera cependant pas ici notre objet principal. Plus modestement, plus rapidement aussi, nous voudrions appliquer notre attention à un petit texte presque entièrement inconnu de Fontenelle, qui selon nous présente un intérêt documentaire certain à la fois pour ce qui regarde son art d'écrire, ou sa duplicité littéraire, et son rapport à la littérature manuscrite distribuée « sous le manteau ».

L'ami Brunel et le concours de 1695

Cette dissertation ou plutôt discours a été réédité par Alain Niderst dans le dernier volume des *Œuvres* des Fontenelle (t. IX, 2001, p. 565-576). Malgré cette réédition, il nous semble qu'il a d'autant moins de chance d'attirer l'attention des historiens modernes du libertinage, qu'il ne fut nullement furtif, mais remporta en 1695 le très officiel concours d'éloquence de l'Académie Française, et qu'il n'était pas initialement signé « Fontenelle », mais « Brunel, Procureur du Roy au Siege Presidial & au Baillage de Rouën ». Important handicap au départ pour restituer à cet écrit, de surcroît plusieurs fois réédité entre 1695 et 1750, une petite saveur iconoclaste...

Commençons par le plus simple et reconnaissons d'abord que c'est à bon droit qu'Alain Niderst a inclus ce discours dans les *Œuvres* de Fontenelle ; car si l'on en croit l'abbé Trublet, ami et hagiographe de l'écrivain, ce dernier

fit plus qu'*aider* son intime ami Mr. *Brunel*, dans le beau discours qui remporta le Prix de l'Académie Française en 1695. Il avoit avoué à feu Mr. *de la Motte*, & depuis il m'a

⁷ *La Philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, Alcan, 1932, p. 645-650, ici p. 645. Les travaux d'Alain Niderst sur Fontenelle (*Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet, 1972 ; *Fontenelle*, Paris, Plon, 1991) sont évidemment riches de remarques judicieuses sur l'« art d'écrire » fontenellien.

CORPUS, revue de philosophie

avoué à moi-même, qu'il avoit fait ce Discours. C'est une faute contre l'exacte probité ; Mr. de Fontenelle étoit de l'Académie dès 1691 [...] ⁸.

Brunel, prénommé Jacques⁹, était en effet un ami intime de Fontenelle depuis le collège ; quand il mourra, à une date encore indéterminée (vers 1730 ?), c'est la disparition d'un quasi-frère que Fontenelle pleurera, ceci de la plus sincère la manière¹⁰. Était-ce ce même Brunel qui avait déjà remporté en 1685 le prix d'éloquence de l'Académie sur le sujet *De la douceur de l'esprit* ? La chose ne nous paraît guère douteuse, puisque Bayle, désireux d'obtenir ledit discours (Fontenelle l'en avait peut-être informé), mentionne Brunel comme un « procureur du roi à Rouen », ce que Jacques était précisément¹¹. La plume experte de l'académicien Fontenelle s'était-elle déjà mise alors au service de son ami ? Fontenelle en aurait peut-être fait la confidence à

⁸ Trublet évalue cette confidence après la mort de Fontenelle dans le *Mercur* d'avril 1757, puis dans son article « Fontenelle » du *Dictionnaire* de Moréri (édition de 1759), et enfin dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, Amsterdam, Rey, 1759, p. 25, que nous citons.

⁹ Ainsi que nous l'enseignent les Archives de la ville de Rouen, selon le rapport communiqué à nous par Mme Marie-Françoise Rose, leur conservatrice, en 1993 (cf. *La Lettre clandestine*, 2, 1993, p. 137, n. 5).

¹⁰ À l'annonce de la mort de Brunel, dont Fontenelle avait dit « Nous ne faisons qu'un par l'esprit aussi bien que par le cœur » (Trublet, *Mémoires*, 1759, p. 25-27), ce dernier sera bouleversé : voir J.-R. Carré, *La Philosophie de Fontenelle, op. cit.*, p. 560 et note 979. Ils avaient, plus jeunes, projeté de vivre ensemble.

¹¹ *Nouvelles de la République des Lettres*, sept. 1685, art. X, p. 1030 : Bayle déclare attendre « le discours de M. Brunel homme d'esprit & de mérite, & Procureur du Roi à Roüen, qui a remporté le prix d'éloquence à la dernière distribution de l'Académie Française ». Les pièces du concours avaient été publiées anonymement (Paris, P. Le Petit, 1685). M. Roelens a confondu les deux discours de 1685 et 1695 dans ses *Textes choisis* de Fontenelle (Paris, Éditions sociales, 1966, p. 77 et n. 2) : erreur bien compréhensible, si l'on considère qu'en 1685, Fontenelle était un correspondant régulier de Bayle.

cet autre ami qui sera son biographe, Trublet, ce qu'il n'a pas fait. Toujours est-il que dix ans plus tard, en 1695 donc, Brunel remporta une seconde fois le concours. Il était alors devenu l'un des personnages les plus en vue de Rouen : la charge de maire ayant été rétablie depuis 1693 mais son application retardée, c'est à ce « conseiller procureur du roi au baillage et siège présidial de Rouen » que fut confié l'*intérim*, « en attendant la vente dudit office par celui qui en est chargé du recouvrement »¹². Brunel était donc en quelque sorte, à l'époque du concours et jusqu'en juin 1695, le maire officieux de Rouen.

Venons-en à notre texte. En 1695, le sujet mis au concours du prix d'éloquence de l'Académie Française était : *Du danger qu'il y a dans de certaines voyes qui paroissent seures, conformément à ces paroles des Proverbes, Chap. 14. v. 12. « Est via quae videtur homini justa, novissima autem ejus deducunt ad mortem »*. La pièce qui fut couronnée et nous intéresse sera publiée la même année en tête du Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentées à l'Académie française pour les prix de l'année MDCXCV¹³, avec approbation de deux

12 Nous citons J. Girieud, *Liste des maires de Rouen* (copie communiquée à nous par Mme M.-F. Rose). Voir aussi François Farin, *Histoire de la ville de Rouen*, éd. 1738 [rééd. Laffitte, 1976], 2^e partie, chap. XV, p. 105 : en juillet 1695, c'est Marc Antoine Hellouin, « chevalier Seigneur de Menilbuse », qui fut enfin désigné maire. Brunel est aussi mentionné dans la 2^e partie, chap. XXI, parmi les « Messieurs les Gens du Roy » (« Catalogue des lieutenans Generaux du Bailli de Rouen, depuis la Conquete du Roy Philippe Auguste l'an 1204 »).

13 *Discours qui a remporté le prix d'éloquence par le jugement de l'Académie française en l'année 1695*, dans le *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence et de poésie présentées à l'Académie française pour les prix de l'année MDCXCV, avec plusieurs discours qui ont esté prononcez dans l'Académie en diverses occasions*, Paris, J.B. Coignard, 1695, p. 3-30 ; réédité, ou plutôt contrefait, dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers*, La Haye, A. Moetjens, [1694 sq.], t. V, 1696, 1^{ère} partie, p. 77-97 [BnF : Z 20199 et Rés. pZ-1638 (9)], puis dans les *Pièces d'éloquence qui ont remporté le prix de l'Académie française depuis 1671 jusqu'en 1748* [2 vol.], Paris, Brunet,

CORPUS, revue de philosophie

censeurs qui n'y trouvèrent vraiment rien « de contraire à la Foy ni aux bonnes mœurs »¹⁴. Néanmoins, un demi-siècle plus tard, l'abbé Raynal, qui attribuera positivement à Fontenelle, l'appréciera dans ses *Nouvelles littéraires* comme « un morceau des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci » :

L'Académie française a distribué tous les ans, depuis 1671 jusqu'en 1748, des prix de prose qu'on vient de recueillir en deux volumes. Tous ces discours roulent sur des sujets de religion et de morale. Il y en a quelques-uns de mauvais, beaucoup de médiocres, et peu d'excellents. Les meilleurs sont ceux de nos plus grands hommes. [...] Le seul discours qui mérite à mon gré une grande attention est celui qui fut couronné en 1695, sous le nom de M Brunet [sic], et que je sais, à n'en pouvoir douter, être de Fontenelle. C'est un morceau des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci¹⁵.

Affirmation étonnante, à ne jeter qu'un coup d'œil superficiel sur ce morceau tout émaillé de pieuses apostrophes et qui s'achève par une Prière au Christ. Affirmation qui laisse cependant d'autant plus à penser qu'elle n'est pas isolée, si l'on veut bien prendre en considération, du moins, certains échos

1750, t. I, p. 233-252 (cf. 235-240). Signalons encore la réédition de Paris, Regnault, 1766-1774 (4 vol.).

¹⁴ Les approbations des censeurs D'Allo et De Franqueville sont datées du 21 mai.

¹⁵ Guillaume Thomas Raynal, *Nouvelles littéraires*, n° LXXIV du 27 juillet 1750. Dans M. Tourneux (éd.), *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.*, Paris, Garnier frères, t. I, 1877, p. 451. Selon Jakob Heinrich Meister, en effet, la *Correspondance littéraire*, que Grimm commence en mai 1753, n'est que la suite des « Nouvelles » de Raynal (*ibid.*, I, p. 6. J. Schlobach a traité cette question dans « Die frühen Abonnenten und die erste Druckfassung der *Correspondance littéraire* », *Romanische Forschungen*, 82, 1970, p. 21-22). Que les Pièces d'éloquence aient paru en 1750 chez Brunet, explique certainement la confusion Brunet/Brunel commise par Raynal.

plus ou moins « clandestins » que suscita la dissertation académique de « Brunel ».

Ainsi, Jean Lévesque de Burigny, dans son manuscrit « clandestin » *De l'Examen de la religion*, composé entre 1728 et 1734, renvoie expressément à notre *Discours* quand il se demande *Comment les hommes prennent party sur la religion* :

Mais, avant de finir cet Article, observons que rien n'est plus contraire aux progrès de la vérité que cette prévention dans laquelle tous les hommes sont, qu'ils sont nés dans la vraie religion. Les prêtres, les ministres, les *jmans*, qui y trouvent leur compte, fomentent ce préjugé. Et « que ne peut point sur les hommes une première opinion, qui s'empare des esprits encore jeunes, où elle ne trouve ny la raison à combattre ni d'autres opinions à détruire ; qui se fait de jour en jour, par la force des habitudes, une autorité plus inébranlable ; qui est soutenue par les exemples de crédulité que l'on se donne mutuellement ? » [Voyez un discours de Mr Brunet [*sic*] dans les discours de l'academie, 1695, p. 10]¹⁶.

De plus, un extrait manuscrit bien significatif du discours académique de Brunel-Fontenelle, correspondant aux pages 566 (« Quel étonnant spectacle ») à 569 (« salutaire ignorance ») de l'édition des *Œuvres complètes*, apparaît sous le titre *De la diversité des religions. 1695* dans deux recueils de pièces libres et hétérodoxes compilés par l'érudit bibliophile François Louis Jamet, dit « Jamet le Jeune » (1710-1778). L'un se trouve à la Bibliothèque nationale de France, l'autre a été récemment mis en vente chez un libraire parisien¹⁷. Ces deux extraits tardifs,

¹⁶ *De l'Examen de la religion*, art. VII (« Comment les hommes prennent party sur la religion »), ms. Arsenal 2557, fol. 75 ; voir l'édition procurée par S. Landucci, *De l'Examen de la religion*, attribuable à Jean Lévesque de Burigny, Paris, Universitas, et Oxford, Voltaire Foundation, 1996, p. 55.

¹⁷ Recueils de pièces manuscrites et imprimées intitulés respectivement *Ed Etra Lihin Idnederc, ou le Tintamarre de quelques Cervelles philosophiques modernes, en fait de liberté de penser* (BnF, pZ 1196) et *Stromates sacrés* (mis en vente à la librairie M. Bouvier en 2002). Voir

CORPUS, revue de philosophie

apparemment de la même main de Jamet, semblent dériver d'un modèle plus ancien. Témoignent-ils d'une diffusion subreptice précoce d'une partie du discours de « Brunel » ? Dans l'affirmative, cette diffusion aurait-elle été suscitée par Fontenelle lui-même ou des proches ? Nous ne sommes pas en mesure de le dire.

Il est plus à notre portée de montrer ou à tout le moins de suggérer en quoi ce discours académique, sinon l'une de ses parties, a pu passer, au XVIII^e siècle pour un exemple remarquable de « manière philosophique et sagement hardie », comme l'a écrit Jamet en marge à l'une de ses copies¹⁸, digne d'être allégué par un auteur tel que Burigny et de donner lieu à ce que l'on peut appeler une tradition « philosophique clandestine ». Tout un art de savoir lire l'« art d'écrire » ancien devrait ici être mis en œuvre mais nous nous bornerons à résumer imparfaitement et tendancieusement, en nous abstenant de prendre à la lettre le propos de *Brunel*, celui plus perfide de son double caché, le dénommé *Fontenelle*.

Dissection du Discours

L'entame du discours installe sa problématique et donne une première idée de la tonalité « philosophique » que Raynal et Jamet reconnaîtront en lui. Il s'agit de savoir si l'homme peut être damné pour ne pas suivre la voie de l'Église. La culpabilité,

nos descriptions dans *La Lettre clandestine 2* (1995), p. 135 sq. et 11 (2002), p. 334 sq.

¹⁸ « Ce discours remporta le prix de l'Acad. fr. en 1695 sous le nom de Brunel ; il est peu connu et néanmoins un des plus beaux du recueil de l'Acad., par la manière heureuse dont l'auteur a pris son sujet, et la manière philosophique et sagement hardie dont il l'a traité. L'abbé Raynal » (F.-L. Jamet, en note à sa transcription de l'extrait précédemment mentionné figurant dans les *Stromates sacrés*). Les *Nouvelles littéraires* de Raynal (cf. *supra* n. 15) étant restées manuscrites jusqu'au XIX^e siècle, et leur connaissance par Jamet étant en conséquence improbable, nous pouvons supposer que le jugement cité se répandit par une autre voie.

explique en substance l'auteur, se définit ordinairement en fonction de notre horizon cognitif : « L'homme ne paroist coupable de ses égaremens que quand il les connoist, & qu'entraîné par ses passions il court à un précipice qu'il apperçoit. »¹⁹. Si l'homme se détourne sciemment de la vérité connue, alors il est légitime que Dieu lui demande des comptes. Cependant

quand on marche dans une voye que l'on croit seure, et quand les précipices où elle conduit nous sont cachez, il semble que nous ne soyons plus qu'un objet de pitié ; et que la Justice Divine ne soit pas en droit de nous punir. Livrez, comme nous sommes, aux doutes, à l'incertitude et à l'ignorance, placez dans un point de veuë qui nous défigure le plus souvent tout ce que nous appercevons, environnez de tenebres par nôtre situation naturelle, sujets à des tenebres encore plus epaisses et plus dangereuses qui partent de notre propre fonds, et que nos passions répandent quelquefois malgré nous sur les objets, devons-nous être responsables de nos erreurs, le desir de trouver la verité n'est-il pas tout ce qui dépend de nous, et la trouver, n'est-ce pas un bonheur plutôt qu'un merite ?²⁰

C'est cet argument irritant, immédiatement conjuré par Brunel au nom de l'« Oracle » d'une « raison superieure » à notre faible raison (et nous savons quelle valeur les oracles ont pour Fontenelle), que développera la première partie du *Discours*, celle que transmettront presque intégralement nos extraits « clandestins » et que feindra de recouvrir, par la grâce d'un art malicieux d'écrire dont nous dirons quelques mots *in fine*, une bonne partie du reste du discours.

Ce premier développement est consacré à la voie malheureuse « où nous nous trouvons engagez par un malheur indépendant de nous ». Résumons-le : Quelle gigantesque mosaïque forme sur terre la diversité des religions, mais combien étroite est la voie du salut ! Il est presque autant de peuple que d'idées de la divinité et de façons de l'honorer.

19 OC IX, p. 565.

20 *Ibid.* Nous corrigeons la coquille « et le trouver ».

CORPUS, revue de philosophie

Cependant il n'existe qu'un dieu jaloux et son ignorance condamne à l'abandon et au malheur la majorité de l'humanité. Sont délaissés même ceux qui confessent un Dieu unique, mais ne vont pas à Lui par son Fils ; et encore ceux qui y vont effectivement par ce Fils mais ne vont pas au Fils par son épouse, la sainte Église catholique. Un seul chemin, donc ; mais comment donc le trouver quand le hasard de notre naissance et de notre éducation nous a égaré sur une voie de perdition et nous incline irrésistiblement à y cheminer en confiance, sinon très résolument²¹ ? Pourquoi donc ces ténèbres presque universellement répandues sur la terre, qui font que tant de nations courent sans le savoir à leur perte certaine en ignorant le vrai Dieu ? Se peut-il que Dieu éclaire trop peu les hommes ? Sans doute, ce sont plutôt les hommes qui sont coupables, puisqu'ils héritent tous du péché d'Adam et sont « sortis d'une tige criminelle », et si certains peuples errent et sont plus

21 Un long paragraphe impressionnera certainement les lecteurs par son éloquence et la force du relativisme sceptique qui s'y expose ; c'est ce passage que l'apologiste « Brunel » aura le plus de mal à faire oublier : « Que ne peut point sur les hommes une première opinion, qui s'empare des esprits encore jeunes, où elle ne trouve ni la raison à combattre, ni d'autres opinions à détruire, qui se fait de jour en jour par la force des habitudes une autorité plus inébranlable, qui est soutenue par les exemples de crédulité que l'on se donne mutuellement, qui est appuyée par les noms les plus illustres et les plus révérés, qui a eu des siècles entiers d'un Règne paisible, qui tire des preuves de sa longue durée, et qui enfin ne peut être attaquée qu'aux dépens de l'honneur de toute une Nation ? Combien de vastes climats, plongez encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'idolâtrie, ignorent jusqu'au nom du Christianisme, ou n'en ont que la faible connaissance qui leur en peut venir au travers des mers qui les séparent de nous ? Ou enfin si notre zèle fait aller des lumières plus vives jusqu'à ces Peuples, peuvent-elles aisément dissiper cette foule de préjugés si établis et si puissants, qui s'élèvent sans cesse contre elles, et les obscurcissent ? La vérité paraît, mais nouvelle, étrangère, dangereuse en apparence, ennemie de tout, et ce sera un assez grand triomphe pour elle, si sous une forme désavantageuse, elle obtient seulement la plus légère attention. » (O.C. IX, p. 568).

coupables que d'autres, n'en cherchons pas la raison providentielle : humilions plutôt notre raison et ses « vues dangereuses » et réfugions-nous dans une salutaire ignorance²².

Fontenelle-Brunel ose certes aller un peu au-delà de cette « salutaire ignorance », puisqu'il lui faut défendre les apparences. Aussi s'emploie-t-il à expliquer que l'homme, où qu'il soit né, possède néanmoins un rayon de la « lumière » ou « raison éternelle »²³, et que donc sa culpabilité est entière s'il ne s'offre pas à la religion catholique romaine²⁴. Le Salut serait pourtant si simple, si chacun daignait raisonner un peu ! Et combien plus coupables sont alors ceux qui reconnaissent le vrai Dieu unique, qui donc ne s'aveuglent pas entièrement, mais qui, Juifs ou Musulmans, ne veulent pas poursuivre l'effort rationnel jusqu'à reconnaître comme valides les « titres de mission » de Jésus-Christ ou invalider ceux de l'imposteur Mahomet ! Et que dire de ceux qui, quoique Chrétiens, donc *a priori* plus éclairés, refusent l'Église romaine, soit l'éclat magnifique des « promesses divines faites si solennellement à son premier Pasteur, la succession non interrompue de ses Pontifes, la source du Sacerdoce qui reside en elle, le dépôt sacré des Dogmes conservé sans alteration pendant une si longue suite de Siecles, la voix de toute l'antiquité qui déposé pour elle »²⁵ ! Pareils refus de la raison naturelle, pareille obstination à ne pas *examiner sa religion*²⁶, sont forcément passionnels et conduisent à la damnation.

22 *Ibid.*, p. 566-569.

23 *Ibid.*, p. 565, 569.

24 Rappelons que dans *De l'origine des fables*, Fontenelle signifiait qu'il n'existait aucune vérité première révélée et que la vérité était historiquement construite au fil des progrès de l'esprit humain.

25 OC IX, p. 571. Ce passage et d'autres pastichent Bossuet, fait remarquer Alain Niderst (*Fontenelle à la recherche de lui-même, op. cit.*, p. 527 ; *Fontenelle, op. cit.*, p. 182). Le même fait remarquer (*ibid.*) combien le propos contraste avec le reste du *Discours*, où Fontenelle semble s'être « amusé à réfuter [c]es preuves historiques ».

26 Cf. spéc. O.C. IX, p. 576 : « ils devraient *examiner* les folles opinions dont ils se laissent prévenir... », ou plus haut, p. 571 (« examen

CORPUS, revue de philosophie

Ainsi, notre auparavant « foible raison », jugée enténébrée à l'extrême, incapable de résoudre le pourquoi des desseins apparemment injustes de Dieu, retrouve toute sa grâce et toute sa puissance quand il est question de justifier le Dieu de Rome. Quand à la tradition, précédemment invoquée pour manifester à quel point elle peut représenter une source d'aveuglement et d'erreur chez les païens, elle est restaurée dans sa pleine excellence démonstrative en terre catholique.

De là, Fontenelle-Brunel enchaîne sur la deuxième partie du discours. Après avoir examiné les voies trompeuses et fatales « où nous nous trouvons engagez par un malheur indépendant de nous », il examine « celles où nous nous sommes engagez par nous mesmes par un mauvais choix »²⁷. La religion étant formée d'un dogme et d'une morale, sont premièrement stigmatisés tous ceux qui privilégient la morale et qui par passion intellectuelle ou *libido sciendi* (vaines curiosité et présomption) sont indifférents aux dogmes et mystères, n'ont que faire des « celestes veritez », « se bornent à estre les imitateurs des Socrates & des Catons », sont « fiers de ressembler à des Payens », « se font une espece de Christianisme qui ne leur est point commun avec la multitude »²⁸ ; sont ensuite condamnés ceux qui se flattent d'un « extrême attachement aux veritez de la Foi » mais qui, pour cela même que le dogme seul leur importe,

désavantageux »). L'« examen de la religion » sera, comme l'on sait, le premier réquisit de la pensée antichrétienne au XVIII^e siècle (cf. le célèbre *Examen de la religion*, écrit vers 1705 par Du Marsais, un ami de Fontenelle, ou le *De l'examen de la religion* de Lévesque de Burigny, ca. 1730 ; etc.). Fontenelle pourrait être ici l'un des premiers à formuler cette exigence, perfidement bien sûr : ce sont les païens qui doivent impérativement examiner leur religion.

27 Nous citons ici le *Recueil de plusieurs pièces d'éloquence...* (1695), *op. cit.*, p. 3-6, car l'édition Fayard (*O.C.* IX, p. 566), fondée sur la réédition Moetjens de 1696, reproduit ce « saut du même au même » qui rend le texte incompréhensible : « Ces voyes trompeuse sont de deux especes, celles où nous trouvons engagez nous-mêmes par un mauvais choix ».

28 *OC* IX p. 572 (cf. p. 572-574). Remarquons que l'orgueil intellectuel de ces philosophes est au passage jugé « naturel » (p. 574).

« ont trop de confiance à la route commune » et révèlent finalement un cœur « corrompu & séduit par les faux attraits des plaisirs »²⁹. Serait-ce aller trop loin que d'affirmer que Fontenelle, derrière la plume de Brunel, reconduisait d'insinuante manière l'opposition libertine classique entre philosophes prud'hommes et religieux méchants ou aux mœurs relâchées³⁰ ?

Quoi qu'il en soit, une prière finale à Jésus-Christ conclura la dissertation, pour réclamer la miséricorde de Dieu envers les égarés-pêcheurs et une nouvelle dose de grâce de sa part à l'endroit des égarés les plus involontaires³¹ ; mais aussi, sans doute, pour faire oublier au lecteur chrétien un peu trop sourcilleux quelques mauvais moments de lecture...

Un topos libertin : la diversité des religions

Laissons de côté la deuxième partie du *Discours*, bien qu'elle ne manque pas de sel libertin, ainsi que nous l'avons laissé entendre. La première partie réveillait un *topos* libertin sans doute plus ancien et agressif relatif à la diversité des religions³² – plus agressif car il mettait directement en cause la Justice divine.

29 *Ibid.*, p. 574 (cf. p. 572-574).

30 Cette opposition *virtuelle* entre l'athée possiblement vertueux et l'homme de Dieu possiblement immoral n'est bien sûr pas d'abord libertine (cf. Francis Bacon, *Essays*, 1625, XVI et XVII), mais il est bien clair que, de La Mothe Le Vayer (*De la diversité des religions / De la divinité*, ca. 1630) à Bayle (*Pensées sur la comète*, 1683), elle a été abondamment exploitée par des auteurs dont la foi était plus que suspecte. L'auteur anonyme du petit traité *Ce que l'on appelle philosophe chrétien* (ca. 1645) en fournit un bel exemple – voir son édition par J.-P. Cavaillé dans *Minora clandestina* I, Paris, Champion, 2003 (sous presse).

31 OC IX, p. 575-576.

32 Le syntagme apparaît dans *ibid.* p. 566 ; cf. aussi p. 567 (« diverses religions »).

CORPUS, revue de philosophie

Il n'est pas nécessaire d'insister longtemps sur les ravages causés à la religion, à l'âge classique, par la découverte de mille nouveautés ethnologiques et par la redécouverte simultanée du 10^e trope sceptique de Sextus Empiricus, relatif à la variabilité des coutumes et des institutions humaines. Le constat problématique de la « diversité des religion » et de la difficulté subséquente à trouver « dans notre situation naturelle » (*dixit* Fontenelle)³³, la voie réputée véritable et salutaire, représentera alors, comme chacun sait, l'un plus fameux refrains libertins. Élaboré principalement à partir de Montaigne et Charron³⁴ puis La Mothe le Vayer, ce dernier dans un écrit célèbre initialement intitulé *De la diversité des religions* – tout comme les copies de Fontenelle transmises par Jamet – et renommé ensuite *De la*

33 *Ibid.*, p. 565.

34 Voir en particulier la *Sagesse* II, 5, notamment le long passage de l'édition originale (Bordeaux, 1601) qui sera auto-censuré (?) dans la 2^e éd. parisienne de 1604, où il est dit que « la nation, le pays, le lieu, donne la religion ; l'on est de celle que le lieu, auquel l'on est né & eslevé, tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahumetans, Chrestiens, avant que nous sçachions que nous sommes hommes ; la religion n'est pas de nostre chois & election [...] » (éd. Leyde, J. Elsevier, 1656, p. 301). Le propos de Montaigne qui inspira Charron sur le fait que « nous sommes Chrestiens à mesme titre que nous sommes Périgordins ou Alemans » est bien connu. Charron est plus polémique que son maître, en vertu de sa triple insistance sur l'étrangeté des religions vis-à-vis du sens commun, la « phénoménologie toujours identique du sacré », et leur finalité pratique et politique (voir T. Gregory, *Genèse de la raison classique de Charron à Pascal*, Paris, P.U.F., 124 sq., où l'on trouvera les références essentielles sur la critique libertine des religions). Charron inspirera, entre autres, Paolo Sarpi, incrédule italien très influent sur les « libertins érudits » français : « L'uomo sa prima d'esser ebreo o turco che d'esser uomo », etc. (*Pensieri sulla religione, dans Pensieri naturali, metafisici e matematici*, éd. L. Cozzi et L. Sosio, Milano et Napoli, Riccado Ricciardi, 1996, p. 651 ; cf. aussi D. Wootton, *Paolo Sarpi. Between Renaissance and Enlightenment*, Cambridge U.P., 1983, p. 24-28).

*divinité*³⁵, ce thème sera repris au XVIII^e siècle dans quantité de « manuscrits philosophiques clandestins ». Le passage suivant de Charron, presque aussitôt censuré, fut par exemple vivement réproposé par les apologistes et fit même soupçonner son auteur d'avoir écrit un *Traité des trois imposteurs*³⁶.

C'est premierement chose effroyable, de la grande diversité des religions, qui a esté & est au monde, & encores plus de l'estrangeté d'aucunes, si fantasque & exorbitante, que c'est merveille que l'entendement humain aye peu estre si fort abety & enyvré d'impostures³⁷.

À travers ce *topos* de la diversité des religions, il était insinué qu'aucune religion n'avait une origine divine (autrement, ne serait-elle pas implantée dans tous les cœurs et ne resplendirait-elle pas partout d'égale manière ?). En d'autres termes, il était déclaré que toutes les religions sont humaines, culturelles et contingentes, « sucées avec le lait », analogues en cela à des costumes traditionnels – *costume* et *coutume* partageant la même étymologie³⁸. L'irrésolution religieuse,

35 Bien qu'il n'apparaisse que dans l'édition de Mons des *Cinq dialogues* (1671), le titre *De la diversité des religions* était probablement original : voir notre article « Orasius Tubero et le « méchant livre » de Descartes », *La Lettre clandestine*, 4 (1995), rééd. 1999, p. 525-538, spéc. p. 535. Jamet connaissait évidemment le traité de La Mothe Le Vayer, puisqu'il est contenu (imprimé dépecé) dans l'un de ses recueils conservés à la Réserve de la BnF.

36 Voir F. Charles-Daubert, « L'Esprit de Spinoza et les *Traités des trois imposteurs...* », dans S. Berti, F. Charles-Daubert, R.H. Popkin (éd.), *Heterodoxy, Spinozism, and Free Thought in early-Eighteenth-century Europe*, Dordrecht / Boston / London, Kluwer Academic Publishers, 1996, p. 166. Descartes lui-même se proclama de la religion de sa mère et de sa nourrice, mais il ne voudra jamais approfondir ce phénomène d'acculturation.

37 *De la sagesse* [1601], II, 5, éd. Leyde, Elzevier, 1656, p. 297.

38 La comparaison, inspirée par cette étymologie commune, est très répandue chez les libres penseurs au XVII^e siècle. La Mothe Le Vayer y fait clairement référence, à travers Quintilien, dans son *De la diversité*

CORPUS, revue de philosophie

mieux : le refus de toute religion, ressortait de ce type d'analyse comme l'attitude la plus rationnelle, la seule véritablement ajustée à notre pouvoir de connaître, soit à notre humanité :

Les libertins contemplant la diversité des sectes et, sur ce qu'elles disent toutes être vraies, révélées de Dieu, autorisées de miracles, ils tiennent que sur cette égale contestation, un homme sage doit suspendre son jugement, ne rien croire, douter de tout dans le secret de son âme, quoique, pour ne point attirer sur soi les inimitiés du peuple, il donne un bel extérieur aux cérémonies³⁹.

Sauf à affirmer ou à croire, bien sûr, que l'on peut faire son salut dans toutes les religions – position de repli « latitudinaire » pour le moins hérétique, peut-être fantasmatique, difficile en tout cas à dissocier du déïsme a-religieux⁴⁰. Sauf alors à conclure avec saint Paul, et comme savait hypocritement le faire tout bon libertin, Fontenelle y compris, que les décrets divins

des religions / De la divinité, mais aussi Guy Patin, le baron de Blot, Robert Challe Spinoza lui-même, etc., et Swift s'en souviendra dans *A Tale of a Tub* (cf. notre éd. de *De la diversité des religions* dans *Minora clandestina* I, Paris, Champion, 2003).

39 Yves de Paris, *Théologie naturelle*, éd. 1641, p. 395, cité par Fr. Charles-Daubert, *Les Libertins érudits en France au XVII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1998, p. 50, n. 1.

40 L'ennemi des Jésuites Jean Barnes, dans son *Traicté et dispute contre les équivoques* (tr. fr. Paris, R. Baragnes, 1625, p. 127), soutient que « l'Atheisme est introduit par l'équivocation » en ce que « la doctrine des Equivocateurs donne un soupçon prudent que toutes Religions tant soient-elles contraires & différentes l'une à l'autre, peuvent proceder de Dieu proferant des paroles exterieures contraires, lesquelles quoy que fausses exterieurement [ne le sont pas en vérité] » (p. 127). Pierre Burger nous indique qu'une « position » semblable est violemment prise à partie par Jurieu dans sa *Seconde apologie* (Rotterdam, 1692) ; mais d'autres que des déistes (cf. ci-dessous) ont-ils jamais osé l'énoncer ? Parmi ces derniers, citons le marquis d'Argens, qui dans une parabole de ses *Lettres juives* (Lettre LXVIII, nouv. éd., 1764, III, p. 59-60), représente le Ciel comme « un palais superbe, où l'on entre par quatre portes qui regardent les quatre côtés différens du monde », etc.

sont insondables et qu'il est de notre devoir de captiver notre jugement pour le soumettre aveuglément à la « foi » (*captivantes intellectum ad obsequium fidei* : II Corinth. XV, 5).

Docteur Brunel et mister Hyde

Le traitement apologétique de cette question de la diversité des religions – véritable « peste » selon certain apologètes – impliquait une rhétorique univoque opposant d'emblée le vrai et le faux et postulant que le premier était naturellement accessible à tous les hommes, quelles que soient leurs conditions ethnographiques, culturelles et sociales, de sorte que l'ignorance du Dieu vrai était forcément coupable, interprétable en termes de mépris ou d'auto-aveuglement. C'est exactement ce que proclame Brunel. Les libertins refusaient naturellement ce dogmatisme binaire d'inspiration religieuse ; ils s'opposaient à l'idée qu'une religion révélée fût *index sui* et accessible à tous les hommes et ils niaient de même qu'elle fût rationnellement démontrable. Aussi abordaient-ils tout autrement la question de la diversité religieuse : en partant du sujet humain, de son environnement culturel et de ses outils cognitifs, procédant en ethnologues, sociologues, psychologues avant la lettre, c'est-à-dire en philosophes.

Or, le très habile auteur de notre *Discours* sait jongler avec virtuosité avec ces deux approches (aprioriste-dogmatique et empirico-sceptique) opposées. Là réside véritablement la force d'insinuation libertine de son propos faussement naïf et soumis. Brunel adhère entièrement, en surface, à l'option apologétique-dogmatique selon laquelle la vérité précède toute expérience mondaine, et il s'épargne de cette façon tout reproche positif de libertinage ; mais son double Fontenelle incruste dans le *Discours* plusieurs passages⁴¹ dont la méthode est exactement contraire et dépose dans l'esprit du lecteur une irréductible ambiguïté au sujet de l'efficacité (de la réalité) de la Justice

⁴¹ Voir en particulier l'entame du *Discours* citée par nous plus haut (*in texto*), et cet autre passage cité *supra*, n. 21.

CORPUS, revue de philosophie

divine et au sujet des ressorts transcendants ou culturels de la religion.

Qui plus est, notre auteur multiplie les paradoxes (certains peuples doivent ainsi examiner leur religion, se défier de leurs habitudes et traditions, alors que les catholiques doivent suivre une ligne toute contraire ; de même oppose-t-il comme allant de soi morale et religion, etc.), les équivoques (en particulier l'usage équivoque du mot « raison »), les clin d'œil à une tradition philosophique non chrétienne, voire anti-chrétienne (*topos* de la diversité des religions, dilemme posé de suivre Dieu ou Socrate, ...) ⁴². Enfin, il maîtrise parfaitement l'art du pastiche. « Brunel » excelle en effet à singer le prétendu scepticisme chrétien, à travers l'utilisation de maintes formules-clichés (« Entrons dans une salutaire deffiance », « n'entreprenons point de sonder... ») et le recours à la rhétorique convenue de la « foible raison », des « abymes de la Sagesse éternelle », du « soumettons-nous... », etc ⁴³. Et aussi bien, il excelle à singer l'apologétique solennelle (« O celeste verité... » ; « Tremblons à ce rigoureux arrest, & que l'Univers entier en soit frappé de frayeur... » ; « Infortunez que nous sommes ! » ; « Tous les hommes sont sortis d'une tige criminelle, ils naissent tous enfans de la colere... ») ⁴⁴, n'hésitant pas à parodier discrètement Bossuet, nous assure Alain Niderst ⁴⁵. Cette grandiloquence prête aujourd'hui à sourire : nous ne sommes pas certain que

42 Ainsi : « les imitateurs des Socrates et des Catons [...] fiers de ressembler à des Payens, oublient qu'un Dieu même est leur modèle, et qu'en suivant tout autre exemple, ils s'avalissent et se dégradent » (O.C. IX, p. 572). Une étude serait à entreprendre sur la probable lecture par Fontenelle de La Mothe Le Vayer (*Dialogues et Vertu des Payens* en particulier).

43 Est-il bien utile de rappeler que l'auteur de *De l'origine des fables* et de *l'Histoire des Oracles* se situait aux antipodes de cette retenue sceptique, et nullement disposé à soumettre sa raison ?

44 OC IX, p. 569, 566, 573, 569.

45 Voir *supra*, n. 25, et le passage cité dans notre texte. L'essentiel du pastiche de démonstration apologétique se trouve aux p. 570-571.

Fontenelle, dès 1695, ne la destinât pas à cet effet. Que l'on en juge par cet exemple :

Qu'ils [les païens] considerent un moment les Dieux qu'ils adorent, ces Peuples malheureux livrez à l'idolatrie ; & tout d'un coup le voile tombera de devant leurs yeux, & ils verront sur leurs autels en la place de ces Divinitez, des Monstres dont la production est la honte de l'esprit humain. Qu'ils fassent la plus legere attention sur les bizarres ceremonies qu'ils ont inventées pour les honorer, & ils rougiront d'avoir creu que ces hommages insensez peussent plaire à des Dieux. Non, il n'est pas besoin que des Chrestiens armez de l'Evangile traversent les mers pour faire tomber les Idoles à l'aspect de la Croix, la seule raison commune à tous les hommes suffit pour les renverser & les reduire en poudre⁴⁶.

Pour conclure : le « philosophique » du *Discours*

L'homme, en dépit de son histoire et de ses ignorances, est définitivement damnable de n'être pas catholique romain. Telle est la dramatique conclusion à laquelle aboutit Brunel, dont il ne peut nous consoler qu'en priant le Christ de se montrer charitable envers les moins passionnés des égarés en matière religieuse : ceux que leur naissance n'a pas favorisés et qui ont été oubliés, un peu malgré eux, de leurs lumières naturelles. Derrière le discours de Brunel, c'est-à-dire derrière ses paradoxes, ses équivoques, ses invraisemblables platitudes ou ses ridicules effets de manche, s'agite un tout autre discours, celui de Fontenelle. De celui-ci, nous espérons avoir laissé entrevoir que ses hardiesses, quoique masquées, étaient bien réelles. Pour autant, méritait-il les louanges de Raynal – relayé par Jamet –, selon qui notre morceau fut un « des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci » ? Ce *Discours* ne peut en effet nullement rivaliser, en termes de radicalisme philosophique, avec des traités à peu près contemporains tels que *L'Esprit de Spinoza* ou *l'Examen de la religion*, pour ne citer que ces deux vedettes clandestines. Pour

46 OC IX, p. 570.

CORPUS, revue de philosophie

répondre à la question posée, il faut considérer que le « philosophique », à l'époque de Raynal, donc selon les « Lumières », ne se mesurait pas seulement à l'agressivité laïque du propos (très facile dans le cas d'une diffusion manuscrite), mais était également fonction des moyens plus ou moins habiles que ce message empruntait pour contourner les obstacles officiels mis en son travers, et se donner à lire. Voltaire n'a pas été jugé « philosophe » seulement parce qu'il a écrit sur Locke, Newton, la tolérance ou soutenu telle ou telle chose, mais évidemment aussi parce qu'il s'est montré un maître dans l'art de contourner la censure, jusqu'à instituer, depuis un exil qui faisait chambre d'écho à tous ses murmures, une véritable entreprise éditoriale concurrente de celle de l'État et qui eut le bon sens commercial de s'afficher comme le porte-voix d'une parole alternative et persécutée. Bref, le concept de « philosophique » au XVIII^e siècle comporte une essentielle dimension politique. Ces prémisses données, ou rappelées, nous comprenons alors pourquoi le *Discours* de Brunel a pu être regardé comme très « philosophique » : il associait à l'expression d'idées effectivement hardies, la prouesse « politique » plus inouïe encore d'avoir été couronné par l'Académie Française, donc d'incarner l'image d'un précoce et rare « cheval de Troie » libertin dans les sphères les plus officielles de l'État.

ALAIN MOTHU

D'UNE NATURE JOLIMENT CONJECTURALE

Sur la place et le traitement de l'idée de nature dans les écrits de Fontenelle, nous disposons d'excellents commentaires, historiques et analytiques. Il n'est pourtant pas déraisonnable de consacrer au sujet encore quelques pages, fondées sur un corpus restreint. On serait enclin à admettre que les travaux publiés depuis un siècle ont suffisamment éclairé sa pensée, mis au clair en particulier les aspects principaux de sa philosophie de la nature. Néanmoins, alors qu'ont été explorés les différents registres du thème, le principe de leur unité peut apparaître et apparaît en effet, de l'avis de certains commentateurs, comme passablement problématique. C'est cette difficulté même qui mérite une attention renouvelée. Non que Fontenelle ne puisse être dispensé de penser par système, il n'eut pas de complaisance envers ceux qui le firent ; mais demandons-nous s'il faut donner un sens à la déception des historiens. Cette sorte d'inachèvement qu'ils aperçoivent, est-ce le signe d'une incomplétude naturelle, propre à une école de pensée, est-ce l'effet d'une censure volontaire dont le commentateur tirerait parti pour rétablir de son chef la parole manquante ? Une question de méthode serait donc à formuler ici : est-il prudent d'attendre une efficacité meilleure d'une nouvelle synthèse qui conserverait le caractère conceptuel des précédentes, ou bien les œuvres de Fontenelle proposent-elles une autre voie d'accès ? La question n'a de sens, à l'évidence, qu'à condition d'en donner un à la seconde hypothèse. Tentons de la vérifier, fût-ce de façon sommaire et à titre de suggestion, en examinant les occurrences de « nature » dans les *Nouveaux dialogues des morts* et dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* : publiés en 1683 et 1686-1687, ces deux textes dialogués, proches dans le temps, présentent l'avantage de s'intéresser l'un à ce que serait la nature humaine, l'autre à la nature physique, précisément à la cosmographie ; ils illustrent de la perception de la réalité naturelle deux aspects clairement distincts et dont les caractères ont pu ne pas paraître immédiatement compatibles.

Cette brève enquête fait écho à trois analyses de la « philosophie » de Fontenelle, parmi les plus éclairantes, celles

CORPUS, revue de philosophie

de Jean-Raoul Carré dans *La Philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, de Jean Ehrard dans *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, de Bernard Tocanne dans *L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle*¹. Carré consacre sa troisième partie, soit cent vingt-six pages, à la reconstitution la plus précise et la plus complète, la plus nuancée surtout, d'un « naturalisme » fontenellien ; il l'envisage sous trois angles : la nature et le surnaturel, ce qui inclut un chapitre sur la critique des causes occasionnelles et trois sur « la nature sans miracles », c'est-à-dire comprise selon les lois de la mécanique céleste, de la physique et de la vie ; il est ensuite traité de la conception de la liberté au regard d'un déterminisme appliqué à la nature humaine, enfin de ce que représente le hasard dans une histoire décrite comme théoriquement déductible. Carré prend soin de ne pas systématiser la pensée de Fontenelle plus que ne lui semblent le permettre les textes, de coordonner les visions de la nature successivement rencontrées, mais sans jamais confiner le philosophe dans une logique métaphysique. Il adopte la même attitude, opportunément circonspecte, dans sa quatrième partie, au sujet d'un « Dieu » dont le rôle et la consistance restent douteux. Jean Ehrard et Bernard Tocanne traitent de l'idée de nature chez Fontenelle dans plusieurs chapitres, distribuant leur matière selon les obligations de l'histoire des idées ; ce qui les contraint à des commentaires plus ramassés conduisant à des jugements plus tranchés, même si le premier, par exemple, multiplie les angles d'attaque, confrontant l'auteur à l'occasionnalisme (p. 77-79), au thème du Dieu-horloger (p. 88-91), à l'hypothèse de l'attraction (p. 152-154), à la théorie malebranchiste des passions (p. 375-376), à la philosophie de l'optimisme (p. 618-621), à l'idée de progrès et à celle d'histoire (p. 756-760), etc. Plus résolument que Carré, Jean Ehrard

¹ J. -R. Carré, *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, 1932 (réimpression Slatkine, Reprints 1970) ; Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, 2 vol., Paris, SEVPEN, 1963 ; Bernard Tocanne, *L'idée de nature en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Contribution à l'histoire de la pensée classique*, Paris, Klincksieck, 1978.

rapproche Fontenelle de Malebranche. Bernard Tocanne qualifie volontiers le philosophe de « libertin ». Il le voit, d'après Alain Niderst², se prêter à de multiples influences, celles de Nicole et de Malebranche comme celles de La Mothe le Vayer et de Saint-Évremond, tout en plaçant la conception fontenellienne de la nature humaine sous le signe prédominant d'un épicurisme gassendiste. À considérer cet éclectisme, il paraît judicieux d'écrire, comme le fait B. Tocanne dans une remarque fugitive : « Fontenelle s'amuse du jeu de la nature »³. Pourtant le même critique, dans ses pages sur nature et histoire — quelques formules heureuses, mais radicales y servent, semble-t-il, de conclusion générale sur Fontenelle —, se prononce à l'égard de cette philosophie, présentée comme le type même de cette anthropologie libertine « antithéologique et athéologique » qu'a, parfois à son insu, élaborée le XVII^e siècle, dans des termes qui sonnent comme une condamnation : « Fontenelle pense la réalité humaine à l'image des choses, et le devenir humain à l'image de cette nature mécanique et vaguement finalisée qu'il évoque dans ses œuvres scientifiques. Assimilant l'ordre du devenir à celui de la nature, avec ses constances et ses régularités générales, il absorbe en même temps la différence dans la similitude. »⁴.

Jean Ehrard et Bernard Tocanne discernent parfaitement et dénoncent dans leurs introductions les risques inhérents à une histoire globale des idées. Ils mesurent l'un et l'autre la complexité d'une pensée sollicitée au cours du second XVII^e siècle par des tendances divergentes, mais se composant de leur superposition ou de leur combinaison ; ils savent à quel point sont diverses les acceptions du mot de nature et prennent la précaution de citer les articles des dictionnaires, Furetière et l'Académie, qui le prouvent ; ils annoncent et regrettent l'obligation de mettre les œuvres en pièces pour en répartir la matière dans leurs rubriques. La pertinence des analyses et les

2 Alain Niderst, *Fontenelle à la recherche de lui-même*, Paris, Nizet, 1972.

3 B. Tocanne, *op. cit.*, p. 229, note 129. Il s'agit seulement d'opposer le « mode ironique » de Fontenelle au « pessimisme morose » de Bayle, ce qui est trop accorder à l'image tragique du second.

4 *Id.*, p. 283.

CORPUS, revue de philosophie

enseignements procurés par la comparaison de thèses contemporaines, en apparence contradictoires, compensent les effets inévitables de la globalisation et de l'éclatement. Il n'est nullement question de contester ici la valeur et l'utilité de tels tableaux où se trouve configurée autour d'une notion centrale et par époques l'histoire de la pensée. Il ne s'agit que de mettre en regard les conclusions de Jean Ehrard et de Bernard Tocanne avec les remarques issues de l'observation myope de deux textes de Fontenelle : la myopie de cette lecture incite justement à privilégier la relation que les emplois du mot et les recours à l'idée de nature entretiennent avec le développement qui les inclut, à mettre en relief les décalages de sens ainsi produits, à noter le doute critique que ces variations introduisent à l'égard d'une volonté de conceptualisation rigoureuse, à percevoir un glissement de la pensée qui pourrait se révéler, sinon décisif, du moins symptomatique.

Dans les *Nouveaux dialogues des morts*⁵, le mot et l'idée de nature sont expressément présents dans vingt des trente-six dialogues. Ces occurrences, au nombre de plus d'une quarantaine, loin d'apparaître comme accidentelles ou accessoires, font de la notion de nature l'objet privilégié des conversations fictives des morts anciens et des morts modernes. Certains dialogues débattent précisément de la consistance de cette notion de nature : ainsi le neuvième entre Socrate et Montaigne (« Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous »), le onzième entre Érasistrate et Harvey (« De quelle utilité sont les découvertes que les modernes ont faites dans la physique et dans la médecine »), le treizième (Anne de Bretagne-Marie d'Angleterre), le vingtième (Callirhée-Pauline) et le vingt et unième (Candaule-Gigès) sur la nature de l'amour, le vingt-troisième entre Parménisque et Théocrite de Chio (« Que la raison est triste et même peut-être inutile »), le trente-deuxième entre Paracelse et Molière sur l'utilité pour l'homme de connaître sa nature. Le relevé n'est pas exhaustif. Si l'on ajoute les échanges dans lesquels une certaine idée de la nature se trouve implicitement, mais manifestement impliquée, il reste à peine un cinquième environ des dialogues

5 Cités sous le sigle *NDM* d'après l'édition de la Société des textes français modernes, Paris, 1971.

où ne figurent ni le mot de nature ni d'allusion directe à la notion ; encore faut-il ne pas vouloir la reconnaître dans le propos de Descartes sur le désir impénitent de vérité qu'il dit ancré à jamais dans l'âme humaine ou dans l'opposition de l'artificiel et du naturel qui se dessine au fil de la conversation, la dernière du recueil, de Cortez et de Montézume⁶. Les *NDM* semblent donc devoir répondre à la double question : y a-t-il une nature humaine et, s'il y en a une, quelle est-elle ? Notons aussitôt que c'est en tentant de répondre à la seconde partie de la question qu'on fait émerger l'interrogation fondamentale : se pourrait-il que la nature humaine fût une fiction, un produit de l'imagination, un mythe ?

Lisons avec la même attention les *Entretiens sur la pluralité des mondes*⁷. Nous y relevons quarante-trois occurrences de « nature » auxquelles il convient d'en ajouter huit de « naturel » dans un emploi significatif. Les occurrences de « nature » sont nettement moins fréquentes dans le « Second Soir » et le « Cinquième Soir » : la chose ne doit pas surprendre puisque dans le Second le philosophe et la marquise ne s'intéressent qu'à la Lune, à sa position par rapport au Soleil et à la Terre, à son mouvement, à ses phases et ses éventuels habitants, que dans le Cinquième ils spéculent sur les étoiles fixes, le système des tourbillons, l'extension de l'univers et la multiplicité des mondes. On conçoit, en revanche, que les efforts faits par les deux interlocuteurs des *EPM* afin de reconstruire de manière vraisemblable l'ensemble des mécanismes célestes suscitent l'hypothèse d'une intelligence organisatrice, celle au moins d'un plan général dont il resterait à comprendre l'origine. Cependant, comme dans les *NDM*, réfléchir sur la nature des choses conduit à s'inquiéter de la nature de cette nature, à la légitimité d'une démarche qui, soutenue par l'imagination, ferait aboutir la recherche de la première Cause.

Il importe de remarquer que Fontenelle n'a nul souci d'éviter la confusion résultant des différents sens de « nature ». Dans les *EPM*, « nature » désigne les caractères observables de l'objet

⁶ *NDM*, éd. cit., respectivement p. 381 et 394-395.

⁷ Cités sous le sigle *EPM* d'après l'édition d'Alexandre Calame, Société des textes français modernes, 1991 (4^e tirage mis à jour).

CORPUS, revue de philosophie

considéré : « l'air de la Lune est d'une autre nature que notre air » (p. 83, ligne 200) ; « toutes les planètes sont de la même nature » (p. 91, l. 401) ; « peut-être Mars a-t-il des grands rochers qui sont des phosphores naturels » (p. 127, l. 543). De même dans les *NDM* : « Toujours de la matière dans l'amour ! — Telle est sa nature. » (p. 333-334) ; « comme si le goût n'avait pas naturellement toute sa perfection » (p. 321) ; « leur condition naturelle leur [aux hommes] fournit peu de choses agréables » (p. 126).

Nature désigne également, avec une acception proche de la précédente, la constitution ou l'organisation interne d'un être ou d'un objet concret. Ainsi dans les *NDM* : quand Erasistrate admet que les modernes « connaissent mieux la nature », il pense à l'anatomie de l'homme (p. 187) ; Paracelse se vante d'enseigner « fort exactement » quelle est la nature des génies, « leurs emplois, leurs inclinations, leurs différents ordres, quel pouvoir ils ont dans l'univers », Molière en retour lui demande si plus rien ne l'embarrasse « sur la nature de l'âme humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps » (p. 362-362). En vertu du même souci de se reporter à l'image du réel, le philosophe des *EPM* invite à considérer « combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine » (p. 66, l. 444) ; le « Soleil est lumineux par lui-même, et en vertu d'une nature particulière qu'il a » (p. 49, l. 78-79) ; afin de se prémunir contre l'erreur et l'illusion des apparences, il faut réduire les choses à ce que strictement elles sont : « qui verrait la nature telle qu'elle est ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra » (19-20, l. 154-155). Tous les exemples retenus illustrent la préoccupation majeure de Fontenelle, qui est de fonder rigoureusement toute connaissance sur l'expérience concrète et l'observation du réel. Cette exigence se vérifie au début des *EPM*, quand après avoir récusé l'opinion de ceux qui « n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien », le philosophe dit à la marquise : « vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau et à vous montrer le monde. » (p. 20-21, l. 174-180). Une semblable préoccupation se montre dans les *NDM*, que Fontenelle s'applique à distinguer les objets respectifs de l'astronomie, de la physique et de la philosophie (p. 136-137),

ou qu'il oppose à l'expression artificielle de sentiments faux, un style qui satisfait parce que « la nature y parle » (p. 184-185). C'est chaque fois renvoyer au modèle concret, au donné empirique. Il fallait mettre en avant ce principe épistémologique, dont à aucun moment Fontenelle ne se détourne : ce n'est pas sans conséquence pour la suite de cette enquête.

Confier au mot de nature la diversité du donné témoigne, autant que d'une attention renforcée envers le concret, d'une préoccupation linguistique et d'une discrète rébellion à l'encontre du vocabulaire et de la rhétorique convenus. L'emploi de nature manifeste par sa fréquence à quel point à force d'être adéquat à des sens multiples, aux nuances flottantes, il se révèle inadéquat à l'expression d'une réalité clairement définie. Avec l'usage de nature, la structure même de la pensée, l'efficacité de l'opération intellectuelle sont en question. En fait, plus l'emploi de nature se révèle lâche, plus il peut sembler inadapté, voire fallacieux, mieux se ressent l'urgence d'une réforme qui atteigne, au-delà du vocabulaire, le mode d'accès à la connaissance. Fontenelle invite à reconnaître que « nature » n'est qu'une idée, une idée complexe, mais une idée seulement.

Il est maintenant possible de s'arrêter sur un fait de langue et de style capital, qui n'a dû échapper à aucun lecteur minutieux des deux œuvres examinées. La Nature, dotée d'une majuscule, s'y trouve personnifiée avec une constance qu'on ne saurait juger fortuite. Dans les *NDM*, « il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes » (p. 172), « la Nature agit toujours avec beaucoup de règle » (p. 175), « la Nature a fait aux hommes des plaisirs simples » (p. 205), « la Nature a si bien établi le commerce de l'amour » (p. 273-274). Dans les *EPM*, « la Nature [...] nous emporte tous ensemble d'un mouvement général » (p. 43, l. 642), « la Nature a creusé dans la Lune des espèces de puits » (p. 87, l. 290), « la Nature n'a rien épargné en le [l'univers] produisant » (p. 135, l. 55). La Nature, à la fois, représente l'ensemble des êtres, des substances et des phénomènes de l'univers physique ou humain, elle est la force capable d'animer et d'organiser le réel, elle est l'intelligence planificatrice assignant à chaque élément, à la matière, à la vie, à l'esprit, sa composition, sa structure, ses caractères, sa finalité. On retrouve là les sens

CORPUS, revue de philosophie

retenus par le *Dictionnaire* de l'Académie ; Jean Ehrard note à juste titre que les différentes significations se recoupent et tendent à se confondre dans la principale, selon laquelle la Nature est « Cet esprit universel qui est répandu dans chaque chose créée, et par lequel toutes ces choses ont leur commencement, leur milieu et leur fin »⁸.

Pareil emploi du mot de nature, pareille conception de la Nature sont évidemment très orthodoxes, conformes à l'usage contemporain, respectueux d'une terminologie théologique. Mesurer le degré d'adhésion de Fontenelle à l'égard de ce langage et de cette pensée institutionnalisés, c'est ce qui importe et que permet l'analyse du discours fontenellien. On peut estimer que Fontenelle se contente de reproduire le modèle de pensée propre à la période classique : modèle théologique qui substitue à la Nature-Mère l'image d'un « ordre légal produit par la sagesse d'une Divinité qui tend d'ailleurs à prendre le visage de la nature et de la nécessité », modèle théologique qui « commande » également l'anthropologie⁹. Ce faisant, il vérifierait aussi bien le fonctionnement de la pensée classique, tel que décrit par Deleuze commentant Foucault : « toute réalité, dans une force, « égale » perfection, donc est élevable à l'infini [...] Par exemple la façon de concevoir est élevable à l'infini, si bien que l'entendement humain n'est que la limitation d'un entendement infini »¹⁰. Un entendement unique puisqu'infini, un univers pensé comme totalité ordonnée, ce serait le double sens de Nature conservé par Fontenelle. Or s'il reproduit la formule, c'est pour mieux la réduire.

Remarquons que le souvenir de la Nature-Mère de la Renaissance ne paraît pas étrangère à la figure que suggère dans les *NDM* et les *EPM* la présence active et bienveillante de la personne-Nature : ce rappel de naturalisme a un goût d'hétérodoxie. Remarquons surtout que Nature est mis, dans la

⁸ Définition du *Dictionnaire* de l'Académie commentée par Jean Ehrard, *op. cit.*, p. 16.

⁹ D'après la Conclusion générale de l'ouvrage de Bernard Tocanne : *op. cit.*, p. 447.

¹⁰ Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Éditions de Minuit, 1986, p. 131-132.

plupart des exemples recensés, pour d'autres mots qu'on attendrait, de temps en temps au moins, et qui ne viennent jamais sous la plume de Fontenelle. Est-ce simple hasard ? Ils sont refoulés avec tant de constance qu'on se prend à imaginer que l'auteur veut qu'on s'aperçoive qu'ils le sont, que cette obstination dans leur rejet devienne patente et acquière un sens. Pourquoi toujours Nature et jamais Dieu ou la divine Providence ? Dans l'histoire des hommes ou dans le grand dessein de l'univers n'ont-ils pas une responsabilité à revendiquer ? On risque de l'oublier au fil des dialogues et des entretiens. L'auteur des *Caractères* s'est, lui, parfaitement avisé de cette carence. Il ne l'a pas jugée involontaire et morigène sévèrement certain Lucile de mettre tout ce qui existe et a pris forme régulière sur le compte du seul hasard¹¹. N'est-ce pas répliquer à la définition du hasard que les *NDM* attribuent à Charles-Quint : « un ordre que l'on ne connaît point »¹² ? Il y a sans doute de bonnes raisons d'imputer à Fontenelle un crime qui pourrait en masquer un autre. Car mettre la création tout entière sur le compte de la Nature et laisser penser que ce n'est que manière conventionnelle de s'exprimer, c'est faire soupçonner que le nom de Dieu ne serait aussi que formalité. Soupçon non dépourvu de fondement pour ceux qui, à l'instar du jeune Fontenelle, ont à l'esprit en ce temps-là le « *Deus sive Natura* », de fraîche mémoire.

Revenons au trope de la personnification. Sa fréquence est remarquable dans les *NDM*. Elle donne une apparence de vie et d'autonomie à des êtres abstraits, de nature mentale ou morale, dont le pouvoir s'exerce dans l'homme à l'insu même de celui qu'ils habitent et mettent en mouvement. Ainsi, la Vanité élève des temples et les ruine (p. 258), la Fortune se moque de la raison (p. 150), la Folie, comme chez Érasme, procure un aveuglement bénéfique (p. 226), la Vérité se cache (p. 318), les Passions font et défont tout (p. 261). Mais que Platon en personne se flatte de démentir l'allégorie de la Beauté (p. 328) contribue à conférer au procédé sa signification probable. Il n'est

¹¹ La Bruyère, *Caractères*, chapitre « Des esprits forts », §43 surtout, mais aussi §45, 46, 47

¹² *NDM*, dialogue n° 14 (Érasme-Charles V), p. 216-217.

CORPUS, revue de philosophie

pas fait pour accréditer la réalité des idées, mais, semble-t-il, pour rendre sensibles, pour traduire en fiction visuelle, les rapports de cause à effet dont se constitue ce qu'on nomme nature humaine. C'est étendre à l'anthropologie une méthode d'analyse analogue à celle des sciences physiques. La Nature, allégorie suprême, représente sous une forme immédiatement familière le déterminisme mécaniste à l'œuvre et dans l'homme et dans la *natura rerum*. Il doit en outre être évident, Fontenelle ne le cache pas, que généraliser le recours à la personnification constitue une commodité ; que l'image insaisissable, fugitive, portée par le trope, ménage la part toujours considérable de l'inconnaissance ; laquelle n'affecte pas seulement la science de l'homme.

Insistons sur ce qu'ont d'hypothétique le rôle de Nature et le sens des desseins qu'on lui prête. Quand l'énoncé des lois n'est pas modalisé par un « il semble que la Nature » (*NDM* p. 172), ou par un adverbe : « Apparemment l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement » (p. 287) ; il l'est par l'emploi du conditionnel : « Si cette erreur était nécessaire pour l'amour, la Nature aurait disposé notre cœur à nous l'inspirer » (p. 268-269), « la Nature ne nous aurait donc rien donné gratuitement ? » (p. 324). La spéculation se fait encore plus prudente dans les *EPM* : avec des restrictions de sens, comme dans « en général, tel est l'ordre de la nature » (p. 164, l. 194) ou dans « il paraît bien que la Nature a eu en vue les besoins de quelques êtres vivants » (p. 127, l. 525). Le philosophe accepte d'ignorer le « secret » de certains des choix opérés par la Nature (p. 96, l. 489) ou bien use d'affirmations atténuées : « Ce que la Nature pratique en petit entre les hommes [...], elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les mondes » (p. 97, l. 527 sq.) ; même tournure avec même effet dans « la Nature aura eu raison » (p. 176, l. 439).

Il est particulièrement frappant que les vues que les historiens tiennent pour les plus incontestables et les plus représentatives de la pensée de Fontenelle soient exprimées comme des conjectures : ainsi l'idée d'une nature aussi magnifique dans le dessein qu'économe dans l'exécution ne donne lieu à un couplet lyrique du philosophe qu'après qu'ont été échangés les propos que voici : « Il semblerait, interrompit la

marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, répondis-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur lequel la Nature a fait son ouvrage. » (p. 27, l. 311 sq.) Comparaison peu valorisante. N'est-ce pas prévenir le lecteur qu'on ne lui propose qu'une induction approximative, et encore condamnée à outrepasser le vraisemblable ? De plus cette façon d'introduire une hypothèse sur les mécanismes naturels montre clairement que sont imputées à la Nature comme manifestant ses desseins les lois que le philosophe ne sait que conjecturer. A la faveur d'un renversement de perspective, la Nature personnifiée assume fictivement la responsabilité des phénomènes dont elle est le théâtre et que l'esprit humain s'efforce d'expliquer. L'objet de la connaissance en devient le porte-parole, sans pourtant en garantir la véracité. Ce mouvement de bascule s'annonce dans la phrase suivante : « Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre » (108, l. 113), ce qui équivaut à conférer la dignité — évidemment factice !— de loi universelle à une proposition de logique élémentaire : les hommes vivent où se trouvent réunies des conditions matérielles physiologiquement tolérables¹³.

Le lecteur ne peut se laisser abuser par un transfert des rôles dont l'enjeu serait de démontrer la conformité de l'ordre régnant dans le monde physique avec un ordre de nature métaphysique. Le texte de Fontenelle a plutôt pour objet de rendre inutiles les propositions de la métaphysique quand la simple raison suffit. Ainsi pour expliquer que les habitants de la Lune ne peuvent être des hommes : « vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait selon l'idée que j'ai de la diversité que la Nature doit avoir mise dans ses ouvrages. » (p. 9, l. 155). Même observation à propos de la possibilité que se forment de nouveaux soleils : « J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des ouvrages de la Nature. » (p. 155, l. 537). Il faudrait ajouter que ce retour à une perspective modestement humaine

¹³ Il ne s'agit ici que de l'adaptation du corps aux conditions de température, d'humidité, de lumière, etc., variant de planète à planète.

CORPUS, revue de philosophie

et rationnelle se trouve tout au long des *EPM* renforcé par les considérations de point de vue et les changements corrélatifs des modes de penser et des critères de jugement. Changer de planète c'est changer de regard et Fontenelle se prête avec une virtuosité singulière et sans doute malicieuse à ces migrations de l'esprit, plus favorables à une philosophie critique qu'à une philosophie de l'absolu. Les *NDM* imposaient d'une autre manière les mêmes obligations à l'intellect : on ne voit pas le monde du même œil selon qu'on est vivant ou mort, qu'on est mort ancien ou mort moderne. Il est intéressant de retrouver d'un livre à l'autre une structure de réflexion analogue. Appliquée au passage des *Dialogues* le plus souvent allégué, cette lecture prouverait qu'est acceptée l'idée de providence : « toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes, se trouvent faites ; [...] l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train ». (*NDM* p. 352) Or que gagne-t-on à présenter la suite causale comme manifestant un ordre dont on ne sait rien ? Le texte répond : « tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la Nature n'avait pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de notre folie. » Malebranche peut sur ce thème faire du Leibniz, mais Fontenelle ?

Fontenelle, et ce n'est pas le moindre enseignement de nos deux livres, invite à en rire. Est-il raisonnable de le lire avec cette gravité qu'on croit devoir à quelques-uns des maîtres de la théologie contemporaine, dont Malebranche ? Son lecteur le trahirait-il en épousant de son mieux cette légèreté de tour qui n'est pas légèreté d'esprit ? Le Molière des *NDM* célèbre les vertus du rire et Théocrite de Chio oppose avec succès son réalisme lucide aux méditations tristes de Parménisque : « Ne saurait-on avoir des vues saines qui ne soient en même temps tristes ? » (p. 287) Quant aux desseins de la Nature, c'est Molière encore qui déclare estimer, plus que ceux qui se flattent, tel Paracelse, de comprendre certains « mystères », ceux qui ne les comprennent pas ; il ajoute avec humour : « malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre. » (p. 365) L'un des morts suppose que l'homme pourrait « arracher à la Nature son secret » (p. 288), un autre observe qu'on s'efforcerait en vain d'amputer « ses droits » (p. 308). Tantôt on lui attribue le mérite de ridiculiser la

recherche vaine de plaisirs qui ne vaudraient pas ceux, simples, qu'elle procure (p. 203) ; tantôt on lui fait plaisamment grief de retrancher le mérite des amours et d'autoriser ainsi les appariements absurdes. Anselme, l'astrologue de Jeanne de Naples, ironise sur la « plaisante condition » de l'homme, plus épris de l'avenir qu'attaché à son présent, il impute cette étrange inconséquence « à un ordre malicieux établi dans la Nature » (p. 242). Cette Nature, constamment alléguée, n'est que l'alibi de l'incohérence humaine, elle endosse l'incompréhensible et lui donne un air de logique dérisoire.

Il est essentiel de ne pas négliger la tonalité des dialogues et de reconnaître dans les formules qui le parodient, ou peu s'en faut, le dogme de la Providence. Peut-on rester insensible à ce qu'a de ludique la spéculation délibérément cultivée au long des *EPM* sur les pouvoirs de la Nature, sur ses réalisations virtuelles ? « Croyez-moi, dit le philosophe, la Nature a bien de l'esprit ; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu. » (p. 84, l. 212). Il faut qu'elle ait, en effet, une imagination féconde pour satisfaire aux objections que ne manque pas de susciter un agencement de l'univers lacunaire et passablement arbitraire : « Que deux tourbillons [...] laissent quelque vuide entre eux par en-bas, comme cela doit arriver très souvent, aussitôt la Nature qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vuide par un petit tourbillon ou deux, peut-être par mille... » (p. 144, l. 273). C'est du Descartes relevé d'un grain de burlesque à la manière de Cyrano. Comme si, dans ce jeu des hypothèses, la distinction des rôles avait un sens, comme s'il convenait de distribuer mérites et responsabilités, la marquise affecte d'évaluer avec sérieux ce qui en revient à l'esprit humain et ce qui en revient à la nature (p. 166, l. 227). La naturelle profusion de la Nature a pourtant de quoi rassurer ! Elle ne s'épargne pas : « rien de si beau[...] que ce nombre prodigieux de tourbillons » (p. 135, l. 57), et ces soleils, et ces planètes, et ces mondes à l'infini ! Tout cela si parfaitement nécessaire : « puisque la Nature a donné tant de lunes à Saturne et à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des lunes. » (p. 128, l. 558) Ses intentions se montrent mieux encore quand elle est généreuse avec modestie : après avoir « si libéralement répandu

CORPUS, revue de philosophie

les animaux », elle « ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié » (p. 95, l. 467). Grande est « sa bonté de leur [aux astronomes] cacher » toute une partie de l'univers et de ses mouvements (p. 125, l. 493 et 498) ; ne pousse-t-elle pas son « adresse » jusqu'à se dérober à nos regards¹⁴ ! En un temps où Malebranche et Arnauld discutent — et se disputent — de la nature et de la grâce, Fontenelle, jouant sur les mots, feint de résoudre le dilemme : il invite à « rendre grâce » (p. 131, l. 633) à une Nature dont les dons sont « une grâce [qu'elle] nous fait » (p. 85, l. 247). Accompagnant et légitimant la mise en forme d'un système du monde raisonnablement conjectural, un joyeux protocole vient orchestrer les rapports conventionnels et fictifs des deux cosmographes avec l'entité Nature. Ainsi se compose, en même temps qu'une image du monde, une comédie de l'esprit dont le personnage principal n'a de présence qu'en raison des discours qu'on lui prête, discours qu'il n'aurait peut-être pas imaginés par lui-même ; d'autant moins que nul ne peut se dire pleinement assuré de son existence.

La moindre des conclusions est de tenir la Nature pour problématique. Le mot dans l'emploi qu'en fait communément la philosophie peut être utile, soit qu'il représente un ensemble de données, soit qu'il représente le principe d'activité et d'intelligence gouvernant cet ensemble. Le plus souvent, les *NDM* et les *EPM* confondent les deux valeurs et constituent la Nature, ainsi pourvue de substance et de puissance, en personnage mythique, à la fois Idée et divinité. Rien de nouveau en apparence, sinon que traitant cette divinité avec un humour qui fragilise l'image traditionnelle, la faisant entrer dans un jeu spéculatif qui en dénonce le caractère fictif, Fontenelle, parodiste de l'écriture philosophique, a bien l'air de vouloir reléguer cette entité au nombre des figures fabuleuses de la pensée. Nul ne s'étonnera de le voir préluder ainsi à l'essai *De l'origine des*

¹⁴ Le passage appellerait un plus long commentaire : « Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature ; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous, et on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir, ni ses desseins. » (*EPM*, p. 177, l. 461). Cette remarque de méthode intervient dans l'avant-dernier paragraphe du *Sixième Soir*.

fables ; on observera plutôt, non sans sans intérêt, que cette convergence de ses écrits vérifie une unité de méthode et de dessein souvent contestée.

La représentation de la Nature, sa mise en scène intellectuelle dans les deux œuvres considérées répondent par avance à cette remarque d'un philosophe du XVIII^e siècle, plus fortement apparenté à Fontenelle qu'on n'incline à le reconnaître : « L'idée d'une substance aussi bien que d'un mode n'est rien qu'une collection d'idées simples unies par l'imagination, auxquelles on a donné un nom particulier qui nous permet de rappeler cette collection soit à nous-mêmes, soit aux autres »¹⁵. Hume explique comment à cette « fiction » viennent s'amalgamer les « qualités » caractéristiques de la « substance » ainsi constituée. Fontenelle, avec les moyens de la littérature¹⁶, cadre fictionnel, mouvement du dialogue, imagination du concret, recours à la parodie, jeux variés de l'humour, met le lecteur en situation d'assister à la fabrication continuée ou répétée du mythe de Nature et de comprendre en même temps que ce qui paraît le justifier le condamne. Donner à l'idée abstraite une sorte d'existence, c'est la ruiner. La création allégorique se donne, sans le vouloir, une malicieuse complice, l'analyse critique.

Fontenelle n'a pas besoin de déclarer vaine l'idée de Nature. Il serait même regrettable qu'il l'eût fait, se privant des ressources que lui offrait l'art ironique de la perpétuer. Il n'était,

¹⁵ Hume, *Traité de la nature humaine*, traduction André Leroy, Aubier-Montaigne, 1968, t. I, p. 81. Il est juste de rappeler qu'Alain Niderst, même s'il ne s'attarde pas sur la parenté des pensées de Fontenelle et de Hume, la relève à deux reprises dans *Fontenelle à la recherche de lui-même*, p. 308 et p. 550. Remarquons que les *NDM* et les *EPM* précèdent les textes de Locke et de Berkeley cités dans les notes de Hume.

¹⁶ On note que, de la même manière, Hume juge indispensable de joindre l'art littéraire à la réflexion philosophique. Ses historiens remarquent volontiers que l'insuccès de son premier ouvrage lui a fait comprendre à quel point il importait au philosophe d'être artiste. On risque à le répéter de faire montre d'iniquité envers ce premier ouvrage, le *Traité de la nature humaine* : pour n'être pas celui des *Enquêtes*, le style n'en est pas moins élaboré.

CORPUS, revue de philosophie

de plus, pas mauvais de la conserver comme support d'une connaissance scientifique dont, pas plus que Hume après lui, il ne souhaite mettre en péril le développement. De telles considérations, qu'on imagine renforcées par la prudence du libre penseur dans « la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand », éclairent une démarche, qui a, dans la forme qu'elle revêt, sa pleine efficacité. Il est superflu de prononcer au nom de Fontenelle des paroles décisives qu'il n'a pas prononcées. De le rendre plus hardi qu'il ne put et ne voulut l'être. Ses textes disent ce qui doit être dit comme l'homme fait, en raison de sa nature, tout ce qui doit être fait : la Lucrèce des *Dialogues* semble parler pour l'auteur¹⁷. La lettre du texte dit assez, et sans mobiliser l'artillerie conceptuelle, combien paraissent obsolètes certaines nomenclatures et procédures de la pensée. Il y a de la délicatesse et, sans doute, une déférence bienvenue à ne pas les déprécier brutalement. Il est vrai aussi, il le donne souvent à entendre, que du point de vue de Fontenelle, la façon de « raisonner » compte autant que la quantité de savoir acquis. C'est ce que démontrent les *EPM* : tout y est suspendu au style de la pensée.

Il faudrait donc admettre que le mouvement des idées se lit d'abord dans la lettre des textes. Quand il s'écrit en gros caractères, il est déjà accompli, comme le dit Montesquieu des révolutions. La modernité singulière des *NDM* tient notamment, nous n'en doutons plus, au traitement de l'idée de nature, l'idée que, précisément, la *Digression sur les Anciens et les Modernes* met en avant pour fonder cette modernité, fort étrangère au fond à celle qu'annonce Charles Perrault ; une Nature présentée en grand appareil, dans sa magnificence empruntée et par là dérisoire, décorée de privilèges factices, mise là pour que le refrain élégamment ironique qui la célèbre empêche d'entendre des silences sans doute indécents.

JEAN DAGEN

¹⁷ Ce qui pourrait conduire à tempérer la thèse de Léo Strauss dans *La persécution et l'art d'écrire* (collection Agora, Presses Pocket, 1989).

FONTENELLE ET LA CONSTRUCTION POLEMIQUE DE L'HISTOIRE DES SCIENCES

Les quarante volumes environ de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, et plus particulièrement les éloges des académiciens décédés inclus dans ces volumes, sont traditionnellement tenus pour le lieu où, à partir de 1699, Fontenelle, dans sa fonction de secrétaire perpétuel d'une institution que Louis XIV venait de refonder¹, invente une nouvelle discipline : l'histoire des sciences². Les circonstances de cette naissance ont inévitablement assigné à cette discipline une fonction quasi-officielle : instrument destiné à légitimer la création ainsi qu'à construire l'identité d'une institution monarchique, l'histoire des sciences que composait son secrétaire devait, en recensant les principales découvertes dues à ses membres, en exposant les résultats de leurs travaux, attester la vitalité, la fécondité de disciplines encore largement méconnues du « public »³ autant que donner à admirer la compétence, le désintéressement, la passion intellectuelle de ce nouveau type social que faisait naître « l'institution de la science »⁴, le type du savant-académicien.

Toutefois, l'histoire des sciences qu'invente et que pratique Fontenelle excède largement cette fonction et ne prend véritablement sens que si on veut bien l'interpréter aussi comme un mode d'intervention au sein d'un débat qui a été souvent

1 Sur cette refondation de l'Académie des sciences, voir *Histoire et Mémoire de l'Académie des sciences. Guide de recherches*, sous la direction de Eric Brian et de Christiane Demeulenaere-Douyère, Paris, 1996.

2 Voir à ce sujet notamment G. Canguilhem, « Fontenelle, philosophe et historien des sciences », dans *Annales de l'Université de Paris*, 1957 et G. Gusdorf, *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, Paris, 1966, p. 54.

3 Auquel Fontenelle s'adresse en priorité.

4 Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Claire Salomon-Bayet, *L'institution de la science et l'expérience du vivant*, Paris, 1978.

CORPUS, revue de philosophie

abusivement réduit à sa dimension purement littéraire : la Querelle des Anciens et des Modernes. Or en s'engageant, serait-ce avec beaucoup de modération mais aussi avec beaucoup de résolution dans ce débat, qui débordait amplement la seule question du goût en matière d'art, d'éloquence ou de poésie, en utilisant la discipline qu'il inventait comme une arme polémique destinée à attester l'évidence d'une modernité qui revêtait des figures multiples – et notamment celle de l'innovation scientifique et technique –, Fontenelle a mis en œuvre une pratique de l'histoire des sciences extrêmement cohérente et qui a trouvé les fondements de sa cohérence dans cette orientation polémique. Car la périodisation qui scande le mouvement des sciences et dont le moment cartésien constitue une césure fondatrice, le constant repérage de la nouveauté, l'usage de catégories historiographiques comme celle de « révolution » dans les sciences, l'élaboration d'une certaine philosophie de l'histoire des sciences voire d'une philosophie de l'histoire tout court, doivent être déchiffrés comme autant de modes d'affirmation réitérés d'une modernité qui trouvait ainsi, sur le terrain de l'histoire des sciences, et dans la logique d'un processus amorcé en France dès le XVI^e siècle, le lieu privilégié où elle pouvait enfin espérer atteindre une reconnaissance indiscutée.

La question des sciences dans la Querelle des Anciens et des Modernes

Quand, dans sa charge d'historiographe d'une institution que Louis XIV venait de « renouveler », Fontenelle est mis en demeure d'inventer une nouvelle discipline⁵, il exécute sa tâche en rédigeant une histoire multiple, qui mêle et entrecroise

⁵ L'article XL du règlement prévoyait en effet que « Le Secretaire sera exact à recueillir en substance tout ce qui aura été proposé, agité, examiné et résolu dans la Compagnie, à l'écrire sur son Registre, par rapport à chaque jour d'Assemblée, et à y inserer les Traités dont aura été fait lecture (...) Et à la fin de Decembre de chaque année, il donnera un Extrait de ses Registres, ou une Histoire raisonnée de ce qui se sera fait de plus remarquable dans l'Académie ».

plusieurs récits. On peut donc lire ces textes fondateurs⁶ autant comme la biographie intellectuelle et morale⁷ des savants académiciens que comme l'histoire d'une institution dont le renouvellement venait à la fois de parachever et de réorienter un mouvement amorcé en France un siècle plus tôt⁸, ou encore comme un plaidoyer en faveur de ces disciplines dont il s'efforce de gommer les aspects les plus « épineux »⁹ pour les rendre attractives, séduisantes et conciliables avec l'éthos de civilité auquel se ralliaient alors les couches sociales dominantes.

Si l'on ne peut contester la pertinence de ces lectures¹⁰, si les récits de Fontenelle tolèrent bien, voire requièrent des

6 Il s'agit avant tout des différents volumes de *l'Histoire de l'Académie royale des sciences* et donc des éloges qu'ils incluaient à l'origine, comme de la « Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des sciences » qui figurait en tête du premier volume de cette *Histoire*. Mais il s'agit aussi des textes composés par exemple à l'occasion de la première édition séparée des *Eloges* (1708) à savoir *l'Histoire du renouvellement de l'Académie des sciences*. Enfin, la préface de *l'Analyse des infiniment petits* (1696), la préface des *Eléments d'une géométrie de l'infini* (1727), la *Théorie des tourbillons cartésiens* (1752) et auparavant *les Nouveaux dialogues des morts* (1683), les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1687) où encore la *Digression sur les Anciens et les modernes* (1688) contiennent eux aussi, à des titres divers, des éléments d'une histoire des sciences.

7 L'éthopée est présente dans tous les éloges composés par Fontenelle.

8 Sur le mouvement académique français au XVII^e siècle, voir Simone Mazauric, « Structures et formes de la sociabilité académique parisienne dans la première moitié du XVII^e siècle », dans *Cahiers d'histoire*, 1995, n° 59, pp. 27-45., et *id.*, « Le mouvement académique parisien du premier XVII^e siècle et la construction de la science moderne » dans *La science à l'époque moderne*, Actes du colloque tenu par l'Association des historiens modernistes des universités, 1996, Paris, 1998, pp. 71-86.

9 Selon sa formule favorite, que l'on rencontre très fréquemment.

10 Voir notamment Suzanne Delorme, « Des éloges de Fontenelle et de la psychologie des savants », dans *Mélanges Georges Jamati*, Paris, éd. du CNRS, 1956, pp. 95-100 ou encore Volker Kapp, « Les qualités du

CORPUS, revue de philosophie

entrées multiples, on peut cependant également déchiffrer ces narrations entrecroisées comme autant de variations ou de constructions adjacentes se greffant sur un récit plus profond, un récit plus essentiel, le récit des origines de ces disciplines pour le développement desquelles une institution monarchique vient d'être réorganisée et dont Fontenelle est chargé de construire la mémoire au jour le jour.

Or on doit immédiatement remarquer que le récit de ces origines s'inscrit dans un temps très court : « les sciences, ne cesse de répéter Fontenelle, ne font que de naître »¹¹ ou, pour être plus précis, « ce n'est guère que de ce siècle-ci que l'on peut compter le renouvellement des Mathématiques et de la Physique »¹². Par-delà leur apparente banalité, ces affirmations sont en fait porteuses d'une très forte charge polémique. Car tenir la naissance ou le renouvellement des sciences mathématiques et physiques pour contemporaines du récit qui prend leur histoire pour objet revient à leur dénier une naissance beaucoup plus lointaine, à refuser de les créditer d'une ancienneté qui autoriserait à faire remonter leur origine à l'Antiquité et à les faire dériver, par un processus ininterrompu, de ce moment fondateur. Et en assignant de la sorte aux sciences une origine tout à fait récente, Fontenelle confirmait son engagement dans la Querelle des Anciens et des Modernes dont Charles Perrault venait de déclencher en France l'épisode paroxystique en 1687, en faisant lire au cours d'une séance de l'Académie française son poème, *Le siècle de Louis le Grand*¹³.

scientifique et le prestige social des sciences dans les éloges académiques de Fontenelle » dans *Fontenelle*, actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987, publiés par Alain Niderst, Paris, 1989.

11 « Préface sur l'utilité... » dans *Histoire de l'Académie royale des Sciences en MDCXIX et les Eloges historiques de tous les académiciens morts depuis ce Renouveau*, Paris, Michel Brunet, 1724, non paginée. Tous les éloges seront cités selon cette édition.

12 Préface de l'*Histoire de l'Académie des sciences depuis 1666 jusqu'en 1699*, dans Fontenelle, *Œuvres complètes*, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, t. III, p. 337.

13 Le texte a été immédiatement publié : J. B. Coignard, Paris, 1687.

La publication, le 30 janvier 1688 de la *Digression des Anciens et des Modernes* marquait l'entrée en lice officielle¹⁴ de Fontenelle aux côtés de Perrault, et donc dans le camp des modernes, dans un débat que ce dernier venait de relancer¹⁵ en proclamant son refus décidé, résolu, de participer au culte des Anciens et en s'efforçant de faire reconnaître l'excellence des Modernes, injustement méconnue. A cette fin, Perrault dénonçait méthodiquement, en abordant successivement les domaines de la philosophie, de la physique, de la rhétorique, de la poésie et des beaux-arts les erreurs, les obscurités, les maladroites, les imperfections des Anciens, celles de Platon, d'Aristote, de Démosthène, de Cicéron, d'Homère, et demandait qu'on veuille bien reconnaître dans la plupart de ces domaines la supériorité des Modernes, auteurs d'inventions admirables dont jamais les Anciens ne s'étaient révélés capables. Le poème se poursuivait par des considérations plus philosophiques en s'élevant à des vues générales : la lente découverte, depuis l'Antiquité, des secrets de la nature, attestait l'évidence des progrès passés tout en confortant la promesse de progrès à venir. Et cette promesse, indissociable d'une conception linéaire et optimiste du temps, trouvait son fondement ontologique dans l'affirmation de l'immutabilité d'une nature lavée du soupçon de dégénérescence et tenue pour capable, aujourd'hui et demain aussi bien qu'hier, de produire des génies¹⁶.

Toutefois, si la lecture du poème de Perrault déclenchait bien en France la Querelle proprement dite, ou plus exactement, si celle-ci atteignait alors son point culminant, le débat à propos de la prééminence respective des anciens ou des modernes avait en fait commencé bien auparavant, dès la Renaissance en Italie,

14 On peut faire remonter aux *Nouveaux Dialogues des morts* (1683) l'entrée en lice officieuse de Fontenelle dans le débat.

15 Voir plus loin.

16 Et le poème s'achevait par un panégyrique de Louis XIV. Il est évidemment impossible, dans le cadre de cet article, de traiter la question de la signification idéologique de la Querelle.

CORPUS, revue de philosophie

pour gagner l'Europe entière et la France notamment¹⁷. Bien que cette querelle ait pu parfois passer pour un débat plutôt littéraire autour des questions de style, de langue et de goût, on doit rappeler qu'elle a, dès les débuts de l'âge moderne où il commence à surgir, que ce soit en Italie, en France ou en Angleterre, engagé des questions beaucoup plus fondamentales, plus ou moins présentes d'ailleurs dans le poème de Perrault, et qui incluaient la question des sciences et des techniques.

Si la supériorité des langues, des poètes ou des orateurs modernes sur les langues, les poètes ou les orateurs anciens ne s'imposait pas en effet avec une parfaite évidence et ne permettait pas de trancher avec assurance la question de la prééminence des uns ou des autres, en revanche les temps modernes pouvaient, semble-t-il, s'enorgueillir d'innovations incontestables. Le système astronomique de Copernic, l'invention de l'imprimerie, de la soie, de la poudre à canon, de la boussole, qui avait permis la découverte de nouveaux continents, l'invention du télescope, toutes découvertes et inventions « merveilleuses », « admirables », « divines », exhibent leur évidence concrète, palpable, que Jean Bodin puis Loys le Roy, en France, n'omettent pas d'invoquer quand ils composent les premiers manifestes de la modernité : « Qu'y a-t-il, demande Jean Bodin, de plus merveilleux que la boussole ? Les anciens l'ont ignorée, ont ignoré son admirable usage, et ont dû se cantonner au bassin de la Méditerranée, tandis que nos contemporains font chaque année le tour du monde avec leurs traversées et ont, pour ainsi dire, colonisé un nouveau monde (...) Les secrets de la nature ont été dévoilés et on a découvert des médicaments salutaires. Je ne parlerai pas de la méthode pour déterminer la longitude (...) ni des catapultes et des

17 Il est en effet très largement admis que ce débat remonte au minimum à la Renaissance, voire pour certains, à l'antiquité elle-même. Voir à ce sujet Hippolyte Rigault, *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1859 et, pour s'en tenir à des indications bibliographiques succinctes, Marc Fumaroli, « Les abeilles et les araignées » dans *La Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 2001. M. Fumaroli situe pour sa part les origines véritables de la Querelle à la Renaissance, avec Pétrarque. Nous adoptons à notre tour cette périodisation de la Querelle.

anciennes machines de guerre qui, en comparaison avec les nôtres, sont des jouets pour enfants. Je laisserai de côté les innombrables industries des métaux et des tissus qui sont admirablement utiles à la vie des hommes. Le seul art de l'imprimerie pourrait facilement valoir toutes les inventions des anciens »¹⁸. Loys le Roy renonce pour sa part aux formules de prétérition et enregistre simplement le surgissement perpétuel de la nouveauté : « Je dy nouvelles terres, nouvelles mœurs, nouvelles formes d'hommes, mœurs, loix, coustumes : nouvelles herbes, arbres, racines, gommés ; liqueurs, fruicts : nouvelles maladies et nouveaux remedes : nouveaux chemins du ciel et de l'Océan non essayez auparavant, nouvelles estoilles veues »¹⁹, tout en élevant l'innovation au rang de prescription à valeur éthique – il y a de la paresse et de la lâcheté à se contenter de reproduire et d'imiter – et à portée anthropologique, car les hommes s'humanisent dans ce processus d'invention qui trouve déjà son fondement ontologique dans la conception d'une nature immuable, soumise à des règles et capable par conséquent de produire de grands hommes en tous les temps : « Ne pensons pas que nature leur ait ottroyé toutes ses graces, afin de demourer sterile à l'advenir : ains que comm'elle a par le passé produit certains illustres personnages : qui ont manifesté beaucoup de ses secrets : aussi qu'elle en peut encore produire (...). Elle est mesme qu'elle estoit és saisons plus illustres »²⁰. Beaucoup plus nettement que Bodin, incapable de renoncer entièrement à une conception cyclique, Le Roy adopte une conception linéaire et optimiste du temps, ouverte sur la notion de progrès : « Les grandes choses viennent tardivement, et ne se manifestent toutes ensemble, ains de temps en temps sont

18 Jean Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, in *Œuvres philosophiques de J. Bodin*, éd. par Pierre Mesnard, Paris, 1951, p. 227-228.

19 Loys le Roy, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, Paris, (1575), p. 431. L'édition ici utilisée est l'édition Corpus.

20 *Ibid.*, p. 430. Cet argument sera ultérieurement constamment réutilisé, par Perrault, nous l'avons vu, et par Fontenelle également.

CORPUS, revue de philosophie

augmentées, ou réduites en meilleur ordre et élégance »²¹. Ainsi les découvertes scientifiques et techniques qui marquent les débuts des temps modernes favorisent-elles les premiers énoncés d'une philosophie de l'histoire²² tout en fournissant avant tout des arguments apparemment dirimants en faveur de la capacité des Modernes, sinon à surpasser, tout au moins à égaler les Anciens.

Ces arguments cependant n'entraînent aucunement une conviction unanime. Les nouvelles découvertes peuvent parfaitement alimenter une thématique sceptique²³ et servir de preuve en faveur de la précarité foncière des savoirs, les anciens aussi bien que les nouveaux, qui risquent eux aussi d'être ultérieurement soumis à réévaluation. Et quand le débat se focalise autour de la réalité ontologique de la nouveauté, quand est posée la question : « S'il n'y a rien de nouveau ? »²⁴, les partisans des Anciens répondent invariablement en invoquant l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil », ou prennent argument d'hypothétiques inventions connues de l'Antiquité et perdues depuis longtemps²⁵ pour minimiser la capacité

21 Loys le Roy, *Les politiques d'Aristote*, Paris, 1568.

22 C'est le point de vue soutenu par Philippe Desan (« La philosophie de l'histoire de Loys le Roy » dans *Corpus*, n° 10, 1989, repris dans *Penser l'histoire à la Renaissance*, Caen, 1993), point de vue que nous partageons entièrement, de préférence à celui que défend Hans Baron, « The querelle of the Ancients and Moderns as a problem for Renaissance Scholarship » dans *Journal of the history of the ideas*, 20 (1959), pp. 3-22, qui estime qu'il est abusif de fonder sur le dernier livre de *De la vicissitude des choses* une telle interprétation.

23 C'est le cas de Montaigne, « Apologie de Raymond Sebond », *Essais*, II, chap. 12.

24 C'est le titre de la 258^e conférence du Bureau d'Adresse. Déjà la 143^e conférence s'était interrogée : « S'il y a eu de plus grands hommes en quelqu'un des siècles précédents qu'en cettui-ci ».

25 C'est le cas du verre malléable, dont parle notamment Mersenne (*Questions inouïes*, 1634, question 32 : « A-t-on maintenant plus de connaissance de quelque art ou de quelque science que les Anciens »).

innovatrice des modernes. Enfin, quand il n'est plus possible de nier ces innovations, ils en contestent l'utilité voire en dénoncent le danger²⁶.

Fontenelle et la nouveauté

Or en soulignant ostensiblement et inlassablement le caractère de nouveauté des différentes découvertes accomplies dans le champ des sciences depuis un siècle à peine, par les académiciens notamment, Fontenelle s'inscrit à son tour dans la tradition ouverte en France par Bodin et Le Roy et recourt à l'histoire des sciences comme à une arme polémique destinée, contre les partisans des Anciens, à attester l'évidence d'une nouveauté qui, par-delà les découvertes fondatrices des débuts de l'âge moderne, se multiplie et se diversifie à l'envi²⁷.

La *Préface sur l'utilité de la physique et des mathématiques*, qui figure en tête du premier volume de l'édition séparée des *Eloges*, insiste déjà sur ce que les Anciens n'avaient pu voir, penser, ou imaginer : « Rassemblés tous les differens usages dont les Mathematiques pouvoient être il y a cent ans, rien ne ressembloit aux Lunettes qu'elles nous ont données depuis ce temps-là, et qui sont un nouvel organe de la Vûë, que l'ont eut (sic) pas osé attendre des mains de l'art. Quelle eût été la

Mersenne est cependant convaincu de la capacité des « grands esprits » de son siècle « d'augmenter les sciences ».

26 La méfiance à l'égard des nouveautés, perçues comme une menace de subversion de l'ordre politique et social, est très puissante en France au XVI^e et au XVII^e siècles et a pu agir comme un frein à l'expression ou à l'adhésion à ces nouveautés : les guerres de religion, les troubles politiques de la Ligue, les séditions populaires concrétisent le danger qu'elles sont censées receler au moins potentiellement.

27 En cela, Fontenelle s'inscrit dans une tradition qui remonte aux débuts du XVII^e siècle ainsi que l'a montré Lynn Thorndike, « Newness and novelty in seventeenth Century science and medicine » dans *Roots of scientific thought. A cultural perspective*, edited by Ph. Wiener and A. Noland, New-York, 1957. Le thème est repris par I. B. Cohen, *Revolution in science*, Harvard University Press, 1985.

CORPUS, revue de philosophie

surprise des Anciens, si on leur eût prédit qu'un jour leur postérité, par le moyen de quelques instruments, verroit une infinité d'objets qu'ils ne voyoient pas, un Ciel qui leur étoit inconnu, des Plantes et des Animaux, dont ils ne soupçonnoient seulement pas la possibilité ? Les Phisiciens avoient déjà un grand nombre d'expériences curieuses, mais voici encore depuis près d'un demi siècle la machine Pneumatique qui en a produit une infinité d'une nature toute nouvelle, et qui en nous montrant les corps dans un lieu vuide d'air, nous les montre comme transportés dans un Monde different du notre, où ils éprouvent des altérations dont nous n'avions pas d'idée »²⁸. Les *Eloges* à leur tour, dans la continuité de la Préface, ne cessent de célébrer polémiquement la nouveauté : les occurrences sont ici innombrables. Ainsi Guglielmini est-il crédité du mérite d'avoir fait de la science des eaux « une science presque nouvelle »²⁹. Cette invention a entraîné des conséquences elles-mêmes novatrices au plan institutionnel et lexical : la nouveauté théorique a d'abord provoqué l'innovation institutionnelle (« Bologne fonda dans son Université en 1694 une nouvelle chaire de Professeur en Hidrométrie »), qui a été redoublée par l'innovation lexicale : « Le nom d'Hidrométrie, commente Fontenelle, était nouveau aussi bien que la place »³⁰. Ce redoublement d'une nouveauté dans l'ordre théorique par une nouveauté lexicale est souligné en une autre circonstance : « Il (Rolle) enrichissoit encor le dictionnaire de l'Algebre de quelques termes nouveaux, tels que *l'Arbre de direction*, *l'Arbre de retour*, etc. La nouveauté des choses avait produit nécessairement celle des mots »³¹. Le travail d'éclaircissement effectué par Lémery dans le domaine de la chimie a de son côté entièrement renouvelé la discipline : « C'étoit, estime Fontenelle, une Science toute nouvelle qui paraissoit au jour, et qui remuoit la curiosité de tous les esprits »³². L'acoustique de Sauveur est donnée elle

28 « Préface sur l'utilité... », *op. cit.*, non paginée.

29 t.I, p. 233.

30 *Ibid.*, p. 234.

31 *Ibid.*, pp. 528-529.

32 *Ibid.*, p. 322.

aussi pour « une science presque toute nouvelle »³³ tandis que Varignon a inventé « une nouvelle Mécanique »³⁴.

Parmi ces différentes inventions, l'une d'entre elles est présentée et décrite dans des termes qui marquent plus nettement que pour toute autre innovation son caractère radicalement novateur : c'est quand « l'illustre M. Leibnits donna dans les Actes de Leipsic quelques essais de son nouveau calcul Différentiel, ou des Infiniment petits »³⁵. Dans lequel il faut voir, juge Fontenelle, « une science toute nouvelle, née de nos jours, très étendue, très subtile et très sûre ». Conduit dans son éloge de Varignon à évoquer à nouveau l'invention du calcul différentiel, Fontenelle la décrit à l'aide des mêmes termes : « Avec quel transport vit-il [il s'agit de Varignon] naître une nouvelle géométrie et de nouveaux plaisirs ! »³⁶.

Pour raconter l'invention de ces nouveautés, Fontenelle recourt volontiers au procédé littéraire de la métaphore. Métaphore médicale, mais il est vrai, peu fréquente, qui identifie le passage de l'ancien au nouveau à une guérison, opérée grâce à l'action de la « saine philosophie »³⁷. Métaphore optique qui identifie de son côté, et nous y reviendrons, ce même passage à celui de l'obscurité, des ténèbres à la clarté, à la lumière. Mais surtout métaphores morphologiques et spatiales, géographiques qui se conjuguent en outre volontiers. Métaphore morphologique, puisque les disciplines radicalement transformées « changent de face » : « en 1684, la face de la géométrie changea presque tout à coup. L'illustre M. Leibniz, etc. »³⁸. Métaphore géographique, spatiale, exploratoire puisque ceux qui introduisent ces innovations radicales peuvent être identifiés à des pionniers, ouvrant des routes nouvelles et découvrant, à l'instar des explorateurs des débuts de l'âge moderne, des continents ignorés. L'emprunt à Bacon, qui avait le premier exemplairement

33 *Ibid.*, p. 389.

34 *Ibid.*, p. 616.

35 *Ibid.*, p. 82.

36 *Ibid.*, p. 619.

37 Voir plus loin l'éloge de Bernoulli.

38 *Ibid.*, p. 68.

CORPUS, revue de philosophie

exploité le thème du voyage en liaison avec le thème – moderne – de l’augmentation du savoir est ici fort probable et Fontenelle y recourt volontiers : les problèmes posés par Cassini commençaient « à ouvrir une route à une Astronomie plus nouvelle et plus exacte »³⁹, l’acoustique de Sauveur offrait l’occasion de « découvrir des Païs inconnus », et le récit de la découverte du calcul infinitésimal par Leibniz développe à son tour longuement, et jusque dans ses aspects économiques, la même métaphore : « lui et le petit nombre de ses pareils avoient découvert comme un nouveau Monde inconnu jusques-là, d’un abord difficile, même dangereux, d’où l’on rapportoit des richesses immenses, que l’on n’eût pas trouvées dans l’Ancien »⁴⁰. Et les travaux de Montmort sur les jeux de hasard sont présentés à l’aide des mêmes images : « Aussi ces sortes de sujets n’avoient-ils point été traités ; c’étoit un vaste Pays inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d’hommes. M. de Montmort s’y engageoit avec un courage de Christophle Colomb, et en eût aussi le succès. »⁴¹

Sous sa forme la plus radicale, le surgissement de la nouveauté est identifié à une « révolution ». C’est I. B. Cohen qui a signalé l’apparition dans le champ de l’histoire des sciences de cette catégorie historiographique dont il a repéré dans l’œuvre de Fontenelle, les premiers emplois : on la rencontre deux fois dans les *Eloges*, une fois dans la préface des *Eléments de la géométrie de l’infini*. Dans les *Eloges*, elle est employée une première fois pour caractériser les effets produits par la parution de l’ouvrage du marquis de l’Hôpital, *l’Analyse des infiniment petits*⁴². Les deux autres fois, elle est employée pour désigner la transformation radicale provoquée par l’invention du calcul infinitésimal : « En ce temps-là le Livre de M. le M. de l’Hôpital avoit paru, & presque tous les Mathematiciens commençoient à se tourner du côté de la nouvelle Geometrie de l’Infini, jusque-là peu connuë. L’universalité surprenante des Methodes, l’élégante

39 *Ibid.*, p. 267.

40 *Ibid.*, p. 84.

41 *Ibid.*, p. 514.

42 *Ibid.*, p. 60.

brieveté des démonstrations, la finesse et la promptitude des solutions les plus difficiles, une nouveauté singulière & imprévue, tout attiroit les esprits, & il se faisoit dans le monde Geomètre une révolution bien marquée »⁴³. La formule est reprise dans la préface des *Eléments de la géométrie de l'infini* où Fontenelle réaffirme que l'invention du calcul infinitésimal a marqué l'époque d'« une révolution presque totale arrivée dans la géométrie »⁴⁴.

Or cet usage du mot révolution, dans le contexte de ses différents emplois, est triplement significatif. Il est d'abord doté d'une portée épistémologique et polémique à la fois puisqu'il sert à qualifier le surgissement d'une discipline – le calcul infinitésimal – sans modèle et sans équivalent dans le passé, preuve que les sciences, ou tout au moins les sciences mathématiques, puisque Fontenelle n'a jamais généralisé en l'exportant hors de ce domaine, le champ d'application de cette notion⁴⁵, sont bien le lieu d'innovations radicales. Mais cet usage du mot révolution est également doté d'une portée sémantique, puisqu'il conforte la tendance, apparue au XVII^e siècle, à accréditer le nouveau sens du mot révolution, qui tend à désigner de plus en plus non seulement un processus cyclique mais également un processus linéaire⁴⁶. Enfin, cet usage est

43 *Ibid.*, p. 530.

44 *Œuvres complètes*, t. VII, p. 363.

45 On ne rencontre pas en effet chez Fontenelle le syntagme « révolution scientifique ». D'une façon générale, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, si l'usage de la catégorie de « révolution » dans le champ de l'histoire des sciences devient d'un emploi de plus en plus fréquent, la révolution en question demeure très exactement spécifiée. On rencontre ainsi encore chez Condorcet, et dans un contexte institutionnel comparable, c'est-à-dire dans les éloges des académiciens que rédige Condorcet devenu à son tour secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, une révolution dans les sciences physico-mathématiques, dans les sciences mathématiques et l'analyse algébrique, dans la botanique, dans l'anatomie, etc. mais aucune révolution scientifique en général.

46 Alain Rey, *Révolution. Histoire d'un mot*, Paris, 1989. Cette tendance est évidemment à mettre aussi en regard, comme l'a fait I. B. Cohen, avec

CORPUS, revue de philosophie

doté d'une portée philosophique puisque cette révolution sémantique est elle-même l'indice de l'abandon d'une conception cyclique au profit d'une conception linéaire du temps.

De l'usage du cartésianisme

Or cette conception linéaire du temps, qui est ici le temps de la science, requiert une périodisation elle-même inédite. Si l'on adopte en effet une représentation linéaire du temps et de l'histoire, ouverte sur la notion de progrès, il faut cesser de célébrer nostalgiquement la splendeur des origines, et situer, comme Fontenelle n'a cessé de le faire, très loin en aval la véritable date de naissance des sciences. Mais il faut aussi ostensiblement barrer la route à toute tentation de retour vers une conception cyclique et/ou régressive du temps en marquant symboliquement un moment fondateur dans l'histoire de l'esprit humain : c'est, pour Fontenelle, le moment cartésien, qui a inauguré l'entrée – irréversible – des sciences dans l'ère de la modernité.

Contre la thèse qui a longtemps prévalu d'un Fontenelle cartésien⁴⁷, s'est peu à peu imposée il est vrai, et notamment à partir des travaux de L. Marsak, la thèse d'un Fontenelle en réalité fort peu, voire pas du tout, cartésien. Constatant l'existence de nombreux points de désaccord entre Fontenelle et Descartes - Fontenelle rejetait à la fois la métaphysique des idées innées et la méthode cartésienne d'inspiration mathématique, condamnait les systèmes tout en insistant sur la nécessité de recourir à l'observation et à l'expérience⁴⁸ - Marsak ne retenait de véritablement cartésienne que l'adhésion sans

les révolutions politiques qui ont marqué l'histoire de l'Angleterre au XVII^e siècle.

⁴⁷ C'est la thèse soutenue par exemple par J. R. Carré dans *Fontenelle ou le sourire de la raison*, Paris, 1932. Toutefois, Carré n'hésite pas à désigner Fontenelle comme un « cartésien hétérodoxe » (p. 20).

⁴⁸ Alain Niderst souligne également les nombreux points sur lesquels Fontenelle s'éloigne de Descartes : voir notamment *Fontenelle à la recherche de lui-même (1657-1702)*, Paris, 1972, p. 519.

réserve de Fontenelle à la cosmologie (les tourbillons) et à la philosophie mécanique, pour réduire finalement le cartésianisme de Fontenelle à une leçon de libre-pensée, de doute et d'indépendance⁴⁹. Depuis lors, la thèse d'un Fontenelle cartésien a été largement abandonnée.

Il est évidemment impossible, dans le cadre de cet article, de réexaminer à nouveaux frais cette question⁵⁰. Il est en revanche possible de poser la question de façon non classique. Plus exactement, il nous semble que par-delà ou à côté, voire indépendamment d'un hypothétique cartésianisme de doctrine, dont il reste à établir la présence ou l'absence dans l'œuvre de Fontenelle, et qui ne peut se mesurer qu'en fonction du coefficient d'orthodoxie des positions métaphysiques, philosophiques, physiques, cosmologiques soutenues par Fontenelle, on peut trouver dans l'œuvre de ce dernier et notamment dans la partie qui est consacrée à l'histoire des sciences, moins ce qui mérite d'être désigné comme un cartésianisme à proprement parler que comme un certain usage de Descartes, c'est-à-dire une certaine façon d'utiliser le nom et la référence à Descartes, un usage lui aussi polémique et s'inscrivant dans une dynamique d'affirmation et de revendication de positions d'ordre essentiellement épistémologique.

Descartes est ainsi régulièrement désigné par Fontenelle comme celui qui a inauguré l'entrée des sciences dans la modernité en opérant une rupture radicale avec un état antérieur identifié à un état d'errance, où dominant les illusions, les préjugés, les superstitions. Dès les *Entretiens*, Fontenelle opposait, à l'aide de la très célèbre métaphore du théâtre, deux moments de l'histoire des sciences : le moment antique, celui de la science pythagoricienne, platonicienne ou aristotélicienne, moment caractérisé par la mise en œuvre de principes explicatifs illusoire, comme la sympathie ou l'antipathie par exemple,

49 Leonard M. Marsak, « Cartesianism in Fontenelle and French Science 1686-1752 », dans *Isis*, mars 1959.

50 Qui exigerait non seulement la confrontation des positions respectives de Fontenelle et de Descartes, mais aussi que l'on fasse le point sur les rapports entre Fontenelle et Newton autant qu'avec Malebranche et les malebranchistes.

CORPUS, revue de philosophie

disons plus généralement les qualités occultes, et le moment inauguré par « Descartes et quelques autres Modernes »⁵¹, qui ont su substituer à ces principes illusoires les vrais principes des choses naturelles, les principes mécanistes, la grandeur, la figure et le mouvement. La même construction rhétorique est employée pour désigner le rôle fondateur joué par « M. Descartes et d'autres grands hommes » dans le « renouvellement des mathématiques et de la physique »⁵².

Désigner ainsi nommément Descartes et se contenter d'évoquer globalement ceux qui sont également tenus pour avoir joué un rôle fondateur dans le domaine des sciences revient à accorder à Descartes un privilège que l'on pourrait juger exorbitant. Pourtant, Descartes est bien censé incarner mieux que tout autre savant ou philosophe le moment du passage d'un âge désormais révolu de la science à une modernité à laquelle il a ouvert la voie⁵³. C'est ainsi toujours en tant que héraut de cette modernité que Descartes suscite les nombreuses appréciations laudatives que Fontenelle n'a jamais hésité à prononcer et que l'on peut difficilement affecter d'ignorer : « le grand Descartes », « l'illustre Descartes », « grand auteur » et « grand homme » à la fois, doté d'un véritable génie, auteur d'une « divine méthode », et fondateur de la « vraie philosophie »⁵⁴.

Selon Fontenelle, et au moins à titre de proclamation, c'est avec Descartes que « tout commence » : « Il commençoit par Descartes, rapporte Fontenelle à propos de Parent, et avec justice, puisque la Philosophie a commencé par lui »⁵⁵. Descartes est en effet d'abord le père de la géométrie moderne. La périodisation de l'histoire de la géométrie épouse ainsi la périodisation de l'histoire des sciences en général. Certes, et on

51 *Entretiens sur la pluralité des mondes*, éd. par A. Calame, 1966, p. 19.

52 Préface de *l'Histoire de l'Académie royale des sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699*, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. III, p. 337.

53 Bien davantage que Galilée, auquel Fontenelle rend certes également hommage mais auquel il ne fait pas jouer le même rôle symbolique.

54 *Eloges I*, p. 78, 93, 80, 65, Préface de *l'Analyse des infiniment petits*, Préface de la *Théorie des tourbillons cartésiens*, *Eloges I*, p. 382.

55 *Eloges I*, p. 398.

l'accordera volontiers aux auteurs des révisions historiographiques précédemment évoquées, Fontenelle n'a jamais adopté ou approuvé la totalité des positions théoriques de Descartes. Pourtant, il est hors de doute que sa géométrie lui apparaît comme la meilleure partie de son œuvre, et cela d'ailleurs pour une large part, indépendamment de toute intention polémique. Bien que Descartes ait en ce domaine « laissé beaucoup à deviner, beaucoup à éclaircir »⁵⁶, il n'en demeure pas moins foncièrement un grand géomètre⁵⁷. De fait, Descartes doit être tenu pour l'inventeur de la géométrie moderne et donc comme l'auteur de l'une de ces transformations radicales qui ont marqué la naissance des sciences : « La Géométrie moderne, prononce Fontenelle, dont l'Époque est à Descartes, qui a changé la face de tout »⁵⁸.

Mais plus encore que celui qui a renouvelé en profondeur un champ disciplinaire particulier, Descartes est celui qui a su opérer une rupture radicale avec la philosophie scolastique et inaugurer une nouvelle manière de penser. Plus qu'au contenu même de l'œuvre de Descartes, c'est à une certaine manière de philosopher qu'ont été d'abord sensibles tous ceux, parmi les savants académiciens, qui ont reçu la philosophie de Descartes comme une véritable révélation. Plusieurs éloges racontent cette réception/révélation sous une forme une fois encore métaphorique qui l'identifie à la sortie des ténèbres (scolastiques s'entend). Jouant de l'opposition entre les ténèbres et la lumière, Fontenelle tend à assimiler l'accès à la lumière cartésienne à une sorte de révélation religieuse. La philosophie de Descartes frappe celui qui la découvre, l'éclaire par son évidence propre, suscite chez le lecteur une véritable communion plus profonde que la simple adhésion intellectuelle et entraîne une authentique

56 *Ibid.*, p. 467.

57 L'éloge de Bernoulli montre ainsi celui-ci occupé à éditer à Bâle la géométrie de Descartes, tandis que la lecture de la philosophie de Descartes conduit Poupart « à perdre quelque teinture assez raisonnable de géométrie » et que Sauveur s'abîme dans la découverte de cette même géométrie.

58 *Ibid.*, p. 77.

CORPUS, revue de philosophie

conversion des esprits. Régis, Tournefort, Varignon, ont été ainsi touchés par la révélation cartésienne mais c'est évidemment la découverte par Malebranche de l'œuvre de Descartes qui peut être tenue pour le récit archétypal de la conversion ainsi opérée chez plusieurs futurs académiciens par la lecture de cette œuvre : « Un jour comme il passoit par la rue Saint Jacques un Libraire lui presenta le Traité de l'Homme de M. Descartes, qui venoit de paroître. Il avoit 26 ans, et ne connoissoit Descartes que de nom, et par quelques objections de ses Cahiers de Philosophie. Il se mit à feuilleter le livre, et fut frappé comme d'une lumiere qui en sortit toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une Science dont il n'avoit point d'idée, et sentit qu'elle lui convenoit. La Philosophie Scolastique, qu'il avoit eu tout le loisir de connoître, ne lui avoit point fait en faveur de la Philosophie en général l'effet de la simple vûë d'un Volume de Descartes, la sympathie n'avoit point jouë, l'unisson n'y étoit point, cette Philosophie ne lui avoit point paru une Philosophie. Il acheta le Livre, le lut avec empressement, et ce qu'on aura peut-être peine à croire, avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battements de coeur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture »⁵⁹.

Réduit à son noyau philosophique, le contenu de la révélation cartésienne est simple : celle-ci a conduit à abandonner l'obscurité, la confusion, inhérentes à la philosophie ancienne au bénéfice de la clarté de la philosophie moderne, à renoncer aux pseudos principes explicatifs de cette même philosophie au profit de l'efficacité des explications mécanistes. Ainsi a-t-on pu grâce à Descartes chasser les superstitions et les préjugés fondés sur ces principes erronés. Mais l'événement fondateur de la modernité, c'est tout autant la révolte cartésienne contre l'autorité qui a permis à chacun de penser par lui-même, Fontenelle dit plus sobrement de penser tout court : « Tel fut l'état des Mathématiques, et sur-tout de la Philosophie, jusqu'à M. Descartes. Ce grand homme, poussé par son génie et par la supériorité qu'il se sentoit, quitta les Anciens pour ne suivre que cette même raison que les Anciens avoient suivie ; et cette heureuse hardiesse, qui fut traitée de révolte,

⁵⁹ *Ibid.*, p. 350.

nous valut une infinité de vues nouvelles et utiles sur la Physique et sur la Géométrie. Alors on ouvrit les yeux, et l'on s'avisa de penser »⁶⁰.

L'usage que Fontenelle s'autorise à faire de Descartes, un usage essentiellement symbolique qui lui permet d'illustrer ou d'incarner l'exemplarité d'une démarche beaucoup plus que de célébrer la perfection d'un système ou d'une doctrine, tolère donc un degré non négligeable d'infidélité par rapport à cette doctrine. Et si le cartésianisme est donc finalement avant tout un esprit, l'« esprit cartésien », si le cartésianisme doit être d'abord entendu comme une leçon d'indépendance, on peut célébrer le rôle joué par Descartes tout en faisant preuve, voire en faisant obligatoirement preuve, d'une réelle hétérodoxie à l'égard de ses positions doctrinales dont Fontenelle n'a jamais ignoré les insuffisances et les imperfections et à l'égard desquelles il a pris, il est vrai, une distance souvent considérable, comme celle qu'il recommande lui-même de prendre quand il rédige l'éloge de Hartsoeker : « M. Hartsoeker devint Cartésien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. Il faut admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois »⁶¹.

Philosophie de l'histoire des sciences et progrès

Privilégiant cette fois la métaphore spatiale, Fontenelle identifie ce rôle au fait d'avoir mis enfin les sciences sur la bonne voie, sur la bonne route, autrement dit sur la voie du progrès. C'est pourquoi c'est le récit de ce progrès, qui a commencé il y a un siècle à peine, et que refusent de reconnaître

⁶⁰ *Œuvres complètes*, III, p. 239. C'est ce que la *Digression* avait déjà affirmé : « Avant Monsieur Descartes, on raisonnait plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises ».

⁶¹ t. II, p. 89.

CORPUS, revue de philosophie

les partisans des Anciens, qui constitue le récit privilégié de l'histoire des sciences telle que Fontenelle la pratique.

Fontenelle n'a jamais proposé une véritable théorie de l'histoire des sciences. Pourtant, même si cette distinction n'est certainement qu'implicite dans son œuvre, on peut dire qu'il a bien distingué deux façons de pratiquer l'histoire des sciences, ou deux types d'histoire des sciences. D'une part, celle qu'il nomme l'« histoire anecdote des sciences » et qui consiste, ainsi que le faisait M. de Montmort, à tâcher d'apprendre « les nouvelles les plus fraîches des Mathématiciens, leurs vûes particulières, leurs projets d'Ouvrages, leurs Réflexions sur ce qui paraissoit au jour »⁶², en d'autres termes à se tenir informé de « la vie quotidienne » de l'activité scientifique, quel que soit le champ disciplinaire dans lequel celle-ci s'exerce. Cette histoire englobe incontestablement ce qu'il a appelé par ailleurs « les événements de l'histoire des sciences »⁶³ dont on a pour exemple le récit de la manière dont a été reçue l'invention du calcul infinitésimal dans le monde des mathématiciens. Cette histoire, Fontenelle l'a lui-même largement pratiquée puisqu'elle constituait une part non négligeable de sa fonction de secrétaire de l'Académie des sciences : tenir le registre de ces événements de l'histoire des sciences, une histoire qui est ici pour l'essentiel une histoire immédiate.

Mais à côté de cette histoire, et les deux sont complémentaires, il existe une autre variété d'histoire des sciences, une histoire qui s'inscrit dans un temps plus long et qui est beaucoup plus proche cette fois d'une philosophie de l'histoire : « une des plus agréables histoires, estimait-il, et sans doute la plus philosophique, est celle des progrès de l'esprit humain »⁶⁴. Cette philosophie de l'histoire, Fontenelle l'avait déjà presque entièrement exposée dans la Préface sur l'utilité des mathématiques où il composait un panorama synoptique du mouvement des sciences depuis l'Antiquité jusqu'aux débuts du XVIII^e siècle tout en dégagant la signification philosophique de

62 I, p. 519.

63 *Ibid.*, p. 74.

64 *Ibid.*, p. 154.

ce mouvement : « Il est permis de conter que les sciences ne font que de naître, soit parce que chés les Anciens elles ne pouvoient être encore qu'assés imparfaites, soit parce que nous en avons presque entierement perdu les traces pendant les longues ténèbres de la Barbarie, soit parce qu'on s'est mis sur les bonnes voies que depuis environ un siècle. Si l'on examinoit historiquement le chemin qu'elles ont déjà fait, dans un si petit espace de temps, malgré les faux prejugsés qu'elles ont eu à combattre de toutes parts, et qui leur ont longtemps resisté, quelquefois même malgré les obstacles étrangers de l'autorité et de la puissance, malgré le peu d'ardeur que l'on a eu pour des connaissances éloignées de l'usage commun, malgré le petit nombre de personnes qui se sont dévouées à ce travail, malgré la faiblesse des motifs qui les y ont engagées, on seroit étonné de la grandeur et de la rapidité du progrès des Sciences, on en verroit même de toutes nouvelles sortir du néant, et peut-être laisseroit-on aller trop loin ses esperances pour l'avenir »⁶⁵.

L'histoire des sciences atteste ainsi mieux que tout autre histoire l'évidence du progrès spirituel d'une humanité qui s'est révélée capable de surmonter les nombreux obstacles qui s'opposaient à son essor intellectuel⁶⁶. La philosophie de l'histoire des sciences telle que Fontenelle la conçoit se résume de la sorte à une leçon d'émancipation qu'un regard rétrospectif jeté sur le spectacle du cheminement de l'esprit humain dans le temps très court du siècle précédent permet de tirer, en permettant de mesurer l'écart considérable qui désormais sépare deux âges de la science, écart que Fontenelle se plaît à plusieurs reprises à souligner. Le récit concernant la façon dont Bernoulli avait dû vingt-cinq ans plus tôt exposer avec ménagement son opinion concernant les comètes marque nettement la double distance, à la fois temporelle (cette distance est très courte), et critique (la distance est alors considérable), qui s'est creusée entre ces deux âges du savoir. Sommé de répondre à la question de savoir si les comètes sont ou ne sont pas des signes extraordinaires de la colère du ciel, Bernoulli, raconte

65 Préface, non paginée.

66 Voir à ce sujet Jean Dagen, *L'histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, 1977, notamment p. 23.

CORPUS, revue de philosophie

Fontenelle, « en vint jusqu'à dire que la Tête de la Comete qui est éternelle n'est pas un signe, mais que la Queuë en peut-être un, parce que, selon lui, elle n'est qu'accidentelle ; tant il falloit avoir de ménagements pour cette opinion populaire, il y a 25 ans. Maintenant, on est dispensé de cet égard, c'est-à-dire que le gros du monde est guéri sur le fait des Cometes, et que les fruits de la saine Philosophie se sont repandus de proche en proche »⁶⁷.

Ainsi ne peut-on ignorer les nombreux indices, que délivre l'histoire des sciences, d'un progrès dont on ne doit pas ignorer cependant qu'il est très difficile et très lent, même s'il connaît une accélération régulière, comme le prouve l'histoire de la géométrie : « Il est très agréable, et ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la route que l'esprit humain a tenue, et pour parler géométriquement, cette espèce de progression, dont les intervalles sont d'abord extrêmement grands, et vont ensuite naturellement en se serrant toujours de plus en plus »⁶⁸.

L'histoire des sciences telle que Fontenelle l'a pratiquée en retraçant l'itinéraire individuel de chaque savant est donc bien dotée d'un sens philosophique et confirme les vues plus générales qu'avaient exposées la *Digression*. Il est impossible, estimait alors Fontenelle, d'exalter inconsidérément les Anciens : leurs erreurs sont patentes, manifestes. Pourtant, on peut les comprendre. Il était impossible de prétendre atteindre d'emblée la perfection du savoir. Toutefois, et sur fond d'égalité foncière entre les hommes, la raison humaine est capable de se perfectionner quand bien même ce perfectionnement est extrêmement lent. Rencontrant la métaphore pascalienne⁶⁹, Fontenelle comparait à son tour l'humanité à un seul homme

⁶⁷ t.I, p. 81. C'est un constat semblable aux précédents auquel se livre Fontenelle quand il s'agit d'évoquer les « miracles de Magdebourg » ou la réaction des paysans des environs de Paris, face aux observations astronomiques du chevalier de Louville. Dans tous les cas, c'est le même chiasme entre deux âges non seulement du savoir mais de l'esprit humain qui est souligné avec insistance.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 522.

⁶⁹ La préface au *Traité du vide* n'était pas publiée quand Fontenelle rédige la *Digression*.

qui se développe progressivement. Mais, à la différence d'un individu, si l'humanité a connu l'enfance, puis la virilité, elle ne connaîtra pas la vieillesse et ne dégénérera jamais. Et c'est précisément l'histoire des sciences qui illustre et conforte cette promesse d'une progrès indéfini, non susceptible de régression⁷⁰.

Par-delà les accents et les thèmes de ce que l'on dénommerait aujourd'hui une *épistémologie de la rupture*, Fontenelle ne s'interdit donc pas d'établir une certaine continuité dans l'histoire de l'esprit humain. Si les hommes de tous les siècles sont comparables à un seul homme, si un « bon esprit cultivé est composé de tous les esprits des siècles précédents », si l'on peut augurer que « les vues saines de tous les bons esprits s'ajouteront toujours les uns aux autres », il est possible, à la condition de se libérer d'une « admiration excessive » à l'égard des Anciens, à la condition de se « désabuser du préjugé grossier de l'Antiquité », de faire une place à ces Anciens dans le récit de cet itinéraire et de reconnaître, ainsi que Fontenelle l'a fait à plusieurs reprises, leurs mérites⁷¹. L'engagement de Fontenelle dans le camp des modernes, dans lequel nous voulons voir le point d'ancrage de la dynamique de construction de son histoire des sciences, n'a jamais été en effet un engagement aveugle, inconditionnel et étroitement partisan, et, d'une certaine façon, Fontenelle était moderne comme il était cartésien. Il était moderne non par préférence exclusive, mais en raison de sa conviction, que confortait quotidiennement sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, que l'humanité était bien entrée,

70 Et corrige ou tempère une tendance au scepticisme également présente dans l'œuvre de Fontenelle. Cette conviction est sans doute l'une des raisons pour lesquelles Fontenelle a manifesté une si constante réticence à l'égard de la cosmologie newtonienne, dans laquelle il percevait de toute évidence une menace de régression vers tout ce que le mécanisme cartésien avait aboli. Cette remarque ne vide pas pour autant la question, impossible à traiter dans le cadre de cet article, des rapports entre Fontenelle et Newton.

71 Outre la *Digression*, l'éloge de Du Hamel peut passer pour un très bon exemple d'une possible conciliation entre les Anciens et les Modernes.

CORPUS, revue de philosophie

grâce à la révolte cartésienne contre l'autorité, dans la voie d'un progrès indéfini et irréversible. Progrès qui certes pouvait se mesurer quantitativement et se décliner dans l'énumération des différentes découvertes et conquêtes récentes de la science. Mais progrès surtout spirituel qui s'identifiait à cette émancipation de l'esprit humain, fruit de la critique, à l'égard des autorités et tout autant des préjugés, des superstitions, des croyances absurdes, infantiles et que les partisans les plus zélés des anciens, et c'est finalement le grief majeur que Fontenelle leur adresse, refusaient de reconnaître.

Conclusion

L'histoire des sciences telle que Fontenelle l'a inventée et pratiquée durant plus de quarante ans s'est donc bien voulue cette « apologétique optimiste de la modernité »⁷² insérée dans les débats suscités par l'émergence de ce que plus tard l'on baptisera génériquement la « science moderne ». L'histoire des sciences proposée par Fontenelle a donc toujours été une histoire militante, destinée à défendre des positions épistémologiques fortement controversées et qui se résument plus ou moins, quels qu'aient été par ailleurs les mérites que Fontenelle a su reconnaître à la science des Anciens, dans l'affirmation, la revendication de la singularité, de la spécificité de cette « science moderne » dont il est le premier historien⁷³. C'est pourquoi, plutôt que de lire cette histoire selon une logique purement interne, on doit l'interpréter comme la défense d'une position théorique qui a trouvé en partie à l'extérieur d'elle-même, dans ces grands débats que l'âge moderne a fait naître, les occasions et les inflexions de sa constitution. En même temps, en s'improvisant brillamment historien des sciences et « épistémologue », Fontenelle inaugurerait les principaux thèmes que la plupart des philosophes et savants du siècle des

⁷² La formule est empruntée à M. Fumaroli, *La Querelle...*, *op. cit.*, p. 12.

⁷³ Il faudrait ici montrer comment cette affirmation s'accommode fort bien d'un certain scepticisme et d'une grande prudence en ce qui concerne la mesure de la réelle portée ontologique de cette science.

Simone Mazauric

Lumières : d'Alembert, J. S. Bailly, Lavoisier, Condorcet, pour ne citer qu'eux, énonceront et orchestreront ensuite chacun à sa façon et dont il reste à rechercher ce qu'ils ont pu conserver de cette orientation polémique imposée si fortement par Fontenelle, dans l'exercice de sa fonction cardinale de secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences.

SIMONE MAZAURIC

REFLEXIONS SUR LA PREFACE DES *ELEMENTS* DE LA GEOMETRIE DE L'INFINI, CONTRIBUTION A UN SAVOIR DES FICTIONS

On ne peut pas dire que le genre de l'histoire des mathématiques était complètement ignoré lorsque Fontenelle écrit la vingtaine de pages de sa Préface aux *Eléments de la géométrie de l'infini*¹. Pascal avait déjà produit une histoire du problème de la roulette ; Leibniz avait rédigé une *Histoire et Origine du calcul différentiel*². Mais les histoires ne portaient alors que sur tel ou tel aspect extrêmement partiel des mathématiques ; certes, avec Fontenelle, on est encore loin de ce que fera Montucla qui produira une histoire générale des mathématiques³, mais les pages de la Préface développent toutefois l'ébauche d'une histoire de la géométrie de l'infini. Il est intéressant de regarder comment, à travers ce genre historique, qui permet à Fontenelle de parler au passé, c'est-à-dire à l'imparfait, l'auteur attaque, sous couvert d'un récit qui se déroule sur des millénaires, des mathématiciens beaucoup plus récents, comment il s'en prend à la bigoterie métaphysique de tel ou tel moderne parfaitement reconnaissable. L'histoire joue donc la fonction de masque d'une opération critique ; mais elle présente aussi quelques caractéristiques directes et positives : elle progresse ; elle est susceptible de brusques révolutions. Fontenelle montre la longue et lente surrection du concept

1 Je me suis servi du texte des *Eléments de la géométrie de l'infini* tel qu'il est paru, introduit par M. Blay et A. Niderst, Paris, Klincksieck, 1995. Quand je citerai la préface de cet ouvrage dont la première édition remonte à 1727, je me contenterai de la lettre initiale P, suivie du numéro de la page dans l'édition de 1995.

2 Que l'on peut lire, traduite par R. Szeftel Zylberbaum dans les *Cahiers de Fontenay*, I, 1975.

3 J.E. Montucla (1725-1799) publiera en 1758 les deux volumes de son *Histoire des mathématiques*. Il avait d'abord, lui aussi, commencé par scruter de près un problème partiel en publiant une *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*.

CORPUS, revue de philosophie

d'*infini*, entrecoupée de passages décisifs où cette marche semble s'accélérer. Mais ce qui frappe alors, c'est l'articulation de la temporalité qui est mise en place : sous la complexité du calcul lié à l'infini, apparaissent des schèmes beaucoup plus simples qui ne sont autres que ceux de la ville engloutie et de l'arbre. Il faudra s'interroger sur le rapport de ces deux lignes, conceptuelle et métaphorique ; mais leur jeu se complique dès lors que le calcul qui conduit aux vérités se distingue étrangement chez Fontenelle de celles-ci, comme l'expérience se distingue en physique des vérités qu'on y établit. Cette analogie donne un singulier éclairage tant sur ce qu'il convient d'appeler un calcul que sur ce que peut être une expérience, qui perd ainsi toute naturalité, immédiateté et devient assez étrangement indéfiniment historique. Il faut tenter de mesurer les apports originaux que Fontenelle⁴, pris dans la fiction, autant qu'il cherche à prendre les autres dans son jeu, livre sur un thème dont les classiques ont su user, qu'ils ont su penser jusqu'à un certain point, mais auquel ils n'ont pas su donner une présentation systématique.

I. Fontenelle fait partir la question de l'infini en mathématique du traitement de l'incommensurabilité de la diagonale au côté du carré. Il présente plusieurs remarques. D'abord que la découverte de l'irrationnel par les Grecs est une certaine façon de découvrir l'infini, quoiqu'ils ne s'en rendissent pas compte. L'histoire devient alors une gigantesque projection : on sait ce qu'ils ne savent pas ; mais ce non savoir produit déjà ses effets, quoiqu'ils ne soient pas aperçus. Les géométries des Anciens sont travaillées sans le savoir par un concept qu'elles ne savent pas formuler. Fontenelle tombe alors dans le travers de Socrate qui, dans le *Ménon*, sur ce même problème de la duplication du carré, prétend faire la démonstration devant Ménon que le petit esclave sait déjà, quoique sur un certain

⁴ Bentham, dont l'œuvre est le point de départ d'une théorie systématique des fictions, ne fait aucune allusion à Fontenelle ; ce qui eût été inconcevable un demi-siècle plus tôt, tant l'auteur était connu en Angleterre ; cet oubli est sans doute un dommage pour l'histoire que le père de l'utilitarisme trace de ce mouvement.

mode qui n'est pas celui de la représentation consciente, ce que le géomètre peut représenter consciemment. Mais Fontenelle fait dire aux anciens géomètres beaucoup plus que ce que Socrate fait dire à l'esclave : il parle imprudemment de nombres incommensurables. Or l'incommensurabilité de la diagonale au côté du carré n'est pas un nombre pour un ancien géomètre grec⁵ ; l'eût-elle été que, d'une certaine façon, on l'aurait résolue à la façon des modernes, qui transforment en solution ce qui précisément fait problème. Ecrire « racine de 2 » revient à créer une forme en un lieu qui ne désigne qu'une espèce de vide.

Ainsi, de la même façon que Descartes pouvait imaginer, dans l'acte de percevoir, une géométrie naturelle à l'œuvre dans l'esprit qui perçoit, encore que le sujet n'en sût rien, il y a chez Fontenelle une histoire naturelle, puisque les concepts sont déjà en place, préformés et en quelque sorte emboîtés les uns dans les autres ; simplement nous sommes désormais mieux placés pour les voir que les Anciens, qui les subissaient sans autre conscience qu'affective. Or de même que l'on peut critiquer la notion de *géométrie naturelle* chez Descartes, comme l'a fait Berkeley dans ses réflexions sur la *Dioptrique* de Descartes, telles qu'elles apparaissent dans la *Nouvelle théorie de la vision*, on peut critiquer cette idée d'histoire naturelle et sa pratique⁶ comme une projection du savoir moderne sur le passé ainsi utilisé comme simple miroir : les Anciens savaient déjà ce que nous savons, mais ils ne savaient pas qu'ils le savaient ; ce qui

5 Les historiens modernes de la philosophie des mathématiques chez Platon l'ont parfaitement établi. Ils ont mis en garde contre la traduction trop immédiate d'*arithmos* par *nombre* ; Pritchard établit avec finesse que Platon ne connaissait pas, comme on l'a imprudemment affirmé, les nombres irrationnels ; il ne connaissait par conséquent pas non plus les nombres naturels. Pritchard écrit dans *Plato's Philosophy of Mathematics* (Academia Verlag, Sankt Augustin, 1995, p. 15, p. 21) qu'il pense possible d'établir que « Platon ne signifie nullement par *arithmos* ce que nous entendons par *nombre* ». Il est clair qu'il a raison.

6 Qui, en héritage lointain de Pline, traverseront le siècle. Hume écrira une *Histoire naturelle de la religion* ; Buffon, une *Histoire naturelle de l'homme*, etc.

CORPUS, revue de philosophie

est une étrange façon de traiter l'ignorance des autres. Par une singulière humilité, on leur prête notre savoir, que l'on accompagne d'une simple incapacité, pour eux, de s'en apercevoir. L'histoire a donc pour structure l'enveloppement et le développement qui fonctionnent en sens inverse.

L'inconscience des Anciens n'est pas une simple ignorance ; elle est une stratégie d'évitement : « les Anciens évitaient (les nombres incommensurables) avec beaucoup d'art dans la solution des problèmes et ne les y admettaient point ». C'est une volonté quasi délibérée quoique inconsciente qui anime les Anciens, lesquels sont dotés du savoir de ce qu'ils font s'ils ne savent pas la nature des objets et des opérations qu'ils contournent. D'une manière plus équivoque encore, Fontenelle suggère qu'ils pouvaient avoir soupçonné que « les nombres irrationnels se trouvaient en une quantité sans comparaison plus grande que les nombres rationnels et ordinaires ». Il aurait pu employer le présent pour le dire s'il se fût agi d'une propriété éternelle des nombres ; l'événementialité indiquée au passé signifie que les Anciens, s'ils n'ont directement pris conscience de ce fait, auraient du moins pu le faire. Le passé n'est décidément qu'un manque comblé par le présent et les Anciens ne sont anciens que par une stratégie d'évitement de la modernité.

Sur le deuxième point, Fontenelle se montre plus subtil, car, lecteur de Leibniz, il sait que la symbolique des nombres dont on n'a pas une claire intelligence n'en permet pas moins la résolution de problèmes. Les mathématiciens de son temps ont appris à retourner un obstacle en solution, pourvu qu'ils ne soient pas trop exigeants en matière de représentation de ce qu'ils écrivent avec une rigueur pourtant parfaite et pourvu qu'ils adoptent les principes fondamentaux les plus choquants⁷. Fontenelle suggère alors que les mathématiciens ne connaissent pas mieux que les Anciens les nombres incommensurables « mais que l'on s'est familiarisé avec eux à force de les rencontrer ». La familiarité vaut savoir quoiqu'elle n'en soit pas

⁷ Ainsi, dans le nouveau principe d'identité, A n'est plus tout à fait A, mais ne diffère de A que de la quantité la plus petite qu'il se peut. Comment toutefois identifier cette quantité si petite ?

un au sens strict. Il faudra se souvenir de ce point pour ne pas se faire une idée trop naïve du « progrès » affirmé par Fontenelle et comprendre sur quoi il porte exactement. Mais il faut aller plus loin et lever en partie l'équivoque de la phrase qui remarquait la plus grande quantité de nombres incommensurables par rapport aux autres ; remarquée ou pas par les Anciens, c'est cette quantité qui fait que la familiarité dont on vient de parler est en quelque sorte forcée. Encore une fois, ce n'est pas parce que les objets ne sont pas remarqués qu'ils restent sans effet ; il y a un certain « platonisme » fontenellien en mathématiques, puisque ce sont les objets eux-mêmes qui exercent leur effet sur les esprits.

Les deux autres exemples que prend Fontenelle pour illustrer la géométrie des infinis des anciens Grecs permettraient des commentaires très voisins des précédents. Simplement l'exemple des angles corniculaires, constitués par des côtés courbes et qui peuvent donner lieu à une mesure inférieure à zéro, fait évidemment penser à Newton qui en avait renouvelé l'usage. Un angle, constitué par une courbe et sa tangente en un point, peut offrir l'occasion de divisions infinies qui sont toutefois inférieures à zéro, puisque la tangente à cette infinité de courbes qui le divisent peut être la même. On voit ici que, sous le nom d'Archimède, « ce rare génie » qui « perçoit déjà dans l'abîme de l'infini », il faut entendre Newton ou Leibniz, d'autant que ce qui est relaté de la mesure du cercle ne fait guère état de la méthode d'encadrement qui était celle d'Archimède dans son fameux *Traité*. Loin de confondre le cercle avec un polygone d'une infinité de côtés, Archimède soumet le cercle à un encadrement entre un polygone inscrit dans ce cercle et un polygone exinscrit, qui ne fait que l'insérer dans un système de tangentes le plus étroit possible.

II. Que les noms des Anciens ne soient que des prête-noms pour traiter d'auteurs plus récents, on en a aussitôt la preuve dans le paragraphe qui suit les exemples prétendus des mathématiques grecques. Comment ne reconnaîtrait-on pas la position même de Descartes dans le paragraphe qui décrit en apparence le renouveau au XVI^e siècle des études des mathématiciens grecs liées à la traduction d'Archimède par

CORPUS, revue de philosophie

Commandino ? On accorde à Descartes le mérite d'une lecture d'Archimède, mais de façon très sibylline, on suggère qu'« un peu de préjugé ne pouvait manquer de se mêler au respect légitime qu'on devait (aux mathématiciens grecs) ». Et le texte se poursuit entièrement par antiphrase, tournant les prétentions de la philosophie de Descartes de nous délivrer du préjugé et de l'autorité des maîtres contre la façon bigote dont l'auteur de la *Géométrie* faisait des mathématiques, en particulier quand elles touchaient à l'infini⁸. Comment ne pas trouver un écho des *Principes*, qui posait le précepte de « ne point tâcher de comprendre l'infini » et de ne « s'embarrasser jamais dans les disputes de l'infini » (I, 26), peut-être aussi de quelques lettres de Descartes⁹ dans ce texte de Fontenelle : « Ce qu'ils [les géomètres grecs retraduits et relus à la Renaissance et au XVII^e siècle] avaient admis de l'Infini, on n'eût pas de peine à l'admettre, présenté par les Maîtres, mais on l'admettait en quelque sorte par force, parce qu'on y était conduit par des guides révérends, aussi bien que par la suite nécessaire des démonstrations, et quand on y était arrivé, on s'arrêtait avec une espèce d'effroi et de sainte horreur. On n'eût pas eu l'audace de faire un pas de plus. On regardait l'Infini comme un mystère qu'il fallait respecter et qu'il n'était pas permis d'approfondir. Il est vrai que cette timidité était fort excusable par l'extrême disproportion que l'esprit humain sent toujours entre lui et un si grand objet » (p. 42-43) ? Comment la dernière notation ne ferait-elle pas penser, quoique de façon allusive, à l'une des « démonstrations »¹⁰ par Descartes de l'existence de Dieu ? Derrière une histoire fictive, faite de sentiments, d'interdits, apparemment projetés loin dans le passé se jouent des valorisations très réelles de penseurs situés à proximité de Fontenelle. Il faut qu'apparaisse, par une certaine absence, que

8 Dans les *Principes*, il demandait que l'on réservât « à Dieu seul le nom d'infini » (I, 27). Voir lettre à Morus du 5 février 1649.

9 A Mersenne, 15 avril 1630, 11 novembre 1640, 28 janvier 1641 ; à Hyperaspites, 1^{er} août 1641 ; à Mesland, 2 mars 1644.

10 Celle que l'on trouve dans la Troisième Méditation, qui s'appuie sur l'idée d'infini pour prouver une réalité effectivement sans limites.

Descartes –qui n’est que très modestement cité dans cette Préface–, comme Galilée d’ailleurs –et cet « oubli » est plus injuste encore–, ne laisse aucun titre dans les éléments de la géométrie de l’infini. Fontenelle retourne les valeurs cartésiennes : là où Descartes affichait un certain mépris pour Cavalieri, dont il disait qu’il ne faisait autre chose « que de démontrer, par un nouveau moyen, des choses qui ont déjà été démontrées par d’autres » (à Mersenne, avril 1646), et pour Roberval¹¹, Fontenelle présente un éloge appuyé de Cavalieri et de Roberval, qu’il laisse narrer comment il a gaspillé un titre d’invention par sa propre faute¹². Il trouve même le moyen de lancer une nouvelle pointe à l’encontre de Descartes, lors de son éloge de Cavalieri, car il ne peut ignorer que le moyen par lequel Cavalieri est censé édulcorer son effroi pour l’infini ou la crainte qu’il est censé provoquer chez le lecteur, soit la distinction entre l’*infini* et l’*indéfini*, se trouve aussi chez Descartes où il relève de la même critique. L’infini « se masque le plus souvent sous le nom d’*Indéfini*, terme plus doux en apparence, mais qui bien entendu ou ne signifie que la même chose, ou ne signifie rien » (p. 43). Fontenelle raie d’un trait de plume les subtiles distinctions de l’*infini* réservé à Dieu et de l’*indéfini*, destiné à nous rappeler que notre entendement est fini et à décourager en nous les prétentions de connaissance absolue. Mais si l’on voulait établir une différence entre ne pas voir le terme d’une suite ou d’une série et savoir qu’il n’y en a pas, il faudrait établir, comme nous le verrons, avec Fontenelle, Pascal et Leibniz, que l’on peut savoir qu’il n’y en a pas, qu’on peut le savoir certainement, quoiqu’on ne le voie pas ; ce qui ne gêne en rien la connaissance.

Le moment « cavalierien » de cette petite histoire de l’infini, dont Fontenelle prétend ne faire que marquer les principaux repères, est l’occasion de trois autres remarques. La première est que Fontenelle attend de la notion de l’*infini* qu’elle unifie les mathématiques ; ce point est intéressant et s’était particulièrement manifesté chez Leibniz et chez Roberval ; on sait en effet que Leibniz loue Roberval d’avoir cherché à réduire

¹¹ Ne serait-ce que dans la même lettre sur la rectification de la cycloïde.

¹² En imaginant que l’on pût dissimuler longuement aux chercheurs de son temps des découvertes et mêmes des techniques de découverte.

CORPUS, revue de philosophie

le nombre des axiomes et, par ce moyen, d'avoir mieux unifié le système des propositions mathématiques¹³. Il est clair que le nouveau calcul de l'infini, sous sa forme cavalérienne, qui pose des passages entre des réalités tenues jusqu'à lui pour hétérogènes, le point, la ligne, le plan, le solide, unifie, à sa façon et en un autre sens, de vastes pans des mathématiques. Que ce soit par la règle¹⁴ et les proportions cavalériennes, par les sommes triangulaires ou pyramidales pascaliennes, par les fluxions de divers ordres, chez Newton, ou par les différences leibniziennes, les mathématiques parviennent à s'unifier. La seconde remarque relève d'une conception sans doute beaucoup trop simple de la vérité, à nos yeux certes, mais déjà dans le premier quart du XVIII^e siècle qui est celui de la rédaction et de la publication de l'ouvrage. Certes, l'une des façons de justifier le nouveau calcul de sommation d'une infinité de grandeurs pour obtenir d'autres grandeurs qui paraissaient hétérogènes est de montrer que l'on peut les obtenir, quoique de façon plus coûteuse en efforts, par d'anciennes méthodes. La vérité est une et supporte d'être démontrée par des chemins différents. « Telle est la nature des vérités qu'elles sont toujours prêtes à recevoir parmi elles d'autres vérités et leur laissent pour ainsi dire des places qu'elles n'ont qu'à venir prendre » (p. 44). L'idée de topique de la vérité est intéressante, mais elle aurait dû être précisée, d'autant que le calcul infinitésimal lui permettait cette précision. Il semble bien en effet que les vérités n'aient pas l'homogénéité facile que leur suppose Fontenelle, comme si l'on pouvait passer, « par un certain ordre naturel, par une liaison facile qui se trouve entre les propositions anciennes et les nouvelles ». Il en va des propositions nouvelles comme d'une perspective nouvelle qu'elles prennent sur les anciennes propositions, lesquelles sont mises en scène autrement. Je ne parle pas ici seulement de la façon dont Hilbert et les autres mathématiciens formalistes mettront en scène d'autres théorèmes du passé, ceux de Desargues par exemple ou de Pascal, c'est-à-dire en reléguant leur position qui semblait

¹³ *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, L. IV, chap. VII, §1.

¹⁴ Cette règle par laquelle Cavalieri balaie les surfaces et les volumes inconnus pour repérer leur rapport avec des surfaces connues.

extrêmement fondamentale en simples annexes à des positions d'espaces beaucoup plus généraux ; le renversement de l'importance est ici patent et accompagne généralement la surrection de vérités nouvelles qui délogent les anciennes et les rendent secondaires et comme méprisables. Je parle aussi du jeu de transplantations et de mises en scène que l'on trouve chez les géomètres de l'infini, quand ils passent de considérations statiques ou dynamiques à des considérations arithmétiques et, de là, à des considérations géométriques, qui touchent le plan puis les figures à trois dimensions. Les démonstrations, qu'elles soient celles de Pascal ou de Roberval, prennent l'allure de représentation théâtrale, avec, pour certaines d'entre elles, la majesté d'un lever de rideau¹⁵. Fontenelle, lecteur de Leibniz, aurait sans doute pu préciser que l'enveloppement dont il parle d'une « grande et vaste théorie » liée à l'infini, est celui de théâtres emboîtés les uns dans les autres, comme on voit Hamlet convier des comédiens sur la scène pour une autre scène encore, sans que l'on puisse, en droit, supposer un terme au processus.

Mais il reste une troisième remarque à faire, qui est comme la réplique de ce qu'il avait déjà remarqué entre Leibniz et Newton, auxquels il fera une brève allusion dans la Préface même. L'inventeur d'une méthode ou d'un concept n'est pas toujours celui qui publie le premier ; l'intérêt de la remarque de Fontenelle qui, sur ce point cite longuement Roberval qu'il laisse s'exprimer presque sans y ajouter son propre jugement, c'est qu'elle problématise la notion d'*inventeur* et ne la tient pas pour une donnée. Ce n'est pas parce qu'on parle de la méthode de Cavalieri que cette attribution est juste en ce qu'elle désignerait son premier concepteur. En accord avec Roberval, Fontenelle ne dit toutefois pas que la gloire, qui paraît illégitime, n'a pas sa nécessité. Le point est subtil et nous met devant un véritable problème : qu'est-ce qui fait que l'on attribue un théorème, une méthode ou un concept à tel auteur doté d'un nom propre plutôt qu'à tel autre ? Fontenelle a bien son idée sur la question et c'est pour cela qu'il laisse parler Roberval, qui avait cru pouvoir jouer

¹⁵ Il faut lire par exemple les théorèmes qui président au calcul du centre de gravité de la roulette chez Pascal.

au plus fin avec la nécessité historique. Nous savons déjà que Fontenelle sacrifie à un certain « platonisme » mathématique. Il croit volontiers que les objets mathématiques existent et exigent par eux-mêmes, indépendamment des actes des mathématiciens qui les posent. Roberval a envisagé comme un secret personnel ce qui était un enveloppement beaucoup plus essentiel. Toutefois la malice de Fontenelle va plus loin encore quand il suggère que c'est *post mortem* et, par exemple, en 1693 que la « géométrie de Cavalerius » pourrait bien s'appeler *géométrie de Roberval*. Il ne dépend pas de l'auteur d'une géométrie d'attribuer son nom à « sa » géométrie ; ce sont les besoins de la postérité qui en décident pour des raisons qui n'appartiennent pas à l'auteur. Ainsi est-ce bien par une espèce de mirage rétrospectif que l'on attribue la paternité d'une théorie à l'un ou à l'autre. Fontenelle voit la « fallace », comme on disait encore de son temps, mais il ne l'interroge pas dans sa nécessité, lui-même étant trop prisonnier des pièges de la rétroactivité du vrai, qui choisit son passé en fonction des intérêts du présent, et selon le schéma très simpliste d'un développement.

III. La conception que Fontenelle se fait des mathématiques vaut d'être soulignée. A première vue, elle semble tout à fait contradictoire puisque, d'une part, l'auteur l'affirme dans des termes que n'auraient démentis ni Pascal, dans la *Préface pour le traité sur le vide*¹⁶, ni Hegel, qui aurait pu y trouver une insistance particulière sur la nécessité du processus¹⁷ :

16 « Considérons que, si [les Anciens] fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avaient reçues, et que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offraient, ils se seraient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leur invention » (Pascal, *Œuvres complètes*, Paris, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1964, p. 532).

17 Hegel a pensé le développement des connaissances sur le même « modèle » du bourgeonnement de la plante et de l'épanouissement de sa fleur ; ce qui est une manière d'indiquer qu'il ne faut pas se méprendre sur le type de nécessité qui est à l'œuvre dans le développement des connaissances et sur le type de « logique » qui s'y développe.

« chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées, et quand son tour pour éclore est venu » (p. 47) ; d'autre part, Fontenelle affirme en des termes presque enthousiastes une *révolution* dans le calcul qui met en jeu l'infini : « c'est là, dit-il, en parlant expressément de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle, soit de l'époque de Newton et de Leibniz ainsi que de la génération qui les a immédiatement suivis, celle des Bernoulli, des Marquis de l'Hôpital, des Varignon, c'est là l'époque d'une révolution presque totale arrivée dans la géométrie » (p. 47-48). Ce mot de « révolution », parfaitement jubilatoire ici, est absolument étonnant, presque trois quarts de siècle avant que Kant ne le reprenne à son compte pour définir les passages décisifs qui, dans une science, consacrent son indépendance de méthode et la rendent propre à être utilement critiquée. Le mot de *révolution*, dans les premières années du XVIII^e siècle, n'a pas forcément bonne presse car il est, pour tous les esprits, synonyme ou solidaire de l'épisode de la dictature de Cromwell que l'Angleterre a connue après la mise à mort de Charles I^{er}. Ici, dans le domaine des sciences, la révolution est incontestablement « heureuse » : seuls sont véritablement malencontreux ceux qui n'en jouent pas le jeu, et curieusement Leibniz se fait ici reprendre pour avoir « chancelé ». Mais comment concilier cette conception progressive qui suppose une cumulation du savoir et une finalisation qui fait reculer toujours davantage les anciennes limites, avec les ruptures et les renversements d'une révolution ?

Le platonisme, qui caractérise la conception que Fontenelle se fait des objets mathématiques, s'étend tout particulièrement à l'infini. Ou plutôt il y a un moment platonicien des notions lorsqu'elles paraissent se renverser de constructions en objets qui semblent venir s'imposer avec autorité aux conceptions dont ils deviennent la règle réelle ; ce renversement du concept s'accompagne d'un renversement dans les affects, puisqu'on passe de la crainte qui affectait encore Cavalieri à sa complète absence chez Wallis.

Passons sur le caractère complètement artificiel et radicalement recomposé de cette histoire. Pourquoi distinguer un moment « Wallis » alors que Fontenelle ne dit mot du travail

CORPUS, revue de philosophie

de Galilée dont la jubilation quand il traite de l'*infini* et même *des infinis* l'emporte évidemment sur la crainte¹⁸ ? On ne voit pas non plus Pascal tellement craintif lorsqu'il manipule ses ordres d'infinité en mathématicien ; il se tiendrait même plutôt dans la même *hybris* que Galilée. Mais il faut comprendre ce que Fontenelle poursuit à travers cette histoire, quand bien même il serait à la recherche d'une fiction. Il veut que sa notion d'*infini* s'unifie tout d'un coup, à partir de travaux divers où il est rencontré sous des aspects différents ; vient un moment où l'on reconnaît que le problème des tangentes est l'inverse de celui des quadratures, où le petit triangle différentiel est repéré par Pascal, par Leibniz, par Barrow, par Newton, pour résoudre toutes sortes de problèmes concernant l'infini. L'infini, d'adversaire et d'obstacle au calcul, se renverse en allié : c'est le moment, par exemple, où ce qui est infiniment proche devient identique ou, plus exactement, peut être tenu pour tel. La confluence des méthodes, des concepts, donne l'impression que l'on s'adresse à un objet commun ; l'infini, comme objet commun, finit par s'imposer et devenir une espèce de règle de tous les actes que l'on fait dans sa direction. D'objet de crainte, de supputation d'une unité ou d'une filiation purement nominale, l'infini se substantive et se pose comme un véritable être, qui conditionne une ère nouvelle en mathématiques. Fontenelle ne parle nullement la langue des fictions, qui était celle de Leibniz à l'égard de ses petites différences dont il déclarait n'être pas amoureux, mais il évoque un véritable renversement substantiel : « tous ces grands hommes – Descartes, Fermat, Pascal, Barrow, Mercator, Wallis-, chacun en suivant sa route particulière, se trouvaient conduits ou à l'Infini, ou sur le bord de l'Infini. Il perçoit de toutes parts, il poursuivait

18 Quand bien même les remarques de Galilée s'achèveraient par des conseils de prudence et de rigueur, elles trahissent une jubilation de l'auteur, manifeste dans les propos de Salviati, qui prend un évident plaisir à déconcerter Simplicio. Comment, chez Pascal, ne trouverions-nous pas la même jubilation dans l'expression d'un fragment comme celui-ci : « Incompréhensible. Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être. Le nombre infini, un espace infini égal au fini » (Laf., 149, Le Seuil, p. 521) ?

partout les géomètres et ne leur laissait pas la liberté d'échapper ». D'être recherché, l'infini se renverse tout d'un coup en entité transcendante ; Fontenelle aurait pu parler le langage des fictions : c'est le langage du *sublime* qui est promu, suivant en cela le langage de Roberval : « Dès que le calcul différentiel eut paru, tous les grands géomètres entrèrent avec ardeur dans les routes qui venaient d'être ouvertes et y marchèrent à pas de géant, l'Infini éleva tout à une sublimité et en même temps amena tout à une facilité, dont on n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance » (p. 47). Fontenelle veut croire à la révolution : il ne voit pas l'effet de miroir et ne paraît pas le prendre en compte. Ce que rate ici en partie Fontenelle, peut-être dupe de l'unicité d'un mot qui lui permet d'unifier en apparence des entités différentes, c'est l'aspect « construit » de l'infini ; l'infini n'est pas « reconnu » à proprement parler : son unité est façonnée à partir d'efforts épars. En sacrifiant au mythe de la reconnaissance, Fontenelle se dirige en sens inverse de l'inspection des lignes de suture que nécessiterait la théorie des fictions aux prises avec la notion d'*infini*. A moins qu'il ne veuille dire que la notion apparaît fictivement comme donnée à une certaine étape de son développement, de telle sorte qu'un seuil soit franchi et que l'on reparte à d'autres conditions ; mais en présentant l'infini dans une espèce de prestance et de sublimité platoniciennes, il masque, par la fiction du développement que reconnaîtraient graduellement les mathématiciens, le travail de composition systématique de la notion. Quand on refuse le principe pénible de la couture de pièces rapportées et hétérogènes, on est contraint à un type d'inconscient qui relève du coup de force : « Tu possèdes déjà ce concept, mais tu ne sais pas que tu l'as » : c'est la méthode socratique dans laquelle je ne sais par quel euphémisme, on a souvent voulu voir un modèle de douceur en omettant de préciser à qui elle était destinée. Le progrès a besoin du dénominateur commun d'une notion stable dont des concepts divers cherchent à s'emparer.

IV. Il ne faut toutefois pas trop vite conclure à un simple ratage de la théorie des fictions chez Fontenelle : comment serait-il possible, de la part d'un auteur qui a si finement médité Leibniz et qui a pu trouver, chez lui, un usage précis des

CORPUS, revue de philosophie

fictions, sinon une théorie de celles-ci laquelle ne verra le jour qu'à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle et se révélera d'ailleurs sans lendemain ?

L'idée intéressante que développe l'auteur des *Eléments de la géométrie de l'infini*, tournant l'autorité de l'invention de Leibniz contre les timidités de l'inventeur lui-même, c'est que l'infini, qui a pu passer pour une sorte d'entité fictive pour les mathématiciens, jusqu'à une date proche de celle de la Préface que nous expliquons, se révèle être en réalité une entité réelle. Fontenelle oppose une conception constructiviste de l'infini, qui se sert de cette notion comme on se sert d'échafaudage en architecture ou en maçonnerie, à la conception réelle que l'on est en mesure de s'en faire dans les décennies de préparation d'un ouvrage finalement paru en 1727. Et il dit, dans un langage que ne démentiront pas ceux qui tenteront d'élaborer une théorie des fictions : « Tout ce que la géométrie conçoit nécessaire est réel de la réalité qu'elle suppose dans son objet » (p. 50). Il y a donc, en géométrie, une réalité de supposition ; autrement dit, on peut, dans un discours, tenir pour réelles certaines entités, quand bien même elles n'auraient aucune existence empirique ; la réalité de certaines entités tient toute entière dans l'acte de « tenir celles-ci pour réelles ». Fontenelle cherche à démontrer qu'il n'est nullement impossible de tenir l'infini pour réel, contrairement à Leibniz qui avait vu dans les différentielles de simples auxiliaires du calcul, des intermédiaires susceptibles de s'effacer dès qu'on n'a plus besoin d'eux et qu'ils ont rempli leur office.

Il faut donc, d'une part, polémiquer contre l'inventeur des petites différences, c'est-à-dire contre celui qui, avec Newton, a fait franchir aux mathématiques le pas décisif qui va permettre de rectifier des courbes autrement impossibles à mesurer, de réaliser les quadratures de surfaces liées à des courbes que Descartes appelait « mécaniques » et qui passaient les possibilités de sa géométrie, ne recevant en elle aucune équation, de calculer des centres de gravité inaccessibles sans lui. Fontenelle reproche à Leibniz de n'avoir retenu comme valables, contre la logique même de son calcul, que les infiniment petits du premier ordre, rejetant tous les autres. Il attribue ce rejet à une crainte et à une façon de céder aux

adversaires du calcul, c'est-à-dire aux partisans d'une rationalité déjà périmée, comme celle que pourra encore développer, un peu plus tard, Berkeley quand, en 1734 dans *L'analyste* et en 1735 dans sa *Défense de la libre pensée en mathématiques*, il attaquera le calcul infinitésimal, tant sous sa forme leibnizienne que sous sa forme newtonienne. Ce rejet est arbitraire et s'il est vrai qu'il paraît avancé à l'encontre d'un principe de la raison et le fragiliser¹⁹, il n'en est pas moins dénoncé par Fontenelle comme producteur d'erreur. Car Leibniz est conduit à reprendre une image imprudente de Cavalieri, celle du grain de sable par rapport au monde. Or, si petit soit ce grain de sable par rapport au monde, il n'en est pas moins commensurable et l'on perd, par cette image, l'intérêt du calcul infinitésimal destiné à faire franchir des ordres hétérogènes et à manifester par là sa puissance.

Il est, au passage, une importante leçon à tirer de cette remarque de Fontenelle contre Leibniz. Helvétius dira, dans *De l'Esprit* (IV, I, note 4) : « On voit toujours, à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient ». Il paraît supposer que le premier inventeur est incontestablement celui qui est le mieux placé pour lui donner toute son ampleur. Or rien n'est plus faux ; et il réfute par avance cette remarque d'Helvétius qui fait illusion quand on la découvre : la reprise par un autre d'un principe déjà inventé peut le conduire plus loin que l'usage de son premier inventeur. Non seulement parce qu'il faudrait qu'il y eût un inventeur de quelque concept que ce soit, mais parce qu'on ne s'inscrit jamais que dans une galerie interminable d'efforts et de concepts, avant que l'objet d'un concept ne se retourne en notion plus stable et cohérente²⁰.

Fontenelle se fait fort d'être parvenu à la notion même d'*Infini* dont il tâche de « faire convenir les géomètres ». De stade

19 Le principe de contradiction perd évidemment de sa force et devient un simple usage de ce principe.

20 Je prends ici l'opposition du *concept* et de la *notion* dans un sens leibnizien ; le concept étant l'acte (psychologique) de s'emparer de la notion ; la notion étant l'idée même dans son objectivité, que le concept s'en saisisse ou non.

CORPUS, revue de philosophie

intermédiaire douteux, dont il s'agit de se débarrasser le plus vite qu'on peut dans les temps forts de la démonstration et pour obtenir des résultats, l'infini devient radicalement constitutif des mathématiques. On peut convertir ce qui apparaissait comme construction, voire simple auxiliaire de construction, en la bâtisse même et ce qui était entité fictive devient entité réelle. Fontenelle se montre par là radicalement indépendant de tout sensualisme ou de tout empirisme facile, et il réfère délibérément sa conception de la fiction à un ordonnancement des entités fictives à partir des entités réelles, se donnant la possibilité d'opérer des opérations inverses, comme le font les mathématiciens²¹, de la fiction en réalité.

L'argument principal de Fontenelle pour accorder le statut d'entité réelle à l'infini tient dans l'application d'un principe qu'il avait donné dans la Préface : la topique des vérités est telle que les anciennes laissent toujours des places vides aux nouvelles, quoique celles-ci, une fois découvertes, se relient facilement à celles qui sont déjà prises. Ainsi, il s'agit de prouver ce que Pascal savait déjà : que l'infini est un nombre, quoique l'auteur du fragment *Infini-rien* s'étonnât de ses étranges propriétés (il n'est ni pair ni impair²², ne répond pas à l'axiome d'Archimède²³, etc...). Comme il se trouve qu'on peut diviser un espace hyperbolique en parties finies égales, que quelque

21 Un grand nombre de problèmes mathématiques qui se sont montrés décisifs dans l'histoire des mathématiques sont des problèmes inverses : le problème de Bayes, qui porte sur la probabilité d'un événement ou d'une subséquence d'événements, étant donné un petit nombre de cas dont on dispose où il (elle) s'est produit(e) ou ne s'est pas produit(e), est le problème inverse du problème de Bernoulli : à partir de quel nombre de cas avons-nous une très grande chance d'avoir raison en assignant une probabilité à un cas donné ? Le problème des tangentes est le problème inverse des quadratures : cette remarque, devenue opérante, mettra sur la voie du calcul infinitésimal.

22 « Il est faux qu'il soit pair ; il est faux qu'il soit impair, car en ajoutant l'unité il ne change point de nature » (Lafuma, frag. 418, *Le Seuil*, p. 550).

23 Proposition que Pascal attribue à Euclide (*Le Seuil*, p. 354).

grandes ou quelque petites que soient ses parties, on en comptera une infinité pour mesurer l'intégralité de la surface, on peut dire que « l'infini est un nombre » ; et qu'il « doit être traité pour tel ». Fontenelle paraît tenir ces deux formules pour équivalentes *dans cet ordre*. Pascal et Leibniz avaient plutôt dit, en un sens moins réaliste, que l'infini est un nombre parce qu'on commence par le traiter comme tel. Il est curieux que Fontenelle veuille nier, par ce qui pourrait apparaître comme un dogmatisme ontologique, le caractère « anthropurgique »²⁴ des mathématiques, c'est-à-dire technique et fabriqué. Il ne tient pas le passage au miroir de cette technique comme illusoire, à la différence de Bentham, qui sait repérer dans la nature l'inversion fantasmatique des opérations humaines.

Si l'infini est un nombre, on peut néanmoins distinguer différents ordres d'infinis, hétérogènes les uns aux autres : les lignes, qui doivent être en nombre infini pour constituer des surfaces, sont hétérogènes aux surfaces qui doivent être en nombre infini pour constituer des volumes, lesquels doivent être en nombre infini pour constituer des sursolides, etc. On peut dire d'un infini qu'il est plus grand qu'un autre, qu'il est 2 fois, 3 fois, n fois, infiniment, un nombre infini de fois infiniment plus grand qu'un autre : c'est la preuve aux yeux de Fontenelle, plus téméraire que Galilée qui en avait déjà fait la remarque en l'assortissant de toutes sortes de conseils de prudence²⁵, que l'infini est un nombre.

24 J'emprunte ici l'expression à Bentham qui, dans *Chrestomathia*, distingue ce qui est physiurgique et paraît produit par la nature même, si tant est qu'une nature existe, et ce qui est « anthropurgique » et se trouve dans la dépendance des opérations et des techniques humaines.

25 Galilée avait déjà fait remarquer, sur les suites des nombres, qu'un infini permettait d'en engendrer un autre. A partir de la suite infinie des entiers, on peut produire la suite infinie des carrés ou des cubes, etc. Mais on se trouve embarrassé pour trancher si l'une des suites est plus grande que l'autre : la suite des carrés, par exemple, grandit à une vitesse prodigieuse : 1, 4, 9, 16, 25, 36, ... par rapport à 1, 2, 3, 4, 5, ... mais 1, 4, 9, 16, 25, ... ne sont que quelques nombres de la suite des entiers. Quelle suite est donc plus grande que l'autre et n'y a-t-il pas d'équivoque à parler de grandeur quand on applique le terme aux

CORPUS, revue de philosophie

Tournant habilement, comme à l'ordinaire, les auteurs contre eux-mêmes, Fontenelle distingue ce dont on peut être certain de ce qui est évident. Il n'y a aucune évidence qu'une infinité soit incommensurable à une autre et l'on ne peut s'en faire aucune représentation claire ; mais on peut en être certain par la démonstration et le calcul. Pascal avait demandé depuis longtemps que l'on ne fasse pas de ce que l'on ne peut concevoir la mesure des choses²⁶ et il prenait, pour le montrer, l'exemple de l'infini ; de même Leibniz, dans ses fameuses *Méditations*, présentait que les plus hautes vérités n'étaient ni claires ni

infinis ? Examinant cette difficulté, Salviati avait fini par déclarer : « A mes yeux, la seule issue possible est de dire que l'ensemble des nombres est infini, que le nombre des carrés est infini, et le nombre des racines pareillement ; que le total des nombres carrés n'est pas inférieur à l'ensemble des nombres, ni celui-ci supérieur à celui-là, et, finalement, que les attributs « égal », « plus grand » et « plus petit » n'ont pas de sens pour les quantités infinies, mais seulement pour les quantités finies » (Galilée, *Discours et démonstrations mathématiques concernant deux sciences nouvelles*, Paris, A. Colin, 1970, p. 31).

²⁶ Pascal, *Réflexions sur la géométrie en général. De l'esprit géométrique et de l'art de persuader*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1963, p. 352 : « Je me suis attaché à rechercher en eux [chez ceux qui ne pensent pas qu'il y ait une division à l'infini] quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un contenu divisible à l'infini : d'où ils concluent qu'il n'y ait pas divisible. C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement ; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible ; au lieu qu'il ne connaît naturellement que le mensonge, et qu'il ne doit prendre pour véritables que les choses dont le contraire lui paraît faux. Et c'est pourquoi toutes les fois qu'une proposition est inconcevable, il faut en suspendre le jugement et ne pas la nier à cette marque, mais en examiner le contraire ; et si on le trouve manifestement faux, on peut hardiment affirmer la première, tout incompréhensible qu'elle est ». En termes leibniziens : comme ils n'ont pas le concept, ils nient pour cette raison la notion.

distinctes, mais symboliques et aveugles²⁷ ; ainsi pouvons-nous calculer et même démontrer certainement des vérités qu'il nous est impossible de voir, fût-ce avec les yeux de l'esprit. Mais si, chez Pascal, la remarque servait d'abord à réfuter des négations, elle est, chez Fontenelle, un mode audacieux d'affirmation : on peut affirmer l'infini et lui donner transcendance et sublimité. N'est-ce pas passer d'un excès à l'autre ? Non ; mais il faut alors comprendre ce qui est exactement affirmé par Fontenelle.

V. Il ne s'agit nullement d'affirmer un infini métaphysique et de confondre la position substantive d'un infini mathématique avec la substantification délibérée de celui-ci. Fontenelle ne subordonne nullement l'infini mathématique à l'infini métaphysique, comme le faisait Descartes. On connaît l'appréciation de Merleau-Ponty sur Descartes, dans *L'œil et l'esprit* : qu'il se sert de la métaphysique pour se passer de la métaphysique et libérer la science de ces liens. C'est très exactement ce que conteste Fontenelle : si on fait dépendre la science de l'infini de la métaphysique de l'infini, on ne voit pas très bien comment on pourrait l'en libérer. Fontenelle veut bien admettre que « nous avons naturellement une certaine idée de l'infini, comme d'une

27 Leibniz G.W., *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, in : *Opuscules philosophiques* choisis par P. Schrecker, Paris, Vrin, 2001, p. 17-19 : « Le plus souvent et surtout si l'analyse est très longue, nous n'embrassons pas toute la nature de la chose à la fois ; nous substituons alors aux choses des signes dont, pour abrégé, nous avons coutume d'omettre l'explication dans le travail actuel de la pensée, sachant ou croyant que cette explication est en notre possession. Ainsi, lorsque je pense à un chiliogone, c'est-à-dire à un polygone de mille côtés, je ne considère pas toujours ce qu'est un côté, une égalité, le nombre mille (ou le cube de dix), mais je me sers mentalement de ces mots pour qu'ils tiennent lieu des idées que j'ai de ces choses –bien que, sans doute, j'aie le sens de ces mots confusément et imparfaitement présent à l'esprit- parce que j'ai conscience de posséder la signification de ces mots et que j'estime que l'explication n'est pas nécessaire pour le moment. J'appelle cette connaissance *aveugle* ou encore *symbolique* ; nous en faisons usage dans l'algèbre et dans l'arithmétique et presque en tout domaine ».

CORPUS, revue de philosophie

grandeur sans bornes en tout sens, qui comprend tout, hors de laquelle il n'y a rien » ; mais il conteste que cet infini métaphysique, qui pourrait n'avoir comme statut que celui d'un préjugé à une époque donnée, puisse servir de fondement à l'infini géométrique. Celui-ci, si substantivé soit-il, permet un traitement opératoire que n'autorise nullement l'infini métaphysique. C'est pourquoi l'indépendance de l'un et de l'autre doit être affirmée nettement : « On n'est pas en droit de tirer de l'infini métaphysique des objections contre le géométrique, qui n'est comptable que de ce qu'il renferme dans son idée, et nullement de ce qui n'appartient qu'à l'autre » (p. 53). Certes, de dépendance, il n'y en avait déjà plus guère chez Pascal, mais les arguments sur l'infini servaient encore à s'étonner de ce qui se passe dans la nature²⁸ et disposaient du moins à croire en Dieu. Ici, dans cette Préface, l'infini est présenté comme un obstacle à l'infini mathématique : « Je puis dire encore plus : l'infini métaphysique ne peut s'appliquer ni aux nombres, ni à l'étendue, il y devient un pur être de raison, dont la fausse idée ne sert qu'à nous troubler et à nous égarer » (P, 53). La consistance épistémologique d'une notion et même son renversement substantif ne doivent donc nullement se confondre avec une position ontologique. On peut bien être athée et être géomètre ; ce que, comme on le sait, contestait Descartes. Ainsi, on peut bien monter en une série progressive les figures mathématiques de l'infini, mais les figures métaphysiques de cet infini n'en font pas partie.

Il serait toutefois faux d'imaginer que cette substantialité de l'infini, qui ne doit pas être comprise à la façon de la

²⁸ Le traité des *Sommations des puissances numériques* s'achève ainsi : « Les points n'ajoutent rien aux lignes, les lignes aux surfaces, les surfaces aux solides ; ou –pour parler en nombres comme il convient dans un traité arithmétique- les racines ne comptent pas par rapport aux carrés, les carrés par rapport aux cubes et cubes par rapport aux carro-carrés. En sorte qu'on doit négliger comme nulles, les quantités d'ordre inférieur. J'ai tenu à ajouter ces quelques remarques, familières à ceux qui pratiquent les indivisibles, afin de faire ressortir la liaison, toujours admirable, que la nature éprise d'unité, établit entre les choses les plus éloignées en apparence ».

métaphysique cartésienne, soit sans intérêt pour penser l'expérience. On trouve chez Fontenelle une jubilation comparable à celle que nous trouvons chez Pascal en certaines pages, avec peut-être une « sagesse » méthodique, qui était celle de Newton, en certaines autres : si l'on a pratiqué le calcul de l'infini, « on arrivera aux plus grandes merveilles bien préparé, et sans cette espèce de surprise qui, dans le fond, n'est point honorable à une vraie science. C'est toujours un degré de lumière que de voir sûrement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets. Ainsi, quand les physiciens ont demandé comment se fait la génération perpétuelle des plantes et des animaux, qui sont des corps d'une organisation si admirable et si constante, ceux qui ont dit que ces corps sont déjà tout formés de la main du souverain Etre dans les graines ou dans les œufs, et qu'ils ne font que se développer, ont apporté dans la physique une connaissance nouvelle et utile, toute accompagnée qu'elle est de difficultés embarrassantes ; elles ne font pas abandonner le principe et on se contente d'admirer. Je remarquerai en passant que, dans cet exemple même, la principale difficulté vient de l'infini » (P, 55-56). Curieuse façon d'accommoder la méthode que Newton avait forgée en mathématiques pour se figurer se représenter au mieux les processus naturels²⁹ avec les hypothèses de la préformation que Fontenelle –sans paraître s'y enfermer lui-même– salue chez Leibniz. Le point est essentiel et éclaire quelque peu une idée

29 A la différence de Bayes qui ne cherche nullement à imiter l'objet dont il parle et qui cherche un type de vérité qui ne représente pas à proprement parler son objet, Newton sacrifiant à l'idéologie de l'imitation, explique dans le *De quadratura curvarum* de 1676 (in : *The Mathematical Papers of Isaac Newton*, vol.VIII, 1687-1722, ed. D.T. Whiteside, At the University Press, Cambridge, 1981, p. 107, p. 123) que la fabrication de son calcul est directement liée à une fonction de représentation qu'il veut la plus imitative possible des apparitions et disparitions à l'œuvre dans la nature, à tel point que les *Principia mathematica* de 1686 (*Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, trad. Marquise du Chastellet, Paris, Blanchard, 1966, T.I, p. 15) affirmeront avec une grande netteté que « la géométrie appartient en quelque chose à la mécanique ».

CORPUS, revue de philosophie

originale et paradoxale de Fontenelle, qui compare le calcul en mathématique à l'expérience en physique et en biologie. Comment comprendre ces remarques qui dépassent nettement le niveau de la simple analogie ?

VI. Après avoir soutenu que « le vrai est simple et clair », et que « quand notre manière d'y arriver est embarrassée est obscure, on peut dire qu'elle mène au vrai et n'est pas vraie » (P, 59), Fontenelle s'écarte prodigieusement de Leibniz en comparant le calcul à l'expérience et en réduisant les vérités produites par le calcul à des vérités d'expérience. Leibniz, en effet, avait distingué les *vérités de raison*, que le calcul ne cherche pas seulement à atteindre mais desquelles il procède en toute nécessité, des *vérités de fait*, qui sont contingentes. Comment le renversement opéré par Fontenelle par rapport à Leibniz est-il possible ?

Certes, Leibniz tenait les expériences pour des exemples de la thèse ou de la loi et il les prenait pour des sortes d'ecthèses, c'est-à-dire des cas singuliers auxquels on pourrait accorder une portée générale. Mais l'affirmation de Fontenelle est inverse ; et ce sont « les vérités produites seulement par le calcul » que l'on « pourrait traiter de vérités d'expérience » (P, 59). Sans doute cela veut-il dire que l'expérience n'a aucune espèce d'autonomie par rapport aux hypothèses et aux calculs qui la sous-tendent, qu'elle n'est pas leur « tout autre », immédiat, direct et originaire, qu'on se figure qu'elle est. Elle n'est pas plus immédiate et directe qu'un calcul et elle est, comme lui, liée à des tâtonnements et à une histoire –comme le suggérait Pascal³⁰–.

³⁰ Pascal écrit dans la *Préface pour le traité du vide* : « Les secrets de la nature sont cachés ; [...] Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement ; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion ». Mais elles ne varient pas qu'en nombre, et on lit par la suite que, « sur le sujet du vide, ils avaient droit de dire que la nature n'en souffrait pas, parce que toutes leurs expériences leur avaient toujours fait remarquer qu'elle l'abhorrait et ne le pouvait souffrir. Mais si les nouvelles expériences leur avaient été connues, peut-être auraient-ils trouvé sujet d'affirmer ce qu'ils ont eu sujet de nier par là

Cela veut dire aussi que le calcul a toujours quelque chose d'irrégulier et d'empirique, qu'il relève d'une sorte de technique par laquelle l'esprit s'expérimente et s'essaie lui-même. Qu'expérimenterait-il d'autre en géométrie ? « Car il n'y a, [en elle], pour ainsi dire, que ce que nous y avons mis, ce ne sont que les idées les plus claires que l'esprit humain puisse former sur la grandeur comparées ensemble et combinées d'une infinité de façons différentes » (P, 59). L'esprit ne peut donc faire, dans le calcul, s'il est de l'ordre de l'expérience, que l'expérience d'une sorte de passivité à soi.

Là intervient une affirmation originale et subtile de Fontenelle ; on peut imaginer que l'esprit se constitue avec ses propres produits qu'il introjecte. Après tout, Pascal l'avait déjà pensé de cet esprit qui, n'ayant pas de nature, est bien obligé de s'en constituer une et se la constitue par ses propres actes qu'il réfléchit sur lui-même et auxquels il s'identifie ; quitte à oublier qu'il l'a fait, ce qui lui fait parler alors faussement d'intuition. Par l'infini, l'esprit s'échappe à lui-même ; il crée des opérations qui, en quelque sorte, le dépassent ou par lesquelles il se dépasse lui-même. Par l'infini, l'esprit se redonne quelque naturalité. N'entendons pas que l'esprit constituerait l'idée d'*infini* par quelque expérience ; Fontenelle ne croit pas davantage que Leibniz à son origine naturelle par le biais de l'expérience. La naturalité de la notion d'infini vient d'ailleurs : de l'épreuve même que l'esprit fait de soi. De même qu'il éprouve, en physique par exemple, que la nature n'est jamais ni son œuvre, ni quelque chose qui mime son œuvre, mais quelque chose qui peut défier ses modes de représentation, encore qu'il parviendrait à un résultat juste³¹, l'esprit peut faire l'épreuve en

que le vide n'avait point encore paru ». Chaque époque a les expériences qu'elle mérite ; à la limite, on a les expériences que l'on veut. Il y a donc une temporalité des expériences et pas seulement de leur accumulation. Il eût été curieux que Pascal se contentât, sur l'expérience, d'un point de vue naturaliste qu'il récuse partout ailleurs. L'expérience n'est pas un contact intemporel avec les choses mais tout aussi historique et artificiel que le reste.

³¹ Hume, dans les *Dialogues sur la religion naturelle*, recourt à cet argument. Quand bien même on tomberait sur les lois qui paraissent

CORPUS, revue de philosophie

mathématique d'un vis-à-vis qui défie ses opérations et qu'il ne parvient pas à embrasser par les moyens de la représentation. En ce sens, il fait l'épreuve en lui-même de ce qu'on peut appeler une nature, par le biais de l'infini : « Que si la géométrie a toujours quelque obscurité essentielle, qu'on ne puisse dissiper, et ce sera uniquement, à ce que je crois, du côté de l'infini, c'est que, de ce côté-là la géométrie tient à la physique, à la nature des corps que nous connaissons peu » (P, 59). Etrange affirmation : comment la passivité à soi de l'esprit devient-elle la méconnaissance de la nature intime des corps ? A moins de supposer qu'il n'y ait pas de différence entre l'esprit et le corps : ce qui pourrait bien être l'affirmation implicite de Fontenelle. Elle se prend d'ailleurs en deux sens : matérialiste, qui était celui de Hobbes et sera bientôt celui de Hume qui parle indifféremment de l'âme et du corps ; mais aussi leibnizien, en ce que la matière pourrait bien être une sorte d'autolimitation des monades.

Il y a plus et nous rejoignons par là l'idée d'une autoconstitution de l'esprit par ses propres productions méthodiques et objectives. S'il se constitue par introjection de relations par lesquelles il se dépasse lui-même et s'il introduit en lui jusqu'à ce dépassement même ou son fantôme, l'esprit, du côté de l'infini, se rapporte, par la géométrie, « à une métaphysique trop élevée, dont il ne nous est permis que d'apercevoir quelques rayons » (P, 60). L'esprit peut se leurrer au point de se constituer en introduisant en lui son propre dépassement. Il s'agit non pas, encore une fois, de revenir à l'idée cartésienne d'une dépendance de la mathématique de l'infini à l'égard de la métaphysique de l'infini, mais plutôt de constitution d'une métaphysique encore inachevée et seulement espérée à partir de la mathématique de l'infini.

VII. Restent à explorer deux métaphores qui sous-tendent la géométrie de l'infini et qui relèvent évidemment d'une théorie des

conformes aux régularités de la nature, on ne peut être certain que la nature suive exactement les chemins de notre esprit qui y conduisent : il n'est pas sûr que les lois des phénomènes soient celles de leur représentation.

fictions, dans la mesure où elle s'intéresse à l'inévitable articulation des concepts et du langage.

La première métaphore est celle des villes englouties au pays de Huygens³², lorsque la mer envahit les polders de Hollande. Elle sert de « noyau » –pour recourir au terme de J.T. Desanti- à la représentation des nombres que nous connaissons et qui émergent d'un océan d'ignorance. « L'océan de l'infini a abîmé tous les nombres et toutes les grandeurs, dont il ne reste que les commensurables que nous puissions connaître parfaitement » (P, 57). Cette image des villes des Pays-Bas englouties sous les flots conserve, en dépit de ce que voulait Fontenelle, qui souhaitait ne garder que l'image platonicienne du recouvrement³³, l'idée d'un certain désastre, qui se concilie mal avec l'enthousiasme révolutionnaire ; Fontenelle a beau faire, l'image se venge comme par un retour du refoulé : chassée de ses terres, elle revient par les flots et représente comme un naufrage l'idée d'interminables coupures, qui permet de situer les nombres « entre » deux nombres donnés, si la métaphore conserve le moindre sens, car entre quel et quel nombre situerait-on un nombre imaginaire tel que $\sqrt{-1}$?³⁴ Il est vrai qu'il y a peu de nombres connus au prix de ceux que nous ne connaissons pas encore ; mais l'engloutissement donne l'idée d'une perte : or, avons-nous jamais « perdu » ces nombres ? Ne faudrait-il pas plutôt que nous nous imaginions les avoir « perdus » pour qu'ils nous deviennent essentiels ? Car fut-il un temps où nous les possédions ? Ne sont-ils pas à construire et à inventer ? Wallis travaille-t-il sur la mémoire et cherche-t-il à se

32 Il est piquant et ne saurait être fortuit que cette image serve d'introduction à une citation du *Cosmotheoros* de Huygens.

33 Il n'est pas non plus fortuit que le mythe de l'Atlantide soit développé par le théoricien de la réminiscence.

34 On voit au passage comment les langues qui ne peuvent dire que « between » ou « zwischen » sont moins adaptées encore que le français à la possibilité de représenter $\sqrt{-1}$, car « entre » suppose au moins trois termes ; or, quand bien même on ne répugnerait pas à lui trouver une représentation spatiale, il faut véritablement une autre dimension pour représenter un imaginaire.

CORPUS, revue de philosophie

ressouvenir ou fabrique-t-il des nombres ? L'idée de Fontenelle demeure que les nombres préexistent en quelque façon à la recherche et que le travail ne fait que les « retrouver », ce qui est contestable et ne semble que fabriquer une essence à partir de réalités saisies sous la simple identité nominale de *nombre*.

Chaotique en apparence par rapport à la précédente³⁵, moins contemplative qu'elle et beaucoup plus pragmatique, la métaphore de l'arbre est plus conforme au travail de recherche, qu'elle trame effectivement ; car le travail théorique, si complexe soit-il, paraît toujours sous-tendu par une démarche plus simple qui joue différentiellement par rapport au concept et sans laquelle il ne pourrait pourtant ni avancer ni s'organiser. La métaphore de l'arbre, que l'on trouve soit explicitement, comme chez Descartes ou Desargues, soit implicitement quoique en acte, comme chez Pascal ou Leibniz où elle scande réellement les problèmes de combinaisons ou de probabilités, trame le travail même de Fontenelle concernant la géométrie de l'infini. Fontenelle a voulu s'emparer du tronc et n'a d'abord considéré que la multiplicité indéfinie des brindilles, puis la pluralité des branches de plus en plus grosses qui l'ont abusé et qu'il a prises pour le tronc, jusqu'à ce qu'il lui paraisse avoir atteint, sans qu'il puisse encore en être sûr, le véritable tronc, et qu'il ait pu faire partir les mathématiques de l'infini de leur notion même.

Le jeu des deux métaphores nous situe au cœur de l'ambiguïté du traitement fontenellien des fictions. L'auteur de la Préface insiste sur la difficulté de se saisir du tronc à partir des brindilles, de sorte que si l'arbre est *ratio cognoscendi* de la connaissance de l'infini, il part des brindilles pour aller aux racines, quitte à subir un renversement lorsque le tronc est authentiquement atteint et que l'on peut réorganiser le savoir à partir de lui. La théorie des fictions, mieux assise chez Bentham à l'autre bout du siècle, insistera sur la réversibilité de l'arbre, sur celle de son image au moins, quand bien même il existerait, chez certains végétaux, une polyvalence des racines et des

35 Chaotiques les unes par rapport aux autres, les métaphores le sont nécessairement du point de vue logique. Les alliances d'images ne suivent pas le même type de relations que les concepts, quoique les premières sous-tendent les autres.

rameaux. Mais l'idée de Fontenelle –et là, nous retrouvons la ville engloutie-, c'est que la *ratio essendi* du processus au devant de laquelle marche la connaissance avant son retournement ou, si l'on préfère, sa révolution, est bien celle des racines ou du tronc aux brindilles, du germe à l'actualisation de l'arbre, qu'on le sache ou non.

VIII. Conclusions

1. Il est étrange de voir comment ce déchiffreur d'énigmes et cet inlassable pourfendeur de superstitions qu'est Fontenelle reste à mi-chemin du travail en mathématiques. Il esquisse une philosophie des fictions, commençant une critique, mais aussi sacrifiant à leur idéologie ; il assiste à l'inversion des objets mathématiques dans le miroir : il n'en décrit pas le processus et, par l'idée de *développement*, par l'idée d'*infini* qui se développerait prétendument identique à elle-même à partir de ses germes, il rate le moment proprement idéologique du travail du mathématicien. S'il se sert habilement de l'histoire, il ne fait pourtant pas la théorie des fictions dont il pouvait voir les traces les plus précises chez les mathématiciens qu'il analyse. Certes, il y a quelque paradoxe à traiter la théorie des fictions sur le modèle d'un progrès qui se développe en partant des classiques jusqu'à ceux qui, tardivement à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, ont tenté de l'élaborer systématiquement. Il y a toutefois une façon intéressante chez Fontenelle d'envisager le progrès, en recourant à Huygens qui se sert d'un schème élaboré en mathématique pour penser son propre développement, l'esprit retournant une pratique à l'égard des nombres sur lui-même pour se penser ; peut-être est-ce ainsi qu'il faut prendre son soupçon « que tout notre calcul ne roulait que sur les petits commencements des suites des nombres » (P, 57). Veut-il dire que cet art de la négligence de la plupart des termes des séries qu'a été jusqu'alors le calcul infinitésimal pourra se convertir en un art de les prendre plus complètement, voire tous, en compte ?

2. En tout cas, Fontenelle a sans aucun doute raison d'écrire l'histoire des sciences en fonction des intérêts d'un présent qu'il a contribué à forger ; quelques décennies plus tard,

CORPUS, revue de philosophie

D'Alembert suggèrera, plus délibérément, que l'on devrait écrire l'histoire à l'envers, non pas dans le sens du passé vers l'avenir, mais en s'enfonçant vers le passé, épousant ainsi sciemment la poussée de rétroaction du vrai. Mais l'un comme l'autre restent tributaires de la même idéologie : s'il est vrai que c'est le présent qui choisit ses théorèmes dans le passé, ce n'est pas nécessairement pour y découvrir une vérité enveloppée, comme le croira encore Hegel, mais plus souvent un leurre. C'est ainsi que Hilbert verra chez Desargues un théorème qui est tellement beau qu'il prend toutes les apparences de la vérité ; il n'en est pas moins faux. La beauté ne donne aucune espèce de garantie de vérité ; tout au contraire : elle paraît faite pour nous illusionner. Le chemin du vrai n'est pas celui d'une déhiscence ou d'une décapsulation progressives ; il apparaît tel seulement à celui qui projette sa vérité présente dans le passé et l'accroche imprudemment aux symboles de jadis. Sans doute toute histoire est-elle une fausse histoire, comme toute mémoire est une fausse mémoire, qui dépend des objectifs du présent. Mais il faut distinguer des *styles de mémoire*, qui font partie des styles de vérités que l'on considère au présent. La géométrie de l'infini, telle qu'elle se présente dans le premier quart du XVIII^e siècle, requiert un certain style de mémoire, qui n'est évidemment pas celui dont a besoin Hilbert quand il se rapporte à Desargues ou à Pascal ; non pas que le rapport de Hilbert au passé soit plus vrai ; il est incontestablement plus compliqué. Il requiert un autre style que celui de Fontenelle. Il faudrait pour compléter la fameuse philosophie des styles de G. Granger, explorer des *types de mémoire*. Nous ne voulons pas seulement dire que la mémoire est sélective et qu'elle ne retient injustement que quelques noms -ce que Fontenelle note judicieusement- ; nous voulons parler des modes de fonctionnement différents de la mémoire, chaque type de création appelant spécifiquement l'un d'eux. Certes l'idée n'est pas nouvelle et l'on trouve, tant chez Hegel que chez Nietzsche, une exploration de types d'histoires et de types de mémoires ; la psychanalyse a permis de raffiner encore ces catégories. Un travail comme celui de Fontenelle permet, de toute évidence, de rouvrir le dossier ; l'histoire que grave Fontenelle en préface de son travail sur l'infini, qui est difficile à identifier, est radicalement spécifique de ce travail et ne peut

accompagner que lui dans ses choix et ses partialités. Elle dispose à rendre attentif à chaque type d'histoire que suppose une activité de mathématique, quelle qu'elle soit. Dans le présent livre des *Eléments de la géométrie de l'infini*, il ne s'agit ni d'une activité créatrice en mathématiques, qui les ferait progresser sur un point ou sur un autre, ni d'une activité qui formaliserait les résultats et les démonstrations comme on verra apparaître ce type de travail à la fin du XIX^e siècle, ni d'un manuel car on ne pourrait guère apprendre le calcul infinitésimal dans un pareil livre ; il s'agit d'un livre conservatoire qui entend présenter synchroniquement ce qui a été acquis diachroniquement. Ce qui est intéressant ici, c'est l'histoire qu'il secrète ou plutôt ce qu'il secrète inévitablement sous le nom d'histoire.

3. Un problème plus raffiné que celui que j'ai commencé à mettre en œuvre pourrait consister à mettre en rapport, en opposition peut-être, l'histoire ébauchée dans la Préface avec l'histoire « réellement » utilisée dans l'ouvrage. Fontenelle fait-il, dans le corps des *Eléments*, l'histoire qui s'exprime dans sa *Préface* ? Mon propos, pour l'heure, était seulement d'esquisser le type d'histoire qui nous est proposé dans cette Préface en le référant plus ou moins explicitement à la théorie des fictions telle qu'elle sera élaborée à la fin du XVIII^e siècle.

4. La détection des styles de mémoire en relation avec les styles de vérité est aussi problématique à conduire que le repérage de ces derniers. Mais de même qu'une théorie des fictions n'a pas à céder devant quelque dogmatisme du vrai qui l'accuse de relativisme et de scepticisme, mais à entrer délibérément dans le jeu des conflits d'autorité de valeur, de même on ne doit pas craindre le fameux péché d'historicisme que la phénoménologie husserlienne ne manque pas d'assigner au type de recherche que nous préconisons. Il est clair que cette enquête passe par Fontenelle : il faudrait expliquer pourquoi la veine fontenellienne qui a tant inspiré les Anglais jusqu'au milieu du XVIII^e siècle s'est tarie et a cessé d'irriguer les recherches sur les fictions qui aurait pu en bénéficier pour faire une autre histoire que celle de Montucla.

QUI ETAIT FONTENELLE ?

L'éditeur des œuvres de Fontenelle a pu être épouvanté par la diversité des travaux de son auteur ; en sa longue existence de Fontenelle a parcouru d'un trait l'ensemble des sciences humaines : poésie, théâtre, mathématiques, physique, histoire, essais littéraires en tout genre : on peut plutôt chercher à quoi l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes habités* ne s'est pas appliqué, que ce à quoi il s'est appliqué. Nous proposerons une réflexion, qui à défaut d'être originale a l'avantage d'être une entrée en matière à la question : *Qui était Fontenelle ?*

Au siècle de Fontenelle on appelle philosophes les esprits qui s'intéressent aux preuves de l'existence de Dieu et qui se penchent sur le problème de l'immortalité de l'âme. L. Feuerbach dans son *Pierre Bayle* montre combien les esprits erraient en multipliant les preuves ; un jésuite qui croyait à l'accumulation par les preuves de l'existence de Dieu arriva à plus de 5. 000 preuves. Plus réservé de ce point de vue le P. Mersenne – un ami de Descartes – en découvrit 88 et crut même démontrer l'existence de la synthèse de la mathématique et de la religion dans les méandres de la pensée créatrice, calculant les ressorts de la *théodicée*. Certes, il y avait de grands esprits convaincus de la pureté de la religion, n'ayant pour soutien que l'Écriture Sainte et la foi et, comme Pascal, se satisfaisant de peu (« Il a donné une goutte de sang pour moi ») (étant bien entendu que le « peu » phénoménal est un infini nouménal). Fontenelle n'a suivi ni les uns, ni les autres. Il a donné un traité de l'existence de Dieu sans consistance, tout simplement parce que cela se faisait. Il n'a d'ailleurs compris ni Descartes, ni Leibniz. Descartes, justement irrité par la multiplication des preuves de l'existence de Dieu, avait en ses *Méditations de philosophie première* présenté deux preuves de l'existence de Dieu, l'une analytique, l'autre synthétique (et l'on pouvait rejeter la preuve synthétique par cela seul qu'elle présupposait l'idée de Dieu utilisée dans la preuve analytique). Fontenelle ne vit pas la portée *méthodique* de la *réduction* de la théologie « empirique » qu'on trouve chez Descartes qu'il devait par la suite cependant

CORPUS, revue de philosophie

défendre dans la ténébreuse affaire des tourbillons. Or, Descartes dans le domaine de la théologie spéculative, réduisant le discours à une seule dimension, avait tellement consolidé cette théologie spéculative que Kant put s'en servir pour alimenter du dedans l'Idéal de la raison pure. Précisons encore quelques points : jusqu'à Leibniz les systèmes philosophiques, quoique coordonnés, n'existent pas pour soi : la philosophie ne s'est pas encore développée pour soi ; il faudra attendre Wolf et Kant. De là le fait que la preuve de l'immortalité de l'âme (réciproque de la preuve de l'existence de Dieu, selon Feuerbach) est passablement embrouillée chez Fontenelle, prisonnier davantage encore que Descartes de l'ancienne conception de la philosophie qui remonte à Aristote.

On pourrait définir Fontenelle ainsi : il est possible de l'extraire ainsi que son œuvre philosophique (par exemple ses écrits de philosophie spéculative sur la liberté) du *corpus* philosophique, les choses demeureront ce qu'elles sont. On ne peut en dire évidemment de Descartes dont les recherches sont encore stimulantes (*Husserliana*, Bd. 1, §. 1-9). Mais ce point vidé il existe encore une autre manière d'être philosophe. D'une part il s'agit de la *vulgarisation* toujours utile (et ingrate pour l'auteur) dont Fontenelle s'acquitta dans ses essais de géométrie et dans d'autres œuvres : sa *Préface à l'analyse des infiniment petits* est à cet égard un chef d'œuvre qui réunit ce qu'il y a de bon chez Newton, Leibniz et les Anciens (*aut maximis aut minimis*). Ajoutons que Fontenelle n'était pas querelleur ; il convint d'assez bonne grâce que « Monsieur de Leibniz » avait du génie et après de longues recherches il souligna la supériorité de la méthode du souverain Leibniz. Encore une autre manière d'accéder à la condition de philosophe. Quoique caustique et la répartie vive, il était affable et bienfaisant comme l'a montré Alain Niderst, et ne se flattait pas d'être le neveu du « grand » Corneille. Il n'avait pas seulement l'esprit *galant*, mais *beau*, donc orné des vertus les plus rares et il ne pensait pas devoir donner de la *générosité* une définition aussi recherchée que celle de Descartes, croyant qu'elle consistait à se tenir en une juste estime de soi-même. Il se proposait plutôt, sans trop résister à la galanterie, un code de bonne et expansive bonté morale, redoutant l'éthique tranchante et sublime qui sera seul amenée

à le dépasser. Fontenelle philosophe ? Des voix guidées par la science (et il est vrai que Fontenelle ne fut pas un grand « génie » comme Newton ou Leibniz) votent : non ! D'autres touchées par son « élégance » éthique se prononcent en un sens opposé. Dans cette alternative nous penchons pour le « non ».

Mais cette alternative mal résolue nous place devant un problème irritant : Fontenelle est-il un adepte du *doute méthodique* ? Mentionnons un fait singulier : pas une seule fois dans les *Méditations de philosophie première* Descartes ne se sert de l'expression *doute méthodique*. Ses interprètes s'en sont chargés pour lui. Récemment – en 1950 – dans son gros livre, fort impressionnant, *Le rationalisme de Descartes*, J. Laporte n'hésitait pas à insérer un chapitre intitulé : *Le doute méthodique*. J'ai jadis enseigné et montré comment se trouvait là une pétition de principe qui ruinait la première méditation et avec elle l'édifice cartésien (*Le Transcendantal et la pensée moderne*). Fontenelle n'a rien vu ; rien ne l'a choqué et chez ce cartésien on trouvera beaucoup de notions *méthodiques* sans définitions claires et précises. Ainsi pour intuition, substance, etc – que sais-je encore ? Mais l'idée de méthode emporte tout. Elle est parfois grossière, rarement philosophique. *Méthodique* signifie ainsi classement. Rarement un écrivain aura été aussi peu méthodique que de Fontenelle. Le tome IX de ses *Œuvres* comprend tout et n'importe quoi. Des poèmes, des notes, des esquisses – à ne pas mettre entre toutes les mains ; c'est la conclusion inédite d'une théodicée retournée suivant laquelle Dieu n'existe pas. *Les Éléments de géométrie de l'infini* paraissent relever d'un ordre supérieur ; mais c'est là l'effet d'une disposition alphabétique numérique (du 1 au 1 500) et nullement des développements de l'analyse interne cohérente. Là se trouve peut-être l'une des raisons de l'échouage de la mathématique de Fontenelle dans le marais des sciences perdues où elle s'est engloutie. C'est l'exemple le plus ruineux de l'absence de mise au clair du *doute méthodique*. Pourtant d'autres concepts eussent mérité une mise en question : je veux dire l'idée de « partie » qui, chez Descartes n'est pas aussi claire qu'on le veut bien dire, puisqu'elle suppose préalablement l'idée

CORPUS, revue de philosophie

de la grandeur infiniment donnée et la fondation transcendantale du principe de distinction.

On ne saurait, il est vrai, demander à Fontenelle d'avoir péché là où Descartes semble s'être trompé. Mais l'on trouve une raison dans les écrits de Descartes qui tendent toujours à la *simplification*. Descartes croit fermement que les « choses » sont *plus simples et plus faciles* que les élucubrations d'Aristote (*Meta*, XII, 8) et que seule notre ontologie enfantine (par exemple croire que l'eau est moins substance que le roc parce que l'épée la peut fendre et non ce dernier) a compliqué une existence transparente dans la théodicée. Par exemple encore les animaux ne sont que des machines ou encore de l'espace replié sur lui-même, qu'il suffit d'ex-pliquer pour comprendre le fonctionnement, tandis qu'en les considérant comme des *nexus de formes substantielles*, on ne fait que se payer de mots. Que l'animal ne puisse ressentir de la douleur, n'étant que l'espace replié sur soi se prouvait le plus simplement du monde *a priori* puisque *Nemo miser sub Deo iusto nisi mereatur*. C'est le souci du simple, de l'évidence (*intueri*) qui a entraîné méthodiquement parlant le cartésianisme dans sa chute. Au contraire, en mathématiques, les idées complexes comme celle d'*adégalité* (*Math. Schrift*. Bd I, 51) ont entraîné le leibnizianisme de victoires en victoires. Que Fontenelle ait pu être abusé par le succès de la statique cartésienne, cela se conçoit ; en revanche on comprend mal, si l'on ne fait pas intervenir la notion de force, la dynamique leibnizienne. C'est pourtant ce qui est arrivé à Fontenelle. Cette recherche de l'évidence simple – qui guide les investigations de Fontenelle – s'est naturellement répandue dans toute son œuvre et jusque dans sa poésie. Ce qui est donc absent chez Fontenelle, c'est le sens de l'*obstacle* ; ou si l'on préfère le mur de l'ob-jet s'est effondré dans le sillage cartésien, s'effaçant dans un brouillard galant et doux.

La discussion pourrait s'achever ici. Fontenelle n'est pas un penseur méthodique. Mais cela nous conduit à réfléchir sur le sens de la philosophie depuis Descartes. Quand Husserl de 1915 définit la philosophie *als strenge Wissenschaft* il suit la ligne de mire cartésienne. *Als strenge Wissenschaft* signifie : science rigoureuse. Cependant la *philosophie* avait dans la respectable pensée de l'antiquité un sens différent : elle signifiait

l'amour de la sagesse. Ceci constitue deux sphères de sens différents, on l'avouera. Du monde moderne dans lequel il se cognait aux exigences de l'évidence factice Fontenelle dans ses poésies, soigneusement calculées, est revenu à une mathématique sensible et humaine. C'était la destruction de la Révolution copernicienne de Kant. Mais ce retour « idéal » (bien sûr) à l'idée mère de la philosophie n'a pas permis à Fontenelle d'atteindre la dimension philosophique – là comme ailleurs et *comme tout le monde*, il a rimailé. Et ses textes en prose (t. III, 161-245) ont leur faiblesse : au lieu de suivre l'ordre des choses et l'ordre des raisons, il s'est, en fait, contenté de suivre la table des matières philosophiques (De Dieu, de la Liberté ...etc), sans trop se préoccuper des connexions. En somme il écrivait... mais il écrivait bien. Fontenelle était, pour s'exprimer selon le *Dictionnaire de Trévoux* un « écrivain de première classe » ; c'est d'ailleurs ce qui le rendit fameux. Ses *Entretiens sur la pluralité des mondes habités* sont d'un certain point de vue ce qui le rendit célèbre. Si on le compare avec Swedenborg (dont les *Écrits* sont « fumeux » et parfois triviaux (E. Lamm, *Swedenborg*, Paris 1936) dans leurs principes), Fontenelle apparaît, en effet, comme un maître, non de la méthode, mais de l'écriture.

Aussi bien on comprendra par là qu'il se trouve quelques aperçus remarquables chez Fontenelle. Écrivain de première classe, il eût été surprenant qu'il n'ait dit que des sottises et ses vues sur *l'histoire* sont pénétrantes. Il remarque en premier lieu qu'on ne saurait faire l'histoire d'un peuple en excluant la conception de l'histoire que se fait un peuple et qui ne *se ramène pas à un tas de feuilles mortes en soi inorganique*. Fontenelle en revanche, néglige les données humaines (très peu différentes au fond) et leur expression économique. L'économie accompagne davantage l'histoire qu'elle ne la conduit. Il ne faut pas la soustraire de l'ensemble, mais pas davantage lui abandonner le gouvernail. L'histoire est une totalité de conditions qu'il faut savoir ordonner selon des perspectives claires et non un ramassis d'anecdotes. Ces idées sagaces eussent de nos jours conduit le « puissant » Fontenelle au premier rang des historiens. Fontenelle s'est trompé de siècle et pourrait-on dire : « Et voilà tout ». Il l'a d'ailleurs montré dans ses éloges funèbres prononcés à l'Académie des Sciences, dont il fut longtemps le

CORPUS, revue de philosophie

secrétaire perpétuel. Il suivait un plan souvent identique : présentation de la personne du défunt – ses mérites dans le progrès des sciences et parmi ses inventions une très singulière et remarquable – enfin la fidélité envers le monarque et ses services rendus à la France. On ne voit pas que Fontenelle – pourtant agacé parfois – ait jamais glissé une ombre dans son discours, comme il est arrivé de nos jours à un académicien pourtant célèbre, mais incapable de ne pas cracher tout son venin. Les éloges de Fontenelle sont remarquables à deux égards. D'une part, soulignant avec son gros crayon les origines *modestes* du défunt et retraçant les grands titres qu'il s'est acquis, il laisse clairement entendre que son système politique idéal est une *méritocratie* – dont le schème est l'Académie des sciences telle qu'il la dirige – où, hormis le jour, rien n'est donné. Kant a perçu cette orientation de Fontenelle et le cite (chose très rare) dans la *Critique de la raison pratique* : « Devant un grand seigneur [dit Fontenelle], je m'incline, mais mon esprit reste droit ». Ce que voulait dire Kant (dans l'édition révisée par Vorländer) était parfaitement clair et pourtant des générations d'interprètes ne l'ont pas vu, manquant la référence à Fontenelle. Fontenelle dans ses éloges a contracté le savoir moral humain. Les éloges de Fontenelle sont la diastole et la systole du cœur humain, et ainsi le savant secrétaire croit être parvenu à la *représentation morale* de l'histoire par son siècle – siècle auquel appartient aussi Kant et qui est celui des lumières (*Aufklärung*). On voit alors en quel sens Fontenelle peut être réputé *philosophe* : c'est l'ami des hommes. Mais, nonobstant le royalisme de Fontenelle – nous sommes loin des fureurs qui emporteront Louis XVI – nous devons qualifier cette *méritocratie* d'éthique. Fontenelle ne nous intéresse pas seulement aux progrès de l'idée de prothèse – un étrange « fait divers » - mais aussi aux rectifications de l'hydraulique (la science des canaux). D'autre part donc cette méritocratie, dont la structure politique est évidente nous montre en Fontenelle un esprit encyclopédique capable de s'intéresser à tout (unité intellectuelle, multiplicité des tendances). Seulement cet esprit se sait limité en fait comme en droit. En fait : il n'est pas l'inventeur des idées ; en droit parce que les hommes sont tous égaux devant la mort. Nulle part on ne saisit mieux le sérieux de la mort que lorsqu'on

prononce des éloges à la table de la direction de l'Académie. On sent bien que jamais on n'arrachera toutes les épines de la mort, si belle soit-elle. Seul, à notre avis, Condorcet donnera des éloges plus nombreux et plus savants. Philosophe d'une envergure comparable Condorcet l'emporte cependant (voir l'éloge des frères Jussieu) parce qu'il est souvent mieux informé des problèmes *scientifiques*, davantage arraché aux *lois* qu'aux « faits », plus engagé dans la théorie du progrès humain (éd. Arago, X).

Le grand problème philosophique du siècle des lumières était celui du progrès humain et des questions humaines qu'il soulève. Soit pour apporter une contribution positive, soit pour en présenter une, celle-là négative, l'Europe philosophique (de Pope à Hegel) se mobilisait. Du côté de l'autel la constance des dogmes allait infuser la constance des espèces. La tradition, sous toutes ses formes, se coagulait et c'est au nom de celle-ci qu'un Kant refusait de sonder les origines du langage¹. On doit aussi tenir compte de l'œuvre remarquable de Bossuet : *La politique tirée de l'Écriture sainte* qui unissait les orientations les plus diverses. Tout ce monde a disparu – il n'en reste rien qui possède quelque principe d'orientation. Devant l'idée de progrès *tous les grands philosophes* (Leibniz, Rousseau, Voltaire...) *reculaient et seuls les naïfs* (comme von Spalthen) *croyaient qu'une auguste Providence guidait par étapes le genre humain* – ces « étapes » que Bossuet nommait des « époques ». Où donc se situe Fontenelle ? Il sait bien que le progrès est général et c'est en son temps que la ville de Rouen à laquelle se rattache sa famille, se reconstruit avec de beaux monuments autour de la cathédrale et de grandes maisons bourgeoises. Comme à Besançon la cité, bien qu'occupant un lieu stratégique, ne connaît plus depuis longtemps les horreurs de la guerre et faire carrière dans les armes n'est plus vraiment un sort illustre. Tout cela est à porter au compte des progrès humains dictés par la Providence. De même en est-il des progrès accomplis au théâtre, illustration du cœur humain, où les oncles de Fontenelle (les

¹ AP. *La théorie kantienne de l'histoire*.

CORPUS, revue de philosophie

Corneille) ont brillé et dont le souvenir est impérissable d'un point de vue poétique et technique, et dont on se remémorera l'existence, alors qu'on aura oublié tant de « grands » disparus dans des tombeaux au fond fragiles. *Voici le point précis en lequel se situe Fontenelle. Il est dans le haut de la vague qui dans le progrès signifie le sommet du progrès humain. La représentation théâtrale a atteint une telle ampleur qu'un retour à la barbarie est inconcevable et le fut en effet.* Les sciences ne furent pas en reste : le séjour des Pascal à Rouen fut fécond en ce qui concerne les sciences physiques et Fontenelle put connaître leurs beaux progrès. Partout Fontenelle pouvait apprécier les fruits féconds de la *culture*. Mais lui-même destiné à une si longue vie assista aux fureurs de la famine. Reine des arts la France ne parvenait pas à endiguer la malnutrition, terrain propice aux épidémies. L'existence humaine était plus fragile que le roseau et la mort fauchait de jeunes talents comme des mains paysannes rugueuses. On ne le savait pas : c'était cependant *parfaitement normal*. Dans le monde, affirment nos savants, dès lors qu'un individu a atteint sa maturité et accompli l'acte de la reproduction, la nature qui s'intéresse bien plus aux *filières* qu'à l'individu « le laisse tomber ». Il est *normal de mourir à trente ans, et monstrueux de vivre presque à cent ans comme le fit Fontenelle. Il se croyait un rescapé, il n'était qu'un monstre* et ce qui le montra fut *l'indifférence avec laquelle il vit partir pour un monde meilleur ses amis et même ses proches*. On conçoit qu'avec Molière il ne fut guère indulgent envers la médecine, dont les Romains disaient que si à trente ans on ne la possédait pas au moins pour soi-même, on était un débile (*tanquam sine baculo...*). Ainsi par un singulier détour la monstruosité rejoignait-elle la doctrine de la nature.

Aussi peut-on caractériser la position de Fontenelle par rapport au progrès culturel. C'est un être double qui croit et qui ne croit pas, qui confond le monde et la nature, qui veut vivre vieux et regarder les jeunes périr. De là peut-être et probablement l'absence d'émotions violentes et durables qui le caractérise. Il porte pour ainsi dire une *armure*, faite de douceur et de nonchalance, qui le conduit à subir sans broncher *outré mesure* les coups de l'existence. C'est peut-être ce qu'on appelle un « faux calme » et de là sa nature évoquée par Kant qui auprès

de lui, selon la catégorie de l'existence n'était qu'un petit dinausaure. Les grands philosophes sont des tourmentés qui souvent ne dépassent pas la cinquantaine. Feu de paille ! Fontenelle ne croyait même pas avoir ébauché une somme philosophique considérable. En beaucoup moins de temps Malebranche avait érigé une *œuvre philosophique* considérable. Certes une œuvre philosophique ne se mesure pas sous la toise et par le poids. Sa complexité, sa fécondité sont des facteurs importants. Toutefois un siècle pour rédiger neuf volumes de pièces très courtes – mis à part la *Géométrie des infiniment petits* - beaucoup n'ont pas cette faveur.

Cherchons donc plutôt la formule qui immortalise Fontenelle et qui le caractérise. Nous n'avons pas à chercher bien loin : elle se trouve chez Voltaire affirmant que « tous les genres sont bons, hormis le genre ennuyeux ». Versificateur ou se réglant sur les *Règles de la Rhétorique*, Fontenelle est rarement ennuyeux. Certes, il lui arrive de se redire ou de suivre des chemins trop schématiques. Toutefois dans sa variété l'écriture de Fontenelle, que ce soit par sa forme supérieure ou sa richesse fondamentale, est toujours attrayante. On peut seulement regretter que le lecteur et l'interprète sérieux soient quasiment obligés de suivre la même voie ; je veux dire la chronologie, qui, elle – et non l'écriture – est, la trentaine passée, souvent assez fade. Cette rupture ne doit pas étonner : le plus souvent les *individus* animaux décèdent peu après l'accouplement. Tout se donne comme si ayant dépassé les limites biologiques Fontenelle s'était lentement desséché ayant perdu un à un les éléments vitaux et dans ce parcours il n'y a ni drame personnel, ni grosse tache. En un mot la vie de Fontenelle – si bien narrée par Alain Niderst – donnerait à penser qu'il a voulu cacher quelque chose : par exemple son appartenance à une société secrète, étrangère à l'Etat et au Roi. Cela est pure supposition, comme sont réels ses échecs au théâtre. Ce qui est *wirklich* dans l'œuvre de Fontenelle paraît être le vide et le calme qui précède les orages violents. Rousseau aussi annonce la Révolution, mais de manière véhémement, tandis que Fontenelle l'indique par un don badin d'écriture qui laisse surgir les ombres. Il n'y a plus guère de sérieux dans son œuvre ; l'air a

CORPUS, revue de philosophie

perdu sa composition cristalline et subtile. On imagine facilement que Fontenelle est un penseur du néant, détaché de ses liens. C'est d'ailleurs l'image que l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes habités* a, volontairement, laissé derrière lui. Ce ne serait pas suffisant au demeurant pour atteindre le haut niveau des penseurs *tragiques*, mais seules les scories de l'histoire l'ont détourné de cette voie et amené à s'intéresser aux bergers et aux bergères d'Arcadie. Au fond il n'y a pas une « difficulté d'être » – comme aimait à le mentionner Fontenelle dans ses derniers jours lorsqu'il en avait l'occasion – mais une difficulté « d'exister ». Fontenelle est un inadapté qui a su profiter de son inadaptation et qui a joué à fond la carte du vide. C'est pourquoi, à bien des égards l'homme est indissociable de l'œuvre. Toutefois cette conclusion ne peut servir de prémisse à une étude de ses écrits et inversement la classique formule : *Schelling, sa vie et son œuvre* doit être inversée. Au demeurant la formule classique est souvent mal entendue. On ne voit pas que le « Et » possède une grande valeur et l'œuvre est perçue comme une addition à la vie, alors qu'intimement liée à elle, elle en constitue la teneur et la densité.

Evidemment bien des choses échapperont au lecteur du XXI^e siècle. Après tout quatre siècles et autant de Révolutions nous séparent de Fontenelle. C'était, si je puis dire, un Homère des Temps modernes, un familier des derniers accents de la guerre en dentelle. Valmy – bataille dont Goethe vit l'ombre immense – les canons d'acier du Kaiser de 1870, abaissèrent leurs rideaux sur un monde complexe. Fontenelle eut ainsi connaissance de l'Affaires des poisons et des progrès de l'art théâtral, dont la didascalie ne fut point le moins important. Un Homère donc, mais l'Homère d'une *frivolité* prometteuse de violentes secousses. Et, pour ainsi dire, la difficulté d'exister (recherche de l'étourderie) cachait la difficulté d'être, masquant ainsi le tragique d'être. Fontenelle nous livre ainsi le secret de son être : c'est un *aristocrate*, au sens de *elegantia* et l'élégance détermine l'attitude philosophique depuis Platon.

Pour qui tente de saisir l'histoire de la philosophie en de grandes envolées Fontenelle – si l'on fait abstraction des économistes anglais – achève l'âge classique. De ce point de vue

Alexis Philonenko

nous oserions peut-être dire qu'entre Fontenelle et sa garde prétorienne (Leibniz, Newton, etc) et le système de Kant il n'y a rien de grand. Fontenelle est, si l'on y tient, un os minuscule, le chevalet, mais sans lequel la fonction est paralysée et sans laquelle on entend rien. Evidemment puisque l'homme est fini on peut envisager un après-Fontenelle qui serait un *désert*. Rien n'est nécessaire en notre condition, ni à notre condition. Sans Fontenelle nous pourrions assurément bien vivre, mais pas tellement bien.

Alexis PHILONENKO

SOMMAIRES DES NUMEROS PARUS

Corpus n° 1

- Jean-Robert ARMOGATHE – L'algèbre nouvelle de M. Viète
Elisabeth BADINTER – Ne portons pas trop loin la différence des sexes
Daniel ARMOGATHE – De l'égalité des deux sexes, la « belle question »
Geneviève FRAISSE – Poulain de la Barre, ou le procès des préjugés
Christine FAURE – Poulain de la Barre, sociologue et libre penseur
Jean-Robert ARMOGATHE et Dominique BOUREL – Frédéric II, prince philosophe
Claudine COHEN – Les métamorphoses de Telliamed
Francine MARKOVITS – La violence de la société civile : Linguet contre les physiocrates
Georges NAVET – Les lumières de François Guizot
Patrice VERMEREN – Edgar Quinet et Victor Cousin

Corpus n° 2

- Emmanuel FAYE – Le corps de philosophie de Scipion Dupleix et l'arbre cartésien des sciences
André WARUSFEL – Les nombres de Mersenne
MERSENNE : Traité des mouvements
Simone GOYARD-FABRE – L'abbé de Saint-Pierre et son programme de paix européenne
LEIBNIZ : Observations sur le projet de l'Abbé de Saint Pierre, Lettre à l'abbé de Saint Pierre, Lettre à la duchesse d'Orléans
Controverse entre l'ABBE DE L'EPEE et SAMUEL HEINICKE (traduction)
Christine FAURE – Condorcet et la citoyenne
Olivier de BERNON – Condorcet : vers le prononcé méthodique d'un jugement « vrai »
CONDORCET : Sur l'admission des femmes au droit de cité
REMY DE GOURMONT : le génie de Lamarck
Jean-Paul THOMAS – L'œuvre dialogique de Cantagrel

Corpus n° 3

- Christiane FREMONT – Les six livres de la République de Jean Bodin
Barbara de NEGRONI – Le statut de la sagesse chez Montaigne et Charron
Jean-Marc DROUIN – Lamarck ou le naturaliste philosophe
SAINTE BEUVE aux cours de Lamarck
Jean-Pierre MARCOS – Le *Traité des sensations* d'Etienne Bonnot, abbé de Condillac
Sur Condillac : *textes de Abbé Raynal, Grimm, Vicq d'Azyr et revues du XVIII^e siècle*

CORPUS, revue de philosophie

Christiane MAUVE et Patrice VERMEREN – Félix Ravaisson et Victor Cousin

PAUL JANET : La crise du spiritualisme

Corpus n° 4

Philippe DESAN – Jean Bodin et l'idée de méthode au XVI^e siècle

Philippe DESAN – La justice mathématique de Jean Bodin

Paul MATHIAS – Bodin ou la croisée des desseins

Article BODIN du Dictionnaire historique et critique de BAYLE

Christiane FREMONT – Arnauld et Malebranche, la querelle des idées

Catherine KINTZLER – D'Alembert, une pensée en éclats

Bernadette BENSAUDE-VINCENT – Auguste Comte : la science populaire d'un philosophe

Corpus n° 5/6, La Mettrie

mis en œuvre par Francine Markovits

Jacques MOUTAUX – Matérialisme et Lumières

Ann THOMPSON – La Mettrie ou la machine infernale

John FALVEY – La politique textuelle du Discours préliminaire

Aram VARTANIAN – La Mettrie et la science

Marian SKRZYPEK – La Mettrie, la religion du médecin

Francine MARKOVITS – La Mettrie, l'anonyme et le sceptique

FREDERIC II : Eloge de La Mettrie

TANDEAU DE SAINT NICOLAS : Lettre sur l'Histoire naturelle de l'âme

Arrêts de la Cour du Parlement

JACQUES MARX – Elie Luzac, in Dictionnaire des journalistes

LA METTRIE : Lettre critique à Mme la marquise du Châtelet,

Réponse à l'auteur de la Machine terrassée, Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux, Le petit homme à longue queue

Corpus n° 7

Michel LE GUERN – Thomisme et augustinisme dans Senault

Gérard FERREYROLLES – De l'usage de Senault

Jacques MOUTAUX – Helvetius et l'idée d'humanité

Jean SEIDENGART – L'hypothèse cosmogonique de Laplace

Jean-François BRAUNSTEIN – Au delà du principe de Broussais

Pierre PENISSON – Quinet, philosophe de la protestation

Sommaires des numéros parus

Jean-Marc DROUIN – Botanique et sciences sociales chez Candolle

EDGAR QUINET : *Philosophie de l'Histoire de France*

AUGUSTE COMTE : *Examen du Traité de Broussais sur l'irritation*

Corpus n° 8/9, Hélène Metzger *mis en œuvre par Gad Freudenthal*

Charles B. SCHMITT – Lessons from Hélène Metzger

Robert HALLEUX – Visages de Van Helmont

Jan GOLINSKI – Hélène Metzger et l'interprétation de la chimie du XVII^e siècle

John R.R. CHRISTIE – Hélène Metzger et l'historiographie de la chimie du XVIII^e siècle

Bernadette BENSAUDE-VINCENT – « La chimie » dans l'« Histoire du monde »

Henk H. KUBBINGA – Hélène Metzger et la théorie corpusculaire des stahliens

Michel BLAY – Léon Bloch et Hélène Metzger : La quête de la pensée newtonienne

Evan M. MELHADO – Metzger, Kuhn, and eighteenth-century disciplinary history

Martin CARRIER – Some aspects of Hélène Metzger's philosophy of science

Michael HEIDELBERGER – Criticism of positivism : Emile Meyerson and Hélène Metzger

Gad FREUDENTHAL – Hélène Metzger, éléments de biographie

Gad FREUDENTHAL – Epistémologie et herméneutique selon Hélène Metzger

Judith SCHLANGER – L'histoire de la pensée scientifique

Christine BLONDEL – Hélène Metzger et la cristallographie

Ilana LÖWY – Hélène Metzger and Ludwik Fleck

Giuliana GEMELLI – Le Centre international de synthèse dans les années trente

Hélène METZGER : Lettres

Corpus n° 10

Philippe DESAN – La philosophie de l'histoire de Loys Le Roy

Frédérique ILDEFONSE – L'expression du scepticisme chez La Mothe Le Vayer

Pierre DUPONT – Du Marsais, logicien du langage

DU MARSAIS : Des sophismes, article 13 de la Logique, 1750

Barbara de NEGRONI – Mably et le Prince de Parme

Jean-Paul THOMAS – De l'éducation dans la Révolution et dans l'Eglise

Pierre ANSART – De la justice révolutionnaire

Bernard VOYENNE – Genèse de « La justice »

Hubert GRENIER – Uchronie et Utopie chez Renouvier

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 11/12, Volney

mis en œuvre par Henry Deneys et Anne Deneys

Jean GAULMIER – Le Comité de Salut public et la première grammaire arabe en France

Sergio MORAVIA – La méthode de Volney

Roger BARNY – La satire politique chez Volney

Henry DENEYS – Le récit de l'histoire selon Volney

Anne DENEYS – Géographie, Histoire et Langue dans le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*

Documents

Biographie des députés de l'Anjou : *M. de Volney*

Baron de Grimm : Réponse à la *Lettre de Volney à Catherine II*

Le Moniteur, annonce de *La Loi Naturelle*

Albert Mathiez : *Volney, commissaire-observateur en mai 1793*

Thomas Jefferson, traduction anglaise de l'Invocation des *Ruines*

Sainte Beuve : Volney, *Causeries du lundi*, tome VII, 1853

Textes de Volney

Lettre du 25 juillet 1785

Confession d'un pauvre roturier angevin, 1789

Lettre à Barère, 10 Pluviose AnII

Lettre à Grégoire, 3 Brumaire An III

Lettre à Bonaparte, 26 Frimaire A VIII (?)

Le Moniteur : textes sur Bonaparte

Lettre à Louis de Noailles, 23 Thermidor An VII

Lettres à Jefferson, An IX, XI et XII

Simplification des langues orientales, an III, Discours préliminaire

Rapport fait à l'Académie Celtique...

Sommaires des numéros parus

Corpus n°13, Fontenelle *mis en œuvre par Alain Niderst*

- Alain NIDERST – Fontenelle, « le commerce réciproque des hommes »
- Marie-Françoise MORTUREUX – La question rhétorique dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes*
- Barbara de NEGRONI – L'allée des roses, ou les plaisirs de la philosophie
- Claudine POULAIN – Fontenelle et la vérité des fables
- Françoise BLECHET – Fontenelle et l'abbé Bignon
- Roger MARCHAL – Quelques aspects du style de Fontenelle vulgarisateur
- Michael FREYNE – L'éloge de Newton dans la correspondance de Fontenelle
- Michel BLAY – La correspondance entre Fontenelle et Jean I Bernoulli
- André BLANC – Les « comédies grecques » de Fontenelle
- Geneviève ARTIGAS-MENANT – Une continuation des *Entretiens* : Benoît de Maillet, disciple de Fontenelle

Corpus n° 14/15

- Christiane FREMONT – L'usage de la philosophie selon Bossuet
- Carole TALON-HUGON – L'anthropologie religieuse et la question des passions selon Senault
- Frédérique ILDEFONSE – Du Marsais, le grammairien philosophe
- Jean-Fabien SPITZ – Droit et vertu chez Mably
- Gianni PANIZZA – L'étrange matérialisme de La Mettrie
- John O'NEAL – La sensibilité physique selon Helvétius
- Robert AMADOU – Saint-Martin, le philosophe inconnu
- Jean-Robert ARMOGATHE – L'École Normale de l'an III et le cours de Garat
- Marie-Noëlle POLINO – L'œuvre d'art selon Quatremère de Quincy
Catalogue abrégé des ouvrages de Quatremère de Quincy
- Jean-François BRAUNSTEIN – De Gerando, le social et la fin de l'idéologie
- Pierre SAINT-GERMAIN – De Gerando, philosophe et philanthrope

Corpus n°16/17, Sur l'âme des bêtes *mis en œuvre par Francine Markovits*

- Jean-Robert ARMOGATHE – Autour de l'article Rorarius
- Thierry GONTIER – Les animaux-machines chez Descartes
- Odile LE GUERN – Cureau de la Chambre et les sciences du langage à l'âge classique

CORPUS, revue de philosophie

Sylvia MURR – L'âme des bêtes chez Gassendi

Barbara de NEGRONI – La Fontaine, lecteur de Cureau de La Chambre

Marie-Claude PAYEUR – L'animal au service de la représentation. (Cureau de La Chambre)

Francine MARKOVITS – Remarques sur le problème de l'âme des bêtes

Documents

Article RORARIUS du *Dictionnaire historique et critique* de BAYLE avec les remarques de LEIBNIZ

LEIBNIZ, *Commentatio de anima brutorum*, 1710, trad. Christiane FREMONT

Antoine DILLY, *De l'âme des bêtes*, 1672, extraits

Alphonse COSTADEAU, *Traité des signes*, 1717, extraits

Père BOUGEANT, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1739, extraits

Corpus n° 18/19, Victor Cousin *mis en œuvre par Patrice Vermeren*

Patrice VERMEREN – Présentation : Victor Cousin, l'Etat et la révolution

Ulrich J. SCHNEIDER – L'éclectisme avant Cousin, la tradition allemande

Pierre MACHEREY – Les débuts philosophiques de Victor Cousin

Jean-Pierre COTTEN – La « réception » d'Adam Smith chez Cousin et les éclectiques

Patrice VERMEREN – Le baiser Lamourette de la philosophie. Les partis philosophiques contre l'éclectisme de Victor Cousin

Roger-Pol DROIT – « Cette déplorable idée de l'anéantissement ». Cousin, l'Inde et le tournant bouddhique

Renzo RAGGHIANI – Victor Cousin : fragments d'une *Nouvelle Théodicée*

Miguel ABENSOUR – L'affaire Schelling. Une controverse entre Pierre Leroux et les jeunes hégéliens

Christiane MAUVE – Eclectisme et esthétique. Autour de Victor Cousin

Georges NAVET – Victor Cousin, une carrière romanesque

Charles ALUNNI – Victor Cousin en Italie

Carlos RUIZ et Cecilia SANCHEZ – L'éclectisme cousinien dans les travaux de Ventura Marin et d'Andrès Bello

Antoinete PY – La bibliothèque Victor Cousin à la Sorbonne

Documents

Correspondance SCHELLING-COUSIN, 1818-1845 éditée par Christiane MAUVE et Patrice VERMEREN

Sommaires des numéros parus

Corpus n° 20/21, Bernier et les gassendistes *mis en œuvre par Sylvia Murr*

Sylvia MURR – Introduction

Fred MICHAEL – La place de Gassendi dans l'histoire de la logique

Carole TALON- HUGON – La question des passions, occasion de l'évaluation de l'humanisme de Gassendi

Monette MARTINET – Chronique des relations orageuses de Gassendi et de ses satellites avec Jean-Baptiste Morin

Jean-Charles DARMON – Cyrano et les « Figures » de l'épicurisme : les « clinamen » de la fiction

Mireille LOBLIGEOIS – A propos de Bernier : Les « Mogoleries » de La Fontaine

Jean MESNARD – La modernité de Bernier

Sylvia MURR – Bernier et le gassendisme

Gianni PAGANINI – L'Abrégé de Bernier et l'« Ethica » de Pierre Gassendi

Roger ARIEW – Bernier et les doctrines gassendistes et cartésiennes de l'espace : réponse au problème de l'explication de l'eucharistie

Sylvain MATTON – Raison et foi chez Guillaume Lamy

Alain NIDERST – Gassendisme et néoscholastique à la fin du XVII^e siècle

Documents *(édités par Sylvia MURR)*

Jugement de Gassendi par Charles Perrault

L'image de François Bernier

Dénonciation de J. B. MORIN contre Bernier et Gassendi

Bernier, défenseur de la propriété privée

La Requête des Maîtres ès Arts et l'Arrêt burlesque, Bernier porte-plume des meilleurs esprits de son temps

Editions de l'Abrégé antérieures à celle de 1684

Compte-rendu de l'Abrégé et des Doutes de Bernier dans le *Journal des Sçavants*

Le *Traité du Libre et du Volontaire* de Bernier (1685) ; compte-rendu de Bayle

les « Etrenees à Madame de La Sablière » de Bernier : la conversation savante du joli philosophe gassendiste

L'utilisation de Gassendi pour la réfutation de Spinoza

Varia

Roger ARIEW – Scipion Dupleix et l'anti-thomisme au XVII^e siècle

Philippe DESAN – La fonction du « narré » chez La Popelinière

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 22/23, D'Holbach *mis en œuvre par Josiane Boulad-Ayoub*

- Josiane BOULAD-AYOUB – Introduction : d'Holbach, « maître d'hôtel » de la philosophie
Paulette CHARBONNEL – Le réquisitoire de Séguier
Josiane BOULAD-AYOUB – Voltaire et Frédéric II, critiques du *Système de la Nature*, suivi en annexe de la *Réponse* de Voltaire
Françoise WEIL – D'Holbach et les manuscrits clandestins : l'exemple de Raby
Josiane BOULAD-AYOUB – Les fonds des universités canadiennes et les éditions anciennes des ouvrages de d'Holbach
Françoise WEIL – Les œuvres philosophiques de d'Holbach dans quelques bibliothèques françaises et à Neuchâtel
Jacques DOMENECH – D'Holbach et l'obsession de la morale
Tanguy L'AMINOT – D'Holbach et Rousseau, ou la relation déplaisante
Marcel HENAFF – La société homéostatique. Equilibre politique et composition des forces dans le *Contrat Social*
François DUCHESNEAU – Transformations de la recherche scientifique au XVIII^e siècle
Jean-Claude BOURDIN – Helvétius, science de l'homme et pensée politique
Paul DUMOUCHEL – Du traitement moral : Pinel disciple de Condillac
Madeleine FERLAND – Entre la vertu et le bonheur. Sur le principe d'utilité sociale chez Helvétius
Jacques AUMETRE – Métaphysicité de la critique rousseauiste de la représentation
Jean-Claude BOURDIN – La « platitude » matérialiste chez d'Holbach
Georges LEROUX – Systèmes métaphysiques et *Système de la Nature*. De Condillac à d'Holbach

Corpus n° 24/25, Lachelier *mis en œuvre par Jacques Moutaux*

- Jacques MOUTAUX – Présentation
Zénon d'Elée, le stade et la flèche
Jules LACHELIER – *Note sur les deux derniers arguments de Zénon d'Elée contre l'existence du mouvement*
Jules VUILLEMIN – La réponse de Lachelier à Zénon : l'idéalisme de la grandeur

Etudes

- Bernard BOURGEOIS – Jules Lachelier face à la pensée allemande
Didier GIL – Lachelier ou l'âge civilisé de la philosophie
Jean LEFRANC – La volonté, de la psychologie à la métaphysique
Jean-Michel LE LANNOU – Activité et substantialité, l'idéalisme selon Lachelier
Jacques MOUTAUX – Philosophie réflexive et matérialisme

Sommaires des numéros parus

Louis PINTO – Conscience et société. Le Dieu de Lachelier et la sociologie durkheimienne

Documents

Jules Lachelier, l'homme et ses convictions :

Lachelier à l'Ecole Normale Supérieure

Lettre de Lachelier à Xavier Léon (1er juin 1913, extrait)

Témoignages de Léon Brunschvicg

Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 2 avril 1871 (extraits)

Lettre de Lachelier à Félix Ravaisson du 4 mai 1871 (extraits)

Lettre à Louis Liard du 1er décembre 1873 (extraits)

Lettre à Paul Dujardin du 6 février 1892 (extraits)

Lettre à Dany Cochin du 10 octobre 1913 (extraits)

Lettre à Gabriel Séailles du 6 novembre 1913 (extraits)

Témoignage de Léon Brunschvicg

Le fonctionnaire : le professeur et l'inspecteur

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 12 avril 1858 (extrait)

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 6 février 1861(extrait)

Lettre de Lachelier à Ravaisson du 1er avril 1870 (extrait)

Lettre de Lachelier à Boutroux du 15 février 1873 (extrait)

Lettre de Lachelier à Paul Janet du 15 mai 1885 (extrait)

Rapport sur l'enseignement de la philosophie

Jean Jaurès, intervention à la Chambre des députés le 21 juin 1894 (extrait)

Lettre de Lachelier à Gabriel Séailles du 15 octobre 1913 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoin du 8 mai 1915 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoin du 11 septembre 1915 (extrait)

Lettre de Lachelier à Louise Lantoin du 15 août 1917 (extrait)

ANDRE CANIVEZ. Le jury d'agrégation ; le cas de Charles Andler

Le philosophe

Lettre de Lachelier à Victor Espinas du 1er février 1872 (extrait)

Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 1er juillet 1875 (extrait)

Lettre de Lachelier à Emile Boutroux du 21 janvier 1876 (extrait)

Lettre de Lachelier à Caro du 11 février 1876 (extrait)

Lettre de Lachelier à Gabriel Séailles du 23 août 1882 (extrait)

Henri Bergson, Extrait du *Cours sur l'induction* professé à l'université de Clermont Ferrand en 1884-1885

Jean Jaurès, *De la réalité du monde sensible*. Thèse, 1892 (extraits)

Lettre de Lachelier à Jean Jaurès du 26 avril 1892 (extrait)

Lettre de Lachelier à Frédéric Rauh du 2 décembre 1892 (extrait)

Lettre de Lachelier à Frédéric Rauh du 19 mars 1892 (extrait)

Lettre de Lachelier à André Lalande du 30 septembre 1907 (extrait)

Quelques dates

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 26/27, Destutt de Tracy et l'Idéologie
mis en œuvre par Henry Deneys et Anne Deneys-Tunney

Etudes

Emmet KENNEDY – Aux origines de l'« Idéologie »
Elisabeth SCHWARTZ – « Idéologie » et grammaire générale
Rose GOETZ – Destutt de Tracy et le problème de la liberté
Michèle CRAMPE-CASNABET – Du système à la méthode : Tracy, « observateur » lointain de Kant
Anne DENEYS-TUNNEY – Destutt de Tracy et *Corinne* de Mme de Staël
Henry DENEYS – Le crépuscule de l'Idéologie : sur le destin de la philosophie « idéologiste » de Destutt de Tracy
Bibliographie des rééditions d'œuvres de Tracy

Documents et textes édités et annotés
par Henry Deneys et Anne Deneys-Tunney

▣ *Réception et interprétation de l'Idéologie de Tracy*

Lettre de Maine de Biran à l'abbé de Feletz (s.d.)
L'acception napoléonienne péjorative
Le compte-rendu par Augustin Thierry du *Commentaire sur l'esprit des lois de Montesquieu*, de Tracy, *Le Censeur*, 1818
La « cristallisation » et le « fiasco » stendhaliens à propos de Tracy et l'idéologie
Marx, critique de l'économie politique de Tracy
La grammaire générale selon Michel Foucault, (1966)
J.-P. Sartre, l'idéologie analytique des Flaubert (1971)

▣ *Textes de Destutt de Tracy*

M. de Tracy à M. Burke (1794)
Deux lettres à Joseph Droz (sur les Écoles centrales, 1801)
Pièces relatives à l'instruction publique (1800)
Aux rédacteurs de la revue *La Décade*, 1805
Trois lettres inédites à Daunou (1816-1818)
Trois lettres à Th. Jefferson (1811, 1818, 1822)

Notice abrégée sur Tracy, par Edna Hindie Lemay

Jean-Pierre COTTEN, Centre de documentation et de bibliographie philosophique de l'université de Besançon (avec la participation de Marie-Thérèse PEYRETON) : *Éléments de bibliographie des études consacrées à Destutt de Tracy*, de 1830 à nos jours.

Sommaires des numéros parus

Corpus n° 28, *Philosophies de l'Histoire à la Renaissance* *mis en œuvre par Philippe Desan*

- Philippe DESAN – Les philosophies de l'histoire à la Renaissance
George HUPPERT – La rencontre de la philosophie avec l'histoire
Guido OLDRINI – Le noyau humaniste de l'historiographie au XVI^e siècle
Jean-Marc MANDOSIO – L'histoire dans les classifications des sciences et des arts à la Renaissance
François ROUDAUT – La conception de l'histoire chez un kabbaliste chrétien, Guy Le Fèvre de La Boderie
Alan SAVAGE – L'histoire orale des Huguenots
Jaume CASALS – « Adviser et derriere et devant » : Transition de l'histoire à la philosophie dans le Discours de la servitude volontaire
Marie-Dominique COUZINET – Fonction de la géographie dans la connaissance historique : le modèle cosmographique de l'histoire universelle chez F. Bauduin et J. Bodin
James J. SUPPLE – Etienne Pasquier et les « mystères de Dieu »

DOCUMENTS

- Arnaud COULOMBEL et Philippe DESAN – *Pourparler du Prince* d'Estienne Pasquier
Etienne PASQUIER – *Le Pourparler* du Prince.

Corpus n° 29, *Dossier spécial Fréret* *mis en œuvre par Catherine Volpilhac-Auger*

- Catherine VOLPILHAC-AUGER – Fréret, l'arpenteur universel
Carlo BORGHERO – Méthode historique et philosophie chez Fréret
Claudine POULOUIN – Fréret et les origines de l'histoire universelle
Nadine VANWELKENHUYZEN – Langue des hommes, signes des Dieux. Fréret et la mythologie
Jean-Jacques TATIN-GOURIER – Fréret et l'examen critique des sources dans les « Observations sur la religion des Gaulois et sur celle des Germains » (1746)
Françoise LETOUBLON – *Socrate au tribunal de Fréret*
Lorenzo BIANCHI – Montesquieu et Fréret : quelques notes
Monique MUND-DOPCHIE – Nicolas Fréret, historien de la géographie antique
Alain NIDERST – Grandeur et misère de l'Antiquité chez Fréret

DOCUMENTS

- Lettre de Fréret à Ramsay avec une introduction de C. VOLPILHAC-AUGER
« Sur la réminiscence » : Manuscrit inédit de Charles Bonnet (1786) par Serge NICOLAS

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 30, L'Universalité du Français en question *mis en œuvre par Pierre Pénisson*

Pierre PENISSON - Notice éditoriale, présentation
Réalité physiologique contre illusion universelle
I-M 800 : *vires acquirit eundo*
De la Grèce à la France
I-M 803 : *ut etiam aliquid dixisse videamur*
L'allemand successeur du français
I-M 804 : *An Gallice loquendum, an germanice*
Le français comme mode
I-M 811 : *Tout change, la langue aussi.*
La Raison change aussi de méthode.
Ecrits, habillements, tout est mode. Racine
J.D. Eberhard
I-M 812 : *Si volet usus*

DOCUMENTS :

J.B. Michaelis *De l'influence des opinions
sur le langage, et du langage sur les opinions*
Traduction : Le Guay de Prémontval, 1762

Corpus n° 31, L'Anti-machiavélisme de la Renaissance aux Lumières *mis en œuvre par Christiane Frémont et Henry Méchoulan*

Péninsule Ibérique

Henry MECHOULAN – *Rivadeneira et Mariana : deux jésuites espagnols du XVI^e siècle
lecteurs de Machiavel*
Javier PEÑA – *De l'antimachiavélisme, ou la « vraie » raison d'Etat d'Alvio de Castro*
Carsten LORENZ WILKE – *Une idéologie à l'œuvre : l'Antimachiavel au Portugal (1580-1656)
Angleterre*
Christiane FREMONT – *Politique et religion : l'anti-machiavélisme de Thomas Fitzherbert,
jésuite anglais*

Italie

Jean-Louis FURNEL – *Guichardin, juge de Machiavel : modèles, dévoilement, rupture et
réforme dans la pensée politique florentine*
Lucie de los SANTOS – *Les Considérations à propos des Discours de Machiavel sur la
première décade de Tite-Live*

Silvio SUPPA – *L'antimachiavélisme de Thomas Bozio*

Allemagne

Michel SENELLART – *La critique allemande de la raison d'état machiavélienne dans la
première moitié du XVII^e siècle : Jacob Bornitz*

France

Luc FOISNEAU – *Le machiavélisme acceptable d'Amelot de la Houssaye, ou la vertu politique
au siècle de Louis XIV*
Francine MARKOVITS – *L'Antimachiavel-médecin de la Mettrie*

Sommaires des numéros parus

DOCUMENTS :

I La référence obligée : Innocent Gentillet

II Extrait des Satyres personnelles, Traité historique et critique de celles qui portent le titre d'ANTI (1689, anonyme, Baillet)

III Extraits de l'article Anti-Machiavel du Dictionnaire historique de Prosper Marchand (1758-1759)

Corpus n° 32, Delbœuf et Bernheim Entre hypnose et suggestion

mis en œuvre par Jacqueline Carroy et Pierre-Henri Castel

Pierre-Henri CASTEL, Jacqueline CARROY, François DUYCKAERTS - *Présentation générale*

François DUYCKAERTS - *Delbœuf et l'énigme de l'hypnose : une évolution.*

Serge NICOLAS - *Delbœuf et la psychologie comme science naturelle.*

Sonu SHAMDASANI - *Hypnose, médecine et droit : la correspondance entre Joseph Delbœuf et George Croom Robertson.*

Jacqueline CARROY - *L'effet Delbœuf, ou les jeux et les mots de l'hypnotisme.*

Jean-Michel PETOT - *Créativité, idéodynamisme et suggestion. Note sur l'actualité de la pensée d'Hyppolyte Bernheim.*

Mikkel BORCH-JACOBSEN - *L'effet Bernheim (fragments d'une théorie de l'artefact généralisé).*

Pierre-Henri CASTEL - *L'esprit influençable : la suggestion comme problème moral en psychopathologie.*

Corpus n° 33 Théodore Jouffroy

mis en œuvre par Patrice Vermeren

Francine MARKOVITS - *Éditorial.*

Patrice VERMEREN - *Le remords de l'école éclectique, précurseur de la synthèse de la philosophie et de la révolution.*

Chryssanti AVLAMI - *Un philosophe philhellène.*

Théodore JOUFFROY : comptes-rendus

Œuvres complètes de Platon, traduites par Victor Cousin, troisième volume (Le Globe du 27 novembre 1824).

Œuvres complètes de Platon, traduites par Victor Cousin, tome IV ; œuvres inédites de Proclus, philosophe grec du cinquième siècle, d'après les manuscrits de la bibliothèque royale de Paris, publiées par Victor Cousin. Le sixième volume est sous presse (Le Globe du 24 mars 1827).

Jacques D'HONDT - *Hegel et Jouffroy.*

Christiane MAUVE - *L'esthétique de Jouffroy : des promesses sans suites ?*

Georges NAVET - *Le droit naturel des Eclectiques.*

Eric PUISAIS - *Jouffroy et Lerminier.*

CORPUS, revue de philosophie

Sophie-Anne LETERRIER - *Jouffroy académique.*

Emile BOUTROUX - *De l'influence de la philosophie écossaise sur la philosophie française (1897).*

Théodore JOUFFROY - *Méthode pour résoudre le problème de la destinée humaine (1831).*

Jean-Pierre COTTEN - *Bibliographie.*

Tribune Libre

Emmanuel FAYE - *Lettre ouverte. Une réécriture « néo-scolastique » de l'histoire de la métaphysique.*

Corpus n° 34

Géographies et philosophies

mis en œuvre par Marie-Dominique Couzinet et Marc Crépon

Marie-Dominique COUZINET et Marc CREPON - Ouverture.

Marie-Dominique COUZINET et J.F. STASZAK - À quoi sert la « théorie des climats » ?
Éléments d'une histoire du déterminisme environnemental.

PIERRE Pénisson - Maupertuis philosophe géographe.

Thierry HOQUET - La théorie des climats dans l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Michèle COHEN-HALIMI et Francis COHEN - Rousseau et la géographie de la perfectibilité.

Jean-Marc BESSE - La géographie selon Kant : l'espace du cosmopolitisme.

Claude JAMAIN - Sur les spirales d'un escalier de cristal : la voix russe.

Anne DENEYS-TUNNEY - Le Voyage en Syrie et en Egypte de C.F. Volney : un discours de la méthode du voyage philosophique.

Marc CREPON - Entre anthropologie et linguistique, la géographie des langues (note sur le parcours d'Ernest Renan).

Éléments de bibliographie.

Corpus n° 35

Gabriel Naudé :

la politique et les mythes de l'histoire de France

mis en œuvre par Robert Damien et Yves-Charles Zarka

Francine MARKOVITS - *Éditorial.*

Robert DAMIEN et Yves Charles ZARKA - *Introduction : pourquoi Naudé ?*

Yves Charles ZARKA - *L'idée d'une historiographie critique chez Gabriel Naudé.*

André PESSEL - *Naudé, le sujet dans son histoire.*

Robert DAMIEN - *Des mythes fondateurs de la raison politique : Gabriel Naudé ou les bénéfices de l'imposture.*

Simone MAZAURIC - *De la fable à la mystification politique : Naudé et l'autre regard sur l'histoire.*

Lorenzo BIANCHI - *Politique, histoire et recommencement des Lettres dans l'Addition à l'histoire de Louis XI de Gabriel Naudé.*

Sommaires des numéros parus

Paul NELLES - *Histoire du savoir et bibliographie critique chez Naudé : le cas de la magie.*

Francine MARKOVITS - *Arguments sceptiques chez Bayle et Naudé.*

Documents : Gabriel NAUDÉ

Annexe latine au chapitre VI du supplément à l'histoire de Louis XI : Édit Royal interdisant la lecture ou l'interprétation des nominaux (traduction S. Taussig).

Comptes rendus

Libertins au XVII^e siècle, édition établie, présentée et annotée par Jacques Prévot (Bibliothèque de la Pléiade), avec la collaboration d'Etienne Wolff et Thierry Bedouelle : Compte rendu de Sylvie Taussig.

Les libertins érudits en France au XVII^e siècle, collection « Philosophies » par Françoise Charles-Daubert : compte rendu de Jacques Prévot.

Livres reçus.

Varia : Gilles SIOUFFI

De l'« universalité de la langue française »...

Corpus n° 36

Jean-Jacques Rousseau et la chimie

mis en œuvre par Bernadette Bensaude-vincent et Bruno Bernardi

Bernadette BENSAUDE-VINCENT et BRUNO BERNARDI - *Pour situer les Institutions chymiques.*

I. Rousseau dans la chimie du XVIII^e siècle

Bernard JOLY - *La question de la nature du feu dans la chimie de la première moitié du XVIII^e siècle.*

Jonathan SIMON - *L'homme de verre ? Les trois règnes et la promiscuité de la nature.*

Bernadette BENSAUDE-VINCENT - *L'originalité de Rousseau parmi les élèves de Rouelle.*

Marco BERETTA - *Sensiblerie vs. Mécanisme. Jean-Jacques Rousseau et la chimie.*

II. La chimie dans la pensée de Rousseau

Florent GUENARD - *Convenances et affinités dans La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau.*

Martin RUEFF - *L'élément et le principe. Rousseau et l'analyse.*

Bruno BERNARDI - *Constitution et gouvernement mixte – notes sur le livre III du Contrat social – .*

III. Aides à la lecture

Errata dans l'édition du Corpus des Œuvres de philosophie en langue française.

Tableau d'équivalences.

Bibliographie.

CORPUS, revue de philosophie

Corpus n° 37 **Cartésiens et augustiniens au XVII^e siècle** *mis en œuvre par Emmanuel Faye*

Emmanuel FAYE - *Cartésiens et « augustiniens » au XVII^e siècle : présentation de la question.*

Thierry GONTIER - *Sous un dieu juste, les animaux peuvent-ils souffrir ? Un argument « augustinien » pour les animaux machines.*

Roger ARIEW - *Augustinisme cartésianisé : le cartésianisme des Pères de l'Oratoire à Angers.*

Emmanuel FAYE - *Un inédit du P. Nicolas J. Poisson. Sur la Philosophie de M. Descartes.*

Emmanuel FAYE - *Arnauld défenseur de Descartes dans l'Examen du traité de l'essence du corps.*

Note sur la nouvelle édition de l'Examen d'Arnauld.

Philippe DESOCHE - *Dic quia tu tibi lumen non es : Augustin et la philosophie malebranchiste de la conscience.*

Geneviève BRYKMAN - *L'immatérialité de l'être chez Malebranche et Berkeley.*

Dinah RIBARD - *Cartésianisme et biographie : la critique de la Vie de Mr Descartes d'Adrien Baillet par le Père Boschet (1692).*

Corpus n° 38 **D'Alembert** *mis en œuvre par Francine Markovits et Jean-Jacques Szczeciniarz*

Francine MARKOVITS - *Présentation : les images de D'Alembert.*

Michel PATY - *D'Alembert, la science newtonienne et l'héritage cartésien.*

Véronique LE RU - *La philosophie « expérimentale » de D'Alembert.*

Catherine LARRERE - *D'Alembert et Diderot : les mathématiques contre la nature ?*

J.J. SZCZECINIARZ - *Sur la conception D'Alembertienne de l'Histoire des sciences.*

Irène PASSERON - *Les sciences physico-mathématiques dans l'arbre de la connaissance.*

Florent GUENARD - *Rousseau et D'Alembert : le théâtre, les lois, les mœurs.*

Sommaires des numéros parus

Corpus n° 39

Dossier Etienne de Clave / Dossier Marsile Ficin

mis en œuvre par Pierre Caye et Thierry Gontier

Francine MARKOVITS – *Editorial.*

Dossier Etienne de Clave

Bernard JOLY - La théorie des cinq éléments d'Etienne de Clave dans la *Nouvelle Lumière Philosophique*.

Hiroshi HIRAI - Les *Paradoxes* d'Etienne de Clave et le concept de semence dans sa minéralogie.

Rémi FRANCKOWIAK - Le *Cours de Chimie* d'Etienne de Clave.

Dossier Marsile Ficin : Technique et efficience à la Renaissance

Pierre CAYE et Thierry GONTIER – Introduction – Technique et méthode dans la philosophie renaissante : les paradigmes de l'efficience.

Thierry GONTIER - La technique comme capture du ciel : la lecture de la quatrième *Ennéade* de Plotin dans le *De vita cœlistus comparanda* de Marsile Ficin.

PIERRE CAYE - Science et efficience. La *Métaphysique* d'Aristote à l'épreuve du *De architectura* de Vitruve.

Teun KOETSIER - La théorie des machines au XVI^e siècle : Tartaglia, Guidobaldo, Galileo.

Corpus n° 40 :

Nature et société au XVIII^e siècle. Dossier Economie Politique.

mis en œuvre par Francine Markovits

Editorial

Francine MARKOVITS – Dossier économie politique au XVIII^e siècle

Pour servir à l'intelligence de L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques, par Lemer cier de La Rivière.

Introduction générale.

Pierre Le Pesant de Boisguilbert (1646-1714).

Quesnay François (1694-1774).

Trudaine Daniel Charles (1703-1769).

Vincent de Gournay (1712-1774).

Mirabeau Victor Riquetti marquis de (1715-1789).

Lemer cier de la Rivière (1719-1801).

Le Trosne Guillaume-François (1728-1780).

Baudeau Nicolas (1730-1792).

Necker Jacques (1732-1804).

Dupont de Nemours Pierre-Samuel (1739-1817).

Eléments de Bibliographie.

Varia

Thierry HOQUET – L'histoire naturelle est-elle une science de la nature ?

CORPUS, revue de philosophie

Céline SPECTOR – Une théorie matérialiste du goût peut-elle produire l'évaluation esthétique ? Montesquieu, de *L'Esprit des lois* à *L'Essai sur le goût*.

Natalia MARUYAMA – Helvétius : les causes et les principes dans le projet d'une science morale.

Henry DENEYS – Concept et fins de l'« idéologie proprement dite » selon Destutt de Tracy (1754-1836).

Corpus n° 41 :

Jean Fernel.

mis en œuvre par José Kany-Turpin

Editorial

Vincent AUCANTE – La théorie de l'âme de Jean Fernel.

Hiroshi HIRAI – Humanisme, néoplatonisme et *prisca theologia* dans le concept de semence de Jean Fernel.

Danielle JACQUART – La *Physiologie* de Jean Fernel et le *Canon* d'Avicenne.

Paul MENGAL – Utérus et fureur utérine chez Jean Fernel.

Roberto POMA – Tradition et innovation dans la *Physiologie* de Jean Fernel. L'accord difficile entre expérience et raison dans l'œuvre d'un médecin de la Renaissance.

Jean CEARD – La physiologie de la mémoire, selon le médecin Jean Fernel.

Sylvain MATTON – Fernel et les alchimistes.

Corpus n° 42

Jean de Silhon

mis en œuvre par Christian Nadeau

Francine MARKOVITS – Éditorial.

Présentation par Christian NADEAU – Jean de Silhon. Intérêt et utilité à l'âge classique.

Robert DAMIEN : Silhon, conseiller de Richelieu, l'homme-providence.

Christian NADEAU – Obéissance et intérêt dans la politique de Jean de Silhon.

Eric MARQUER – Intérêt et utilité publique chez les premiers mercantilistes anglais (XVI^e-XVII^e siècles).

Donatienne DUFLOS DE SAINT AMAND – L'intérêt peut-il valoir comme principe d'action ? Un problème pour les moralistes et les théologiens du XVII^e siècle.

Documents réunis et présentés par Christian NADEAU – Présentation de la *Lettre de Jean de Silhon à Philippe Cospean*. – Lettre de Jean Silhon à Philippe Cospean, évêque de Nantes dans le *Recueil de lettres nouvelles*, édité par Nicolas Faret, Paris, 1627. – Jean de Silhon (1594-1667 ?). Note biographique. – Éléments de bibliographie pour l'analyse des concepts d'intérêt et d'utilité dans la littérature politique de l'âge classique.

Corpus n° 43

La connaissance du physique et du moral (XVII^e-XVIII^e siècles)

mis en œuvre par Thierry Hoquet

Dossier : La connaissance du physique et du moral (XVII^e-XVIII^e siècles)

Thierry HOQUET – Présentation

Céline SPECTOR – Cupidité ou charité ? L'ordre sans vertu, des moralistes du grand siècle à *L'Esprit des lois* de Montesquieu.

Sommaires des numéros parus

Claire CRIGNON – Mélancolie et réflexion : la question de la santé des hommes de lettres dans *Les Trois Livres de la Vie* de Marsile Ficin (1489) et *l'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton (1621).

Gilles BARROUX – Quelle lecture du corps malade au XVIII^e siècle ? L'exemple des fièvres vu à travers le prisme de *l'Encyclopédie*.

Martin RUEFF – Apprendre à voir la nuit : l'optique dans la théorie de l'homme.

Alexandra TORERO IBAD – Scepticisme et science nouvelle dans les *Dialogues faits à l'imitation des Anciens*.

Mariafranca SPALLANZANI – Possibilité, nécessité et vérité. Descartes et les nécessités de la physique.

François PÉPIN – L'idée d'erreur scientifique. Le cas du phlogistique.

Thierry HOQUET – La comparaison des espèces : ordre et méthode dans *l'Histoire naturelle* de Buffon.

Dossier Charles Bonnet

Thierry HOQUET – Indications bibliographiques.

Christiane FRÉMONT – La métaphysique et la théologie dans les sciences naturelles Bonnet et Leibniz.

A paraître (sous réserve de modifications).

✍ Numéros spéciaux sur Proudhon, Renouvier, J.-M. Guyau et sur *l'Encyclopédie*.

Fondation «Pour la science» - Centre international de synthèse
Direction : Michel Blay, Éric Brian

Revue de synthèse

Revue trimestrielle fondée en 1900 par Henri Berr

Rédacteur en chef : Éric Brian
Secrétaire de rédaction : Agnès Biard

N° 1/2001

OBJETS D'ÉCHELLES

€ 19,06

- Laurent NOTTALE. — Relativité d'échelle. Structure de la théorie/*Scale relativity. The structure of the theory.*
- Jean-Hugues BARTHÉLÉMY et Vincent BONTEMS. — Relativité et réalité. Nottale, Simondon et le réalisme des relations/*Relativity and reality. Nottale, Simondon and relational realism.*
- Christian WALTER. — Les échelles de temps sur les marchés financiers/*Time scales in financial markets.*
- Paul-André ROSENTAL. — Qu'est-ce qu'une ressource locale? Homéostasie et microanalyse en histoire sociale/*What is a local resource? Homeostasy and microanalysis in social history.*
- Laurent NOTTALE. — Relativité d'échelle et morphogenèse/*Scale relativity and morphogenesis.*
- Vincent BONTEMS. — L'art au temps des fractales/*Art under fractalism.*
- Charles ALUNNI et Éric BRIAN. — *Specula*. I: Vers une phénoménologie d'échelle (É. Brian); II: Pour une métaphorologie fractale (C. Alunni); III: Élément de philosophie spécifique (L. Nottale); IV: Surrationalisme et logique du rationalisme (É. Brian)/*Specula*. I: *Scale phenomenology* (É. Brian); II: *Fractal metaphorology* (C. Alunni); III: *A piece of specific philosophy* (L. Nottale); IV: *Surrationalism and the logic of rationalism* (É. Brian).

Direction et rédaction

Fondation « Pour la science »
Centre international de synthèse
12, rue Colbert - 75002 Paris
Tél. +33(0)1.42.97.50.68
Fax. +33(0)1.42.97.46.46
synthese@pour-la-science.org
<http://synthese.pour-la-science.org>

Diffusion

Éditions Albin Michel
22, rue Huyghens - 75014 Paris
Tél. +33(0)1.42.79.10.00

Abonnements

CIS, A. de Soria, 12, rue Colbert
F-75002 Paris
Tarif annuel 2002
France : € 61 - Étranger : € 73

Fondation «Pour la science» - Centre international de synthèse
Direction : Michel Blay, Éric Brian

Revue de synthèse

Revue trimestrielle fondée en 1900 par Henri Berr

Rédacteur en chef : Éric Brian
Secrétaire de rédaction : Agnès Biard

N^{os} 2-3-4/2001

Histoire des jeux Jeux de l'histoire

€ 32

Journées Coumet, novembre 1999

Irène Passeron, Sophie Roux, Marc Barbut, Pietro Redondi,
Marta Spranzi Zuber, Marie-José Durand-Richard,
Enrico Castelli Gattinara, Karine Chemla, Jeanne Peiffer, Nicole Hulin,
Marco Panza, Catherine Goldstein, Thierry Martin, Éric Brian,
Giovanna Cifoletti et Alan Gabbey

*Logique et langages – Histoire de l'histoire des sciences
Nombres, combinaisons, probabilités – Sciences à l'âge classique*

*

Michel Dufour : *Le trait d'union musical tiré par Mersenne*

Direction et rédaction

Fondation « Pour la science »
Centre international de synthèse
12, rue Colbert - 75002 Paris
Tél. +33(0)1.42.97.50.68
Fax. +33(0)1.42.97.46.46

synthese@pour-la-science.org
<http://synthese.pour-la-science.org>

Diffusion

Éditions Albin Michel
22, rue Huyghens - 75014 Paris
Tél. +33(0)1.42.79.10.00

Abonnements

CIS, A. de Soria, 12, rue Colbert
F-75002 Paris

Tarif annuel 2002
France : € 61 - Étranger : € 73

La revue *Corpus* accompagne la publication des ouvrages de la Collection du Corpus des Œuvres de Philosophie en langue française éditée chez Fayard sous la direction de Michel Serres. Elle contient des articles critiques, historiques et des documents. Elle est ouverte à tous.

Indépendante des éditions Fayard, elle est publiée par l'Association pour la revue *Corpus*, dont le Président est Francine Markovits. La revue est rattachée au Centre de Recherche d'Histoire de la Philosophie de Paris X - Nanterre.

Abonnements, commande de numéros séparés, courrier au siège et à l'ordre de l'Association pour la revue *Corpus*, 99 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris, ☎ et Fax : 01.43.55.40.71.

BULLETIN DE COMMANDE

Informations :

Tous les numéros à nouveau disponibles. Demander la liste de nos sommaires. A paraître

Numéros spéciaux sur Proudhon, Renouvier, J.-M. Guyau et sur l'Encyclopédie.

Tarifs pour 2003 (44 et 45) :

France et CEE

Abonnement : 34 € ; remise (35% : 12 €) aux libraires, aux distributeurs, aux étudiants (photocopie de la carte). Abonnement avec réduction : 22 €.

Vente au numéro : frais de port en plus (3 € pour 1 numéro pour la France et la CEE)

Du numéro 1 au numéro 14/15 8 € le numéro ; 5,2 € avec remise
Du numéro 16/17 au dernier numéro 16 € le numéro ; 10,4 € avec remise

Prix de la série du n° 1 au n° 37
sans remise 332 €
avec remise 35% (116 €) 216 €

Autre pays

Mêmes conditions frais de port (avion) en plus selon poids.

Chèque bancaire : Ordre : Association pour CORPUS
 C.C.P. ou Virement : 36 756 80 V La Source

Relevé d'identité postal :

Etablissement	guichet	Numéro de compte	clé
20041	01012	3675680V033	28

Numéros commandés :

NOM

Prénom

Fonction.....

Adresse

e-mail

Téléphone

Directrice de la revue : Francine Markovits. Comité de rédaction : les membres de l'Association pour le Corpus des œuvres de philosophie en langue française : Jean-Robert Armogathe, Bernadette Bensaude-Vincent, Stéphane Douailler, Christiane Frémont, Barbara de Négroni, André Pessel, Michel Serres, Patrice Vermeren. La revue *Corpus* est publiée avec le concours de l'Université de Paris X - Nanterre et du C.N.L.

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CNL ET DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS X - NANTERRE

ATELIER INTÉGRÉ DE REPROGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ PARIS-X

Achévé d'imprimer en juillet 2003
Dépôt légal : 3^e trimestre 2003

N° ISSN : 0296-8916

Corpus n° 44

Les philosophies de Fontenelle

Sommaire

<i>Editorial</i>	5
Alain NIDERST <i>Fontenelle ?</i>	7
Philippe HOURCADE <i>Jet de plume ou projet? Sur l'histoire, de Fontenelle</i>	17
Alain MOTHU <i>Un morceau des plus hardis et des plus philosophiques qui aient été faits dans ce pays-ci</i>	35
Jean DAGEN <i>D'une Nature joliment conjecturale</i>	57
Simone MAZAURIC <i>Fontenelle et la construction polémique de l'histoire des sciences</i>	73
Jean-Pierre CLÉRO <i>Réflexions sur la Préface de la géométrie de l'infini, contribution à un savoir des fictions</i>	99
Alexis PHILONENKO <i>Qui était Fontenelle ?</i>	129